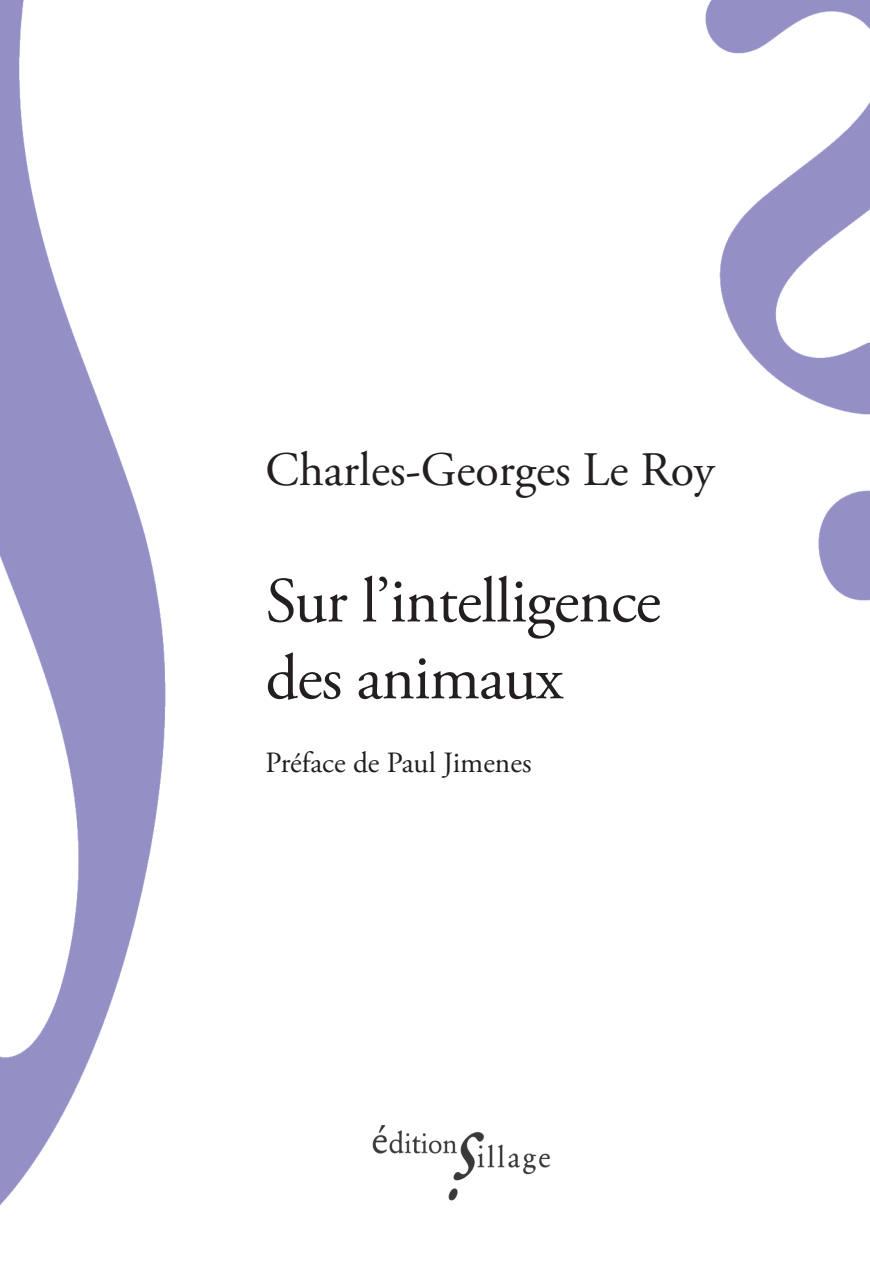




Charles-Georges Le Roy

Sur l'intelligence
des animaux

Préface de Paul Jimenes

édition illage

Charles-Georges Le Roy

Sur l'intelligence des animaux

Préface de Paul Jimenes

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

© Éditions Sillage, 2017,
pour la préface et l'appareil critique.

ISBN : 979-10-91896-70-2

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
17, rue Linné
75005 Paris

<https://editions-sillage.fr/>

Préface

Lieutenant des chasses de Versailles, encyclopédiste, ami de Diderot, d'Holbach, Helvétius et Condillac, Charles-Georges Le Roy (1723-1789), dans ses écrits sur les animaux, n'a cessé d'affirmer sa différence sur ceux qui l'ont précédé dans le traitement de son sujet : tous l'ont fait depuis leur cabinet de travail, en naturalistes ou en philosophes, sans jamais prendre la peine de véritablement observer les bêtes.

Le Roy, quant à lui, revendique une connaissance directe de la vie animale. Rares sont les pages où il n'insiste pas sur la nécessité de se livrer à une observation attentive, et sur les erreurs qui se produisent dans un raisonnement qui prétendrait en faire l'économie. Buffon, qu'il rencontra régulièrement, lui fut redevable de plusieurs faits qui figurent dans son *Histoire naturelle* – ouvrage dans lequel notre auteur est mentionné en ces termes : « Il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, et qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle¹. »

Fort d'un savoir de première main, Le Roy rompt avec la notion d'animal-machine, héritée de Descartes et largement répandue dans les milieux savants au XVIII^e siècle – le même

1. BUFFON, *Histoire naturelle*, tome XVII, p. 332, note c.

Buffon, longuement réfuté dans ces pages, peut en être considéré comme un des tenants, que Le Roy accuse de vouloir « détériorer » (p. 172) l'intelligence des animaux. Pour Le Roy, il est impossible « de ne pas rejeter bien loin toute idée d'automatisme » chez les bêtes (p. 50). Il faut leur accorder, et il le fait tout au long de ce texte, « intelligence », « sentiment » et « sensibilité ».

*

La position de Le Roy est indissociable d'un lieu et d'une époque : Versailles, au siècle des Lumières. Versailles, tout d'abord, où Louis XIV s'est fixé en 1682. Avant cette date, la cour allait d'un château à l'autre et d'un terrain de chasse à l'autre (Fontainebleau, Chantilly, Compiègne, Chambord), se transportant ici quand le gibier venait à manquer là. L'historien Grégory Quenet a décrit, dans l'ouvrage *Versailles, une histoire naturelle*, comment la constitution du parc royal, répondant à la nécessité d'un approvisionnement constant en gibier, a suscité l'établissement d'un nouveau rapport avec la nature :

Gérer et surveiller une telle étendue de terre dans une région fortement peuplée et parcourue de multiples voies de communication et d'échange est une gageure, ce qui n'a pas échappé à certains acteurs et favorise les actes illégaux. Une telle échelle pose des difficultés de financement qui font de Versailles un laboratoire de la manipulation et de la marchandisation de la nature, alimentant les réflexions théoriques contemporaines sur le produit de la terre.

La gestion de la faune et de la flore sur un territoire si vaste, perturbé par de nombreuses activités, est d'une complexité qui dépasse les acquis cynégétiques¹.

L'auteur ajoute plus bas que « cette chasse sédentaire suppose une gestion de l'abondance et du renouvellement des espèces d'un genre nouveau, un sens de la régénération et des interactions complexes à l'œuvre² ».

Ces quelques lignes aident à se figurer quelles peuvent être les missions et le quotidien de Le Roy. Lieutenant des chasses des Parcs de Versailles, Marly et dépendances, il a sous ses ordres l'ensemble des gardes-chasse et veille à la conservation et à la multiplication du gibier, à la destruction des nuisibles. Garde-marteau du domaine royal, il doit assurer la plantation, l'entretien, la coupe des arbres des parcs. Il est enfin chargé de l'inspection des fermes. Ces charges sont complémentaires. Précisons qu'elles ne sont pas de celles, honorifiques, que le roi réserve à la plus haute noblesse, et qu'il faut pour les occuper un homme capable – leur exercice met Le Roy en devoir d'observer et de rendre des comptes.

Entré en fonction en 1753, Le Roy succède à son père, Charles-Nicolas, mais nous savons qu'il était officier des

1. QUENET Grégory, *Versailles, une histoire naturelle*, Paris, La Découverte, 2015, p. 26.

2. *Ibid.*, p. 30. Il faut insister sur la nouveauté de ce qui se joue alors : « Entre la fin du XVII^e siècle et la fin du XVIII^e siècle, est formulé et expérimenté à Versailles, pour la première fois en Europe, le problème de la conservation de la nature tel que nous le connaissons aujourd'hui. » (p. 153)

chasses de Versailles dès 1746. Aussi est-il probable, quand paraît la première de ses lettres sur les animaux, en 1762, qu'il se soit depuis longtemps rendu familier du parc, de ses habitants, hommes et bêtes, de ses différents milieux. On sait aussi qu'il pratique la chasse avec assiduité – Diderot écrit à Sophie Volland que Le Roy « aime la chasse de passion¹ ». Rien d'étonnant donc à ce que l'auteur, dès la première page de son texte, mette en avant son intimité avec les bêtes, dont il écrit : « Pour les bien connaître, il faut avoir vécu en société avec elles » (p. 49).

« En société » : alors que si nombreux sont les savants à affirmer qu'il existe entre l'homme et les animaux une différence radicale, une barrière infranchissable, Le Roy se targue de vivre en leur compagnie et d'entretenir avec eux, en somme, des relations.

*

Après le lieu – Versailles –, le moment : le siècle des Lumières, siècle des Philosophes.

Habitué du salon du baron d'Holbach – et épris de la baronne –, Le Roy écrit à un correspondant, en 1755 : « Je vais une fois la semaine à Paris. Là, je dîne avec les Buffon, les Diderot, les Helvétius, toute la fleur de la nation en esprit et en talents². » Il est lié à Quesnay et

1. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, Lettre du 4 octobre 1767.

2. Lettre du 17 juillet 1755 à P.-M. Hennin, citée in ANDERSON Elizabeth, introduction et notes à LE ROY Charles-Georges, *Lettres sur les animaux*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994.

aux Physiocrates – ses compétences en économie sont reconnues par ses contemporains –, à Condillac qui lui inspire ses positions théoriques et qui transmet à Rousseau des observations qu’il a faites après lecture du *Discours sur l’inégalité*. Le Roy donne au moins dix-neuf articles à l’*Encyclopédie* de Diderot et d’Alembert. Ses efforts pour faire publier, puis pour défendre *De l’esprit*, d’Helvétius, précipitent la révocation du privilège royal de l’*Encyclopédie*, en 1759 – la publication ne reprendra qu’en 1765. Il fournit, nous l’avons vu, des observations à Buffon, qui lui confie la garde de deux « chiens métis » issus du croisement d’un chien avec une louve (ce sont les mêmes individus dont il est question à la note 1, p. 164). En 1772, pour défendre la mémoire de son ami Helvétius, mais aussi Buffon et Montesquieu, contre les attaques de Voltaire, dont il admirait pourtant les écrits, Le Roy fait paraître un pamphlet, *Réflexions sur la jalousie pour servir de commentaire aux derniers ouvrages de M. de Voltaire*.

Cette vie philosophique et mondaine est aussi une vie de plaisir. Dans ses lettres à Sophie Volland, Diderot dresse plusieurs portraits de Le Roy, qui « vit pour lui et ne va jamais dans aucun endroit, qu’il n’espère s’y amuser plus qu’ailleurs¹ » :

Si vous savez combien je l’aime, vous saurez aussi combien il m’a été doux de le voir. Il y avait près de trois mois que j’en avais besoin. Il avait passé tout ce temps à jouir d’une petite retraite qu’il s’est faite dans

1. Diderot, *op. cit.*, Lettre du 4 octobre 1767.

la forêt. Cette retraite s'appelle les Loges. Malheur aux paysannes innocentes et jeunes qui s'amuseront aux environs des Loges ! Paysannes innocentes et jeunes, fuyez les Loges ! C'est là que le satyre habite. [...] Le béliet qui paît l'herbe qui croît autour de sa cabane n'est pas plus libertin ; le vent qui agite la feuille du lierre qui la tapisse est moins changeant¹.

L'image du « satyre », pour convenue qu'elle soit, n'a rien d'anodin : Le Roy est une créature à la fois humaine et animale. Ce « chasseur des Lumières » – l'expression est d'Élisabeth de Fontenay² –, vit entre deux mondes, dans la forêt, auprès des bêtes, et dans la ville, auprès des hommes ; il a la fonction d'un « diplomate » – nous empruntons ce terme à Baptiste Morizot³ –, d'un passeur, d'un interprète capable d'expliquer le comportement des animaux à ceux qui ne le comprennent pas, ou qui s'imaginent le comprendre. Il a d'ailleurs une conscience claire de la position qu'il occupe, et il n'hésite pas à en jouer :

1. Diderot, *op. cit.*, Lettre des 14-15 octobre 1760.

2. C'est le titre du chapitre qu'Élisabeth de Fontenay consacre à Charles-Georges Le Roy dans *Le Silence des bêtes*, Paris, Fayard, 1998, p. 465-478.

3. Dans un riche essai d'éthologie politique intitulé *Les Diplomates*, Baptiste Morizot, traitant des problèmes posés par le retour du loup en France, dresse au passage le portrait d'une quinzaine d'hommes et de femmes, passeurs entre les mondes humain et animal – dont Charles Darwin, Konrad Lorenz ou Aldo Leopold. Le Roy, « sans conteste un éminent diplomate garou », figure parmi eux (*Les Diplomates*, Marseille, Wild Project, 2016, p. 94-95).

Les chasseurs, qui observent, parce qu'ils en ont mille occasions, n'ont pas ordinairement le temps ou l'habitude de raisonner ; et les philosophes, qui raisonnent tant qu'on veut, ne sont pas ordinairement à portée d'observer (p. 124).

*

Transportons-nous dans l'Antiquité grecque, dans cette Athènes où est née la philosophie. Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant ont consacré un ouvrage, *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*¹, à l'étude des manifestations, dans la pensée grecque antique, d'une forme d'intelligence qui présente bien des points communs avec celle dont traite Le Roy. Le terme *mètis* désigne

un ensemble complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise².

Après avoir donné cette définition, Detienne et Vernant poursuivent :

1. DETIENNE Marcel, VERNANT Jean-Pierre, *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 2009 (1^{ère} édition : 1974).

2. DETIENNE Marcel, VERNANT Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 10. Les mots « sagacité », « prévision », « esprit », « attention », « vigilance », « habileté », « expérience » se rencontrent dans le texte de Le Roy.

Dans le tableau de la pensée et du savoir qu'ont dressé ces professionnels de l'intelligence que sont les philosophes, toutes les qualités d'esprit dont est faite la *mêtis*, ses tours de main, ses adresses, ses stratagèmes, sont le plus souvent rejetés dans l'ombre, effacés du domaine de la connaissance véritable et ramenés, suivant les cas, au niveau de la routine, de l'inspiration hasardeuse, de l'opinion inconstante ou de la pure et simple charlatanerie. Enquêter sur l'intelligence grecque là où, se prenant elle-même pour objet, elle disserte savamment sur sa propre nature, c'est donc renoncer d'avance à y découvrir la *mêtis*¹.

La *mêtis* ayant été mise au ban par la philosophie, Detienne et Vernant doivent la chercher dans le règne animal, auprès des « renards » et des « poulpes » – ils le font dans une étude des *Halieutiques*, traité de pêche composé par Oppien, et des *Cynégétiques*, traité de chasse attribué à un pseudo-Oppien². Ce bannissement explique aussi

1. *Ibid.*

2. DETIENNE Marcel, VERNANT Jean-Pierre, *op. cit.*, chap. II, « Le Renard et le poulpe », p. 32-57. Au terme de ce chapitre, les auteurs précisent leur définition de la *mêtis*, « type particulier d'intelligence qui, au lieu de contempler des essences immuables, se trouve directement impliqué dans les difficultés de la pratique, avec tous ses aléas, confronté à un univers de forces hostiles, déroutantes parce que toujours mouvantes et ambiguës. Intelligence à l'œuvre dans le devenir, en situation de lutte, la *mêtis* revêt la forme d'une puissance d'affrontement, utilisant des qualités intellectuelles, – prudence, perspicacité, promptitude

qu'elle ressurgisse, des siècles plus tard, dans les écrits d'un lieutenant des chasses de Versailles.

Qu'une forme d'intelligence commune à l'homme et aux animaux soit ravalée par les philosophes « au niveau de la routine », c'est-à-dire d'un automatisme, est une idée assez familière au lecteur de Le Roy. Mais Detienne et Vernant indiquent que, si les philosophes « ne sont pas à portée d'observer », comme le prétend notre auteur, cela n'est pas lié au seul fait qu'ils se claquemurent dans leur cabinet. Cela vient d'un parti-pris qui touche leur corporation : au siècle de Périclès comme à celui des Lumières, les philosophes ne veulent reconnaître qu'une forme d'intelligence, celle qu'ils pratiquent et qu'ils ont érigée en discipline reine. On ne s'étonnera pas, dès lors, de voir la *mêtis* si souvent associée à la *sophiè*, « l'habileté », et aux *sophisma*, les « trucs », les « moyens astucieux », l'« invention¹ » – avec les sophistes, les animaux sont les premières victimes des philosophes.

Au-delà de la théorie cartésienne, c'est à l'histoire de la philosophie que Le Roy se confronte, une discipline qui s'est d'emblée constituée autour d'un programme triple : arracher la raison à la *mêtis*, le philosophe à la sophistique et l'homme à l'animalité. Aux effets de la philosophie se sont ajoutés ceux de la religion – Detienne et Vernant

et pénétration de l'esprit, rouerie, voire mensonge –, mais ces qualités jouent comme autant de sortilèges dont elle disposerait pour opposer à la force brute les armes qui sont son apanage : l'insaisissabilité et la duplicité. »

1. Les deux premières traductions figurent p. 47, et les deux suivantes p. 180.

constatent, dans la dernière page de leur ouvrage, que « dans la perspective chrétienne, le fossé séparant les hommes des bêtes ne pouvait que se creuser davantage et la raison humaine apparaître plus nettement encore que pour les Anciens séparée des aptitudes animales¹ ». L'énergie avec laquelle Le Roy soutient que les bêtes sont intelligentes, la constance dont il fait preuve à appuyer cette thèse, rédigeant et corrigeant pendant trois décennies ses écrits sur les animaux, montrent assez la puissance de son adversaire.

*

La méthode de Le Roy consiste à observer, à vivre, puis à philosopher. C'est un empiriste, qui ne se fie qu'aux données de ses sens et ne parle que de ce qu'il peut effectivement constater : les animaux sont intelligents puisqu'on aperçoit, chaque jour, les effets de leur intelligence. Peu porté à l'abstraction, il évacue rapidement la question de l'âme des bêtes : « Nous ne saurons jamais sans doute de quelle nature est l'âme des bêtes, et il faut convenir que cela nous importe assez peu » (p. 52). Il a pris conscience, enfin, des limites que ses sens imposent à sa connaissance, s'arrête plusieurs fois sur cette idée que, quand nous ne voyons qu'uniformité dans le comportement d'une espèce, uniformité trop vite assimilée à de l'automatisme, l'essentiel peut-être nous échappe. Ainsi, par exemple, à propos des cris des animaux et de la possibilité qu'ils constituent un langage :

1. DETIENNE Marcel, VERNANT Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 306.

Nous ne remarquons dans les bêtes que des cris qui nous paraissent inarticulés ; nous n'entendons que la répétition assez constante des mêmes sons. [...] L'apparente uniformité des sons qui nous frappent ne doit point nous en imposer. Lorsqu'on parle en notre présence une langue qui nous est étrangère, nous croyons n'entendre que la répétition des mêmes sons. L'habitude et même l'intelligence du langage nous apprennent seules à juger des différences. Celle que les organes des bêtes mettent entre elles et nous, doit nous rendre encore bien plus étrangers à elles, et nous mettre dans l'impossibilité de connaître et de distinguer les accents, les expressions, les inflexions de leur langage (p. 104).

Le Roy sait aussi qu'un loup, un renard ne sont pas « un loup », « un renard », mais des individus distincts de leurs congénères :

Pour un chasseur attentif, il n'est pas deux renards dont l'industrie se ressemble entièrement, ni deux loups dont la gloutonnerie soit la même (p. 138).

Les individus qu'il évoque voient leur comportement, leurs capacités évoluer au cours de leur existence. De cette idée découlent ces nombreuses et belles pages que Le Roy consacre à la description de vies animales, donnant à voir carnassiers, frugivores, animaux domestiques depuis leur naissance jusque dans le temps de leur vieillesse, avec « leur inexpérience première, leur tâtonnement, leurs fautes et leurs progrès » (p. 130). Ce sont les ruses du vieux

cerf à qui la chasse est donnée, qui forlonge, qui donne le change, quand la fuite d'un jeune mâle est « simple et sans méthode » (p. 80). Ce sont « les vieux loups et les vieux renards, que la nécessité a mis souvent dans le cas de vérifier leurs jugements, [qui] sont moins sujets à se laisser frapper par de fausses apparences, mais plus précautionnés contre les dangers réels » (p. 72). C'est la perdrix grise, « de quelque expérience », qui « ne choisit pas imprudemment la place de son nid » (p. 100). C'est encore – mais les exemples abondent – parmi les lapins « sortis du terrier pour repaître », ceux « que l'expérience a accoutumés à l'inquiétude [qui] partagent toujours leur attention entre le repas qu'ils font et les dangers qui peuvent survenir », contrairement à des individus « plus jeunes et plus imprudents » (p. 83).

Le Roy évoque les relations qui se nouent entre les représentants d'une même espèce, décrit le couple que forment les chevreuils, « qui ne cesse que par la mort de l'un des deux » (p. 82), s'attarde sur la « tendresse maternelle » (p. 82), le « courage des mères » (p. 102) chez la biche, la laie, la louve, la perdrix :

Dans les lieux où l'abondance du gibier rend la nourriture rare, la perdrix, qui est très soigneuse et très agissante pour l'intérêt de ses petits, poursuit et tue impitoyablement tous ceux qui ne lui appartiennent pas, lorsqu'ils viennent croiser ses recherches. La poule faisane a beaucoup moins d'empressement pour rassembler ses enfants et les retenir près d'elle. Elle abandonne, sans beaucoup d'inquiétude, ceux qui s'égarent et la quittent ; mais en même temps elle

est douée d'une sensibilité plus générale pour tous les petits de son espèce : il suffit de la suivre pour avoir droit à ses soins, et elle devient la mère commune de tous ceux qui ont besoin d'elle (p. 103).

Comment ne pas être frappé, à la lecture de ces descriptions, par le recours permanent au lexique de la psychologie humaine ? Le procédé n'est pas rare au XVIII^e siècle, mais Le Roy, nous l'avons vu, va jusqu'à accorder aux bêtes ce que beaucoup leur refusent, intelligence et sensibilité. Non content de trouver en elles « haine décidée » (p. 102) ou « syllogisme » (p. 156), il pousse l'audace jusqu'à plonger son lecteur dans la conscience d'un cerf, recourant à un procédé anthropomorphique qui évoque celui de Maurice Genevoix dans *La Dernière Harde* :

Un chien conduit par un homme m'a plusieurs fois forcé de fuir et m'a suivi longtemps à la trace, donc ma trace lui a été connue : ce qui est arrivé plusieurs fois peut encore arriver aujourd'hui ; donc il faut qu'aujourd'hui je me précautionne contre ce qui est déjà arrivé. Sans savoir comment on fait pour connaître ma trace et la suivre, je présume qu'au moyen d'une fausse marche je pourrai dévoyer mes poursuivants ; donc il faut que j'aille et revienne sur mes voies pour leur en dérober la connaissance et assurer ma tranquillité (p. 77).

Quand on lui reproche d'accumuler des faits qui « ne prouvent rien » et ne sont que « faible analogie » (p. 115),

Le Roy s'écrie : « Non, ce n'est point une *faible analogie* qui me porte à croire que les bêtes comparent, jugent, etc., lorsqu'elles font les choses que je ne pourrais pas faire sans comparer et sans juger. J'en ai une certitude directe, une certitude qu'on ne peut infirmer sans détruire en même temps toute règle naturelle de vérité » (p. 115). Et, plus loin : « Celui qui voudra méconnaître la douleur à ses cris, qui se refusera aux marques sensibles de la joie, de l'impatience, du désir, ne mérite pas qu'on lui réponde » (p. 139).

Peut-être une longue habitude du pistage des bêtes, de la recherche des traces qu'elles laissent et de leur interprétation, c'est-à-dire de leur traduction en un comportement, incite-t-elle à l'anthropomorphisme. Comment retrouver un animal si on ne se met pas à sa place, si on ne le laisse pas penser en nous¹ ? Après avoir exposé

1. Sur la question du pistage, nous renvoyons à nouveau à l'ouvrage de Baptiste Morizot, *Les Diplomates*, *op. cit.* Précisons que l'auteur a eu l'occasion de se familiariser avec les techniques de pistage, qu'il décrit comme une « pratique de la nature » (cf. notamment p. 184-186). Dans le chapitre « Du pistage » (p. 206-228), il expose que le premier mode de chasse aux ongulés développé par l'homme aurait été celui du *persistence hunting*, consistant à poursuivre l'animal pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que la proie, en hyperthermie, incapable de fuir, se laisse approcher – cette méthode fait avant tout appel à des qualités cognitives permettant de suivre un individu, non pas à vue, mais à la trace. L'esprit humain aurait évolué en relation avec les nécessités de cette pratique : pourvu d'un odorat et d'une vue déficients, l'homme aurait développé la capacité de « spéculation en un sens technique : le processus d'enquête en tant qu'il articule les trois inférences fondamentales

les techniques de chasse auxquelles a recours un couple de loups, l'auteur conclut avec confiance : « On s'assure aisément de toutes ces démarches, lorsqu'elles sont écrites sur la terre molle ou sur la neige, et on peut y lire l'histoire des pensées de l'animal » (p. 142). Même assurance dans la description du renard qui surprend sa proie – une perdrix ou un lièvre –, scène de violence et de mort rendue avec une saisissante concision : « Il en approche en silence, ses pas marqués à peine sur la terre molle annoncent sa légèreté et l'intention qu'il a de surprendre ; il réussit souvent » (p. 68).

*

Ces portraits d'animaux sont, bien sûr, des portraits de l'homme – la justification est donnée dès les premières pages du texte : « En observant les actions produites par la sensibilité qu'ils ont, ainsi que nous, on peut acquérir des lumières sur le détail des opérations de notre âme, relativement aux mêmes sensations » (p. 52). Quelques paragraphes plus bas : « J'ai vécu pendant longtemps avec les bêtes, j'en ai suivi plusieurs espèces avec beaucoup d'attention, et j'ai vu que la morale des loups pouvait éclairer sur celle des hommes » (p. 56).

de la logique humaine : l'abduction (élaboration d'hypothèses), la déduction, l'induction » (p. 209). Plus loin : « Pister consiste ainsi à reconstruire et à extrapoler une histoire de l'activité animale bien plus riche que ce que montrent les seules traces – qui donne accès à l'invisible. Le traqueur voit donc l'invisible, au sens littéral du terme, comme le médecin qui diagnostique. » (p. 212)

Le Roy ne nie pas qu'il existe une différence entre hommes et bêtes, mais cette différence est plus mince qu'on le pense : « L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes semblables aux nôtres, et disposés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale » (p. 138). Nous partageons les mêmes organes, le même corps, et donc une même sensibilité : « Je dis que les bêtes sentent comme nous, et je crois que pour penser autrement, il faudrait absolument fermer les yeux et son cœur » (p. 52).

Si cette proximité existe, Le Roy doit alors répondre à cette objection que les bêtes « ne font pas de beaux tableaux et des livres de métaphysique » (p. 129) ; il lui faut expliquer pourquoi les aigles, s'ils sont doués d'intelligence, n'attaquent pas les hommes (p. 133). S'ensuit l'évocation des « passions naturelles » (p. 152) des bêtes, auxquelles s'opposent, chez l'homme, « la société, le loisir, les passions factices qui naissent de l'un et de l'autre, l'ennui qui est un produit des passions et du loisir » (p. 92) :

[Les bêtes] n'ont point de ces besoins de convention, qui deviennent aussi pressants que les besoins naturels, sans pouvoir être satisfaits comme eux, et qui, par cela même, tiennent l'intérêt, l'attention, et l'activité des individus dans un exercice continu. La nécessité d'être émus, d'être vivement avertis de notre existence, qui se fait sentir en nous dans l'état de veille et d'inaction, est en grande partie la cause de nos malheurs, de nos crimes et de nos progrès (p. 96).

Qu'une cause commune engendre crimes et progrès laisse deviner un certain pessimisme quant à l'organisation des sociétés humaines. L'auteur sait se faire à l'occasion moraliste :

Parmi nous, on ne doit pas attendre des sentiments aussi chauds, une occupation aussi constante, des détails de tendresse aussi intéressants de la part de ces âmes cosmopolites, dont la vaste sensibilité embrasse l'univers. La paternité, la parenté, l'amitié, l'amour même, tous ces liens, si forts pour les hommes plus concentrés, se relâchent à mesure que les affections s'étendent. Ce qu'il y a de plus avantageux est peut-être de vivre en société avec les amis du genre humain, et en intimité avec ceux pour qui le genre humain est un peu moins que leurs amis (p. 103).

Quelques pages plus haut, une manière d'autoportrait s'était peut-être esquissée :

Le savoir a-t-il jamais valu le repos ? Ce peut être un moyen de bonheur pour l'homme oisif et agité, qui a besoin d'occupation pour éviter l'ennui, c'est un remède à cette maladie de curiosité qui le tourmente : mais parmi les êtres sensibles, ceux qui n'éprouvent point habituellement le besoin d'être fortement occupés, n'ont point la maladie que guérit l'occupation forte (p. 74).

Le Roy donne l'impression d'avoir été un homme « fortement occupé ». Sa charge lui laisse peu de loisir – sa

correspondance témoigne de l'activité intense qu'il déploie jour après jour¹. Après la disparition d'une certaine Madame Tourolle, Le Roy écrit à P.-M. Hennin : « Je suis autant que je le peux le conseil de chercher des distractions. Mais, mon ami, on ne se donne point des goûts ; il en faudrait, et je n'en ai plus. Celui de la chasse est le seul qui me reste. J'en use jusqu'à la fatigue, sans éprouver la satiété². » Que cherchait Le Roy dans sa forêt ? Quelle curiosité le poussait à ces observations passionnées ? Regardait-il avec envie la condition de ces animaux qu'il décrit si minutieusement ? Il savait pourtant que la condition change d'une espèce ou d'un individu à l'autre, et que le bonheur qu'on prête aux bêtes n'existe pas.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ceux des animaux dont la vie peu variée ne suppose qu'un nombre d'idées fort borné paraissent plus voisins du bonheur que ceux dont les mouvements continuels annoncent beaucoup d'intérêts et d'activité. Ceux-ci ont une existence plus vive et des sensations plus fortes ; mais cette intensité de vie n'est due souvent qu'à l'inquiétude, à la crainte, à des sentiments pénibles. Lors même qu'ils poursuivent le plaisir avec une ardeur mêlée d'espérance, on ne peut pas les regarder comme heureux. C'est le besoin de jouir qui est actif ; mais la jouissance elle-même est tranquille (p. 75).

1. Voir à ce sujet les remarques d'Elizabeth Anderson, *op. cit.*, p. 18-21.
2. Cf. notre chronologie, année 1771. L'extrait de cette lettre est cité par Elizabeth Anderson, *op. cit.*, p. 20.

Notre lieutenant des chasses du parc royal de Versailles eut un prédécesseur illustre en la personne de Tchouang-Tseu qui fut un temps, si l'on en croit la tradition, gardien d'un parc d'arbres à laque¹. Au chapitre XX du recueil qui porte son nom, le personnage se promène dans un jardin, manifestement dans l'intention de braconner puisqu'il porte une arbalète. Il voit tout à coup se poser une pie aux yeux démesurément grands :

Il hâta le pas en relevant sa robe, braqua son arbalète dans sa direction et visa. Il aperçut alors une cigale qui venait de trouver un coin d'ombre et s'y reposait, oublieuse d'elle-même. Derrière elle, une mante religieuse se tenait cachée ; elle s'apprêtait à fondre sur la cigale et, ne voyant que sa proie, s'oubliait elle-même. La curieuse pie se tenait derrière la mante religieuse et, ne songeant qu'à tirer profit de l'occasion, s'oubliait aussi. Tchouang Tseu fut effrayé par ce spectacle et se dit : « Les êtres sont donc enchaînés les uns aux autres ; chacun attire sur lui les appétits de l'autre ! » À cette idée, il jeta son arbalète et s'enfuit en courant. Mais ce fut alors le gardien du parc qui, l'ayant aperçu, se mit à le poursuivre en le couvrant d'injures.

1. J'emprunte cette indication ainsi que la traduction qui suit à Jean-François Billeter, *Études sur Tchouang-Tseu*, Paris, Allia, 2004, p. 36.

Burlesque, cette scène n'en constitue pas moins, tout comme les écrits de Le Roy sur les animaux, une leçon de savoir-observer. Là aussi des hommes, des bêtes chassent, guettent, se nourrissent. Tous sont pris dans une même relation – la traduction des paroles de Tchouang Tseu, qui rapproche les termes « enchaînés » et « appétits », insiste à dessein sur le contexte de chaîne alimentaire. Nous avons vu chez Le Roy que l'homme pouvait pister les bêtes, c'est-à-dire retrouver leur trace dans la forêt, les suivre et les comprendre. Mais la réciproque est vraie : les loups, les renards, les cerfs, les lièvres interprètent les traces de l'homme, brouillent les leurs, répondent à la ruse par la ruse. Dans un monde en mouvement perpétuel, les causes et les effets s'enchaînent, se confondent, se multiplient, faisant de la forêt de Versailles un lieu saturé de relations, un monde vivant, animé, vibrant :

[La nature] a décidé que cette nécessité jetterait une variété infinie dans leurs démarches, que la multiplicité des obstacles et des périls forcerait à l'attention ces êtres intéressés, et que, dans toutes les espèces, de nouveaux besoins augmenteraient ainsi la somme de l'intelligence (p. 129).

Ce ne sont plus les hommes, ni les animaux qui sont doués d'intelligence, c'est le milieu où ils vivent, dont il participent, qui devient intelligent et qui fournit un cadre à un dialogue permanent entre espèces, entre individus. Refuser ce dialogue, invoquer l'automatisme des bêtes, élever entre elles et l'homme une barrière infranchissable,

nier que tous soient pris dans une même relation, c'est pêcher par excès de simplicité, c'est « s'oublier soi-même ».

*

Ni métaphysicien, ni anatomiste, Le Roy pense l'animal parmi les siens, parmi les autres espèces et dans son environnement. Il sait que le milieu où ils vivent donne aux individus l'occasion de se perfectionner, hésite à laisser ce même milieu agir sur les espèces, mais Darwin l'a lu¹. La voie est ouverte à l'éthologie, étude du comportement, et à l'écologie, étude des relations entre les organismes et leur milieu – ces deux disciplines ne sont peut-être jamais que des noms nouveaux donnés à l'observation et à la connaissance intime de la nature que revendique notre auteur.

Quand il décrit une communauté d'existence entre espèces, Le Roy reste pourtant lucide. La forêt n'est pas, ne sera jamais un lieu de concorde et de paix ; elle est celui d'une concurrence acharnée. Ainsi décrit-il la guerre que se livrent le renard et l'homme, dans laquelle l'animal se conduit en soldat héroïque :

Si c'est pour lui un avantage naturel d'avoir une retraite et d'être domicilié, c'est aussi un moyen de plus qu'a son ennemi pour l'attaquer : il découvre aisément sa demeure et vient l'y surprendre ; mais l'homme avec ses

1. Darwin cite à deux reprises Le Roy dans *La Descendance de l'homme*, le qualifiant d'« excellent observateur » dans une note du chapitre III de la première partie.

machines, a besoin lui-même de beaucoup d'expérience, pour n'être pas mis en défaut par la prudence et les ruses du renard. Si toutes les gueules du terrain sont masquées par des pièges, l'animal les évente, les reconnaît, et plutôt que d'y donner, il s'expose à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obstiner ainsi à rester jusqu'à quinze jours dans le terrier, et ne se déterminer à sortir que quand l'excès de la faim ne leur laissait plus de choix que celui du genre de mort. Cette frayeur qui retient le renard n'est alors ni machinale ni active : il n'est point de tentative qu'il ne fasse pour s'arracher au péril ; tant qu'il lui reste des ongles, il travaille à se faire une nouvelle issue, par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur (p. 70).

Le Roy, qui aimait la chasse « de passion », en propose enfin une vision étrangement dépassionnée, faisant montre d'une surprenante lucidité quant aux enjeux d'une activité qu'il qualifie de « rapine » :

C'est surtout l'homme avide et cruel qui ne laisse pas jouir en paix des fruits de la terre celles des bêtes qui peuvent servir à sa nourriture ou à ses plaisirs. S'il fait la guerre aux tyrans carnassiers des forêts, ce n'est point comme bienfaiteur, c'est comme rival et pour se réserver le droit de dévorer seul la proie commune. Le cerf, le daim, le chevreuil, le lièvre, le lapin, sont pour lui des objets de protection et de rapine : la mort de ces animaux est la fin dernière des soins qu'il en prend (p. 74).

« Protection » et « rapine » : qu'il conserve les bêtes ou qu'il les chasse, qu'il les proclame sacrées, les sanctuarise, ou qu'il les extermine, l'homme poursuit un même but, celui de marquer sa différence avec l'animal. Pour que la séparation soit plus nette, il élimine au besoin ses rivaux, c'est-à-dire ses égaux, et fait des autres des animaux domestiques ou familiers, objets dépourvus d'autonomie, subordonnés à ses besoins et ses plaisirs.

*

Le Roy fut lu tout au long du XIX^e siècle. Il fut lu par des scientifiques – par Georges Cuvier et son frère Frédéric, par Pierre Flourens, par Franz Joseph Gall¹, par Darwin. Il fut lu par des philosophes – par Schopenhauer, qui recommande sa lecture dans *Le Monde comme volonté et comme représentation*², par Auguste

1. Georges Cuvier le mentionne à plusieurs reprises dans son *Histoire des sciences naturelles* (Paris, 1841-1845) ; Frédéric Cuvier lui emprunte des observations sur le renard dans son *Histoire naturelle des mammifères* (Paris, 1824-1842) ; Flourens cite ses écrits comme « l'étude la plus approfondie qu'on eût faite encore des facultés intellectuelles des animaux » dans *De l'intelligence des animaux* (Paris, 1845) ; Gall le cite en plusieurs endroits de son *Organologie* (Paris, 1823-1825) ; pour Darwin, cf. note précédente.
2. Au chapitre V de la seconde partie des suppléments au premier volume : « Pour ce qui concerne l'étude de l'intelligence animale, je recommande l'excellent livre de Leroy, *Sur l'Intelligence des animaux*, nouv. éd., 1802. »

Comte, qui le cite dans son *Cours de philosophie positive*¹. Il fut lu par Baudelaire, qui en envoya un exemplaire à sa mère, accompagné de ce mot : « Je t'ai envoyé des livres pour te distraire. De bons livres. Les *Lettres sur les animaux* (sauf la préface de ce médecin imbécile) et *Le Neveu de Rameau*, que probablement tu connaissais, sont des merveilles². » Il fut mis à la portée des enfants, dans l'édition expurgée – domestiquée – qu'en a donnée Ortaire Fournier³. Réédité jusqu'en 1896⁴, il faut ensuite attendre un siècle pour le voir reparaitre, grâce au travail d'Elizabeth Anderson publié à la Voltaire Foundation, et pour qu'il sorte de l'oubli relatif dans lequel le xx^e siècle l'a tenu.

Dans un texte écrit en 1977 – et dont le titre, *Pourquoi regarder les animaux ?*, entre en résonance avec l'œuvre de Le Roy –, John Berger a résumé en quelques lignes le destin des bêtes depuis Descartes :

Enfin, le modèle de Descartes a été dépassé.
Aux premiers stades de la révolution industrielle, on

1. Dans sa 45^e leçon.

2. Baudelaire, Lettre du 13 décembre 1862 à Madame Aupick. Poulet-Malassis venait de réimprimer les *Lettres sur les animaux*. Le « médecin imbécile » dont parle Baudelaire est Jean-François-Eugène Robinet, médecin personnel de Comte et son exécuteur testamentaire.

3. *Les Animaux historiques, par O. Fournier, suivis des Lettres sur l'intelligence des animaux, de C.-G. Leroy, et de particularités curieuses extraites de Buffon*, Paris, Garnier Frères, 1861.

4. *Lettres sur les animaux*, Paris, Vigot, 1896.

a bien utilisé les animaux comme des machines. On a d'ailleurs fait pareil avec les enfants. Par la suite, en revanche, dans les sociétés post-industrielles, on s'est mis à leur appliquer le traitement habituellement réservé à la matière première : on traite les animaux destinés à notre alimentation exactement de la même façon que n'importe quel produit manufacturé. [...] Cette réduction de l'animal, dont l'histoire est aussi bien théorique qu'économique, participe du processus par lequel on a également réduit les hommes à devenir des unités isolées de production et de consommation. L'attitude vis-à-vis des animaux, durant cette période, a en effet souvent préfiguré une attitude équivalente à l'égard des hommes¹.

Qu'est-ce qu'un animal ? Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce que l'intelligence ? Ces trois questions n'en forment qu'une seule, qui s'est posée à Athènes, à Versailles et qui se pose aujourd'hui. Au siècle dernier, l'animal dont nous consommions la chair, devenu « produit manufacturé », « matière première », s'est comme désincarné, vidé de son animalité. Après avoir si longtemps refusé l'intelligence aux animaux, l'homme l'accorde quotidiennement à des machines et des objets. C'est en vain que nous chercherions à deviner quel regard notre chasseur-philosophe, qui fut aussi, rappelons-le, un féru d'agriculture et un économiste compétent, porterait

1. BERGER John, *Pourquoi regarder les animaux ?*, Genève, Héros-Limite, 2011, trad. par Katia Berger Andreadakis, p. 33-34.

sur ces évolutions : mais nous pouvons faire nôtres les questions qu'il a posées, l'insatisfaction, l'impatience que lui inspiraient idées abstraites et dogmes trop vite admis, nôtre, enfin, son souci constant de revenir à ce qui, matériel, sensible, charnel, se peut chaque jour observer.

PAUL JIMENES

Repères chronologiques

1723 : Le 22 janvier, naissance à Versailles de Charles-Georges Le Roy. Son grand-père paternel, Adam Le Roy, a été receveur de la seigneurie de Charmont, près de Magny-en-Vexin. Son père, Charles-Nicolas, est commandant des gardes-chasse des Parcs de Versailles, Marly et dépendances ; à cette charge vient s'ajouter, au mois de juin 1723, celle de garde-marteau du domaine royal de Versailles. Charles-Georges Le Roy aurait eu pour parrain Georges Mareschal, premier chirurgien du roi et ami de Saint-Simon. Il se lie peut-être dès l'adolescence avec Helvétius et fait ses études au collège d'Harcourt, dont Diderot a été l'élève.

1745 : Un certain « Carolus Le Roy » obtient le grade de maître ès Arts à l'université de Paris. Dans la correspondance qu'il entretient avec son cousin, le futur diplomate Pierre-Michel Hennin, Le Roy rend compte de ses lectures, de pièces de théâtre qu'il a vues, copie des vers de sa composition¹.

1. Les extraits de la correspondance cités dans cette chronologie figurent dans l'appareil critique de l'édition des *Lettres sur les animaux* procurée par Elizabeth Anderson (Oxford, The Voltaire Foundation, 1994). Les lettres envoyées par Le Roy à son cousin Pierre-Michel Hennin sont conservées à la Bibliothèque de l'Institut.

1746 : Le Roy est officier des chasses de Versailles.

1747 : Le 15 décembre, le père de Charles-Georges Le Roy obtient la survivance de ses charges pour son fils.

1752 : Le Roy écrit à son cousin qu'il est plongé dans « une espèce d'anéantissement » après la perte d'une certaine Madame de Lanty ; il dit avoir vu « mourir presque dans mes bras un très honnête homme sous la figure d'une très jolie femme ». Il conclut : « Enfin, mon cher, la philosophie et la dissipation m'ont rendu à moi-même. Je reviens à vous et je tâche d'écarter toutes les idées affligeantes qui sont le poison de la vie. »

1753 : En juillet, mort de son père. Le Roy hérite de ses charges. Placé sous les ordres de Philippe, comte de Noailles, gouverneur de Versailles et de Marly, Le Roy est chargé de l'administration des chasses, mais aussi de la gestion de la forêt et de l'inspection des fermes. Il commande à une vingtaine de gardes-chasse – leur nombre sera porté à plus de quarante à sa mort, en 1789.

1754 : Le 28 décembre, Le Roy écrit à son cousin Pierre-Michel Hennin : « Dans le pays de l'esclavage, je mène la vie la plus libre qui ait jamais existé. »

1755 : Le Roy, qui était probablement lié avec Condillac depuis le début des années 1750, écrit à son cousin : « Je vais une fois la semaine à Paris. Là, je dîne avec les Buffon, les Diderot, les Helvétius, toute la fleur de la nation en esprit et en talents. » Il fréquente aussi Quesnay et les Physiocrates. Parution du tome V de l'*Encyclopédie*, où figure l'article « Engrais ». D'autres articles suivront dans le tome VI, qui paraît en 1756 (« Faisanderie », « Fauconnerie », « Ferme », « Fermier ») et dans le tome

VII en 1757 (« Forêt », « Froment », « Fumier », « Fureter », « Futaie », « Garde-chasse », « Garenne », « Gibier »).

1756 : Parution du tome VI de l'*Histoire naturelle* de Buffon – Le Roy apparaît, entre autres, dans une note de l'article sur le lièvre, écrit par Daubenton : « Cette observation m'a été communiquée par M. le Roy, inspecteur des Parcs de Versailles, qui contribue souvent à notre ouvrage par le goût qu'il a pour l'histoire naturelle, par les connaissances qu'il sait tirer de ses recherches, par les facilités que lui donne sa place. » Le *Mercure de France* publie, dans son numéro d'octobre, une « Lettre à M. Diderot, sur les blés », datée du 8 août 1756, dans laquelle Le Roy rend compte d'expériences qu'il a menées sur la nielle ; elles confirment les idées exposées par Mathieu Tillet dans l'*Essai sur la cause qui corrompt et noircit les grains dans les épis*.

1757 : Le Tome VII de l'*Histoire naturelle* contient la description par Daubenton d'un campagnol donné au Cabinet du roi par Charles-Georges Le Roy ; dans le chapitre sur le furet, Buffon reproduit une lettre de Le Roy et conclut : « Ce n'est pas la première fois que M. le Roi, qui joint à beaucoup d'esprit un grand amour pour les sciences, nous a donné des faits plus ou moins importants, et dont nous avons fait usage. »

1758 : Le Roy dit fréquenter presque tous les jours le salon de Madame de Marchais à Versailles – il restera en relations jusque dans les derniers temps de sa vie avec cette femme, protégée de Madame de Pompadour et qui, comme le lieutenant des chasses, partageait les idées des Physiocrates. Il adresse une requête à Louis XV pour obtenir une ferme aux Loges, dans le Grand Parc de Versailles. Le 27 juillet,

parution de *De l'esprit*, d'Helvétius. Cette publication doit en partie aux efforts de Le Roy, qui aurait obtenu pour son ami, non sans ruses, approbation de la censure et privilège royal. Le scandale est immédiat ; le 10 août, par un arrêt du Conseil d'État du Roi, l'ouvrage perd son privilège. Helvétius doit se rétracter. À l'automne, prenant la défense de son ami, Le Roy fait paraître une *Lettre au R. P. ****, journaliste de Trévoux ; il publiera l'année suivante, à Londres, un *Examen des critiques du livre intitulé « De l'esprit »*. Le Roy écrit en novembre à Hennin : « Il me semble jusqu'à présent qu'une union stable et légitime est étrangère à ma nature, et que je ne suis pas de l'espèce de ceux qui se marient. »

1759 : Le 23 janvier, un arrêt du Parlement condamne *De l'esprit* à être lacéré et brûlé, et remet à des censeurs théologiens les sept premiers volumes de l'*Encyclopédie* – le 8 mars, alors que le huitième volume était sous presse, la publication de Diderot et d'Alembert voit son privilège révoqué par un arrêt du Conseil d'État. Charles-Georges Le Roy, qui craint un temps de perdre sa place, conserve la faveur de Louis XV.

1760 : Le 22 octobre, Le Roy reçoit le titre de lieutenant des chasses de Versailles, qui lui procure les « mêmes honneurs, privilèges, prérogatives et droits dont jouissent les lieutenants des chasses de nos capitaineries royales » – le domaine de Versailles, ayant été constitué comme domaine privé par Louis XIV, possédait un statut différent de celui des capitaineries, terrains de chasse réservés au roi ; il avait cessé de dépendre en 1662 de celle de Saint-Germain-en-Laye. Lieutenant des chasses, Le Roy a le statut de commensal de la Maison du Roi et est de fait exempté de la taille.

1761 : Le Roy devient membre de la Société royale d'agriculture de la Généralité de Paris, fondée en mars. Il y donne lecture d'un « Mémoire sur divers objets importants » le 4 juin.

1762 : Le Roy, qui fréquente depuis plusieurs années le salon du baron d'Holbach au Grandval, s'est épris de la baronne ; il se déclare en juillet, sans être accepté – Diderot fait dans sa correspondance à Sophie Volland le récit de cet épisode et de ses suites. En août, parution – sans nom d'auteur –, dans le *Journal étranger* d'Arnaud et Suard, de la première de ses lettres sur les animaux ; une deuxième suit dans le numéro de septembre.

1764 : En mai, parution d'une troisième lettre sur les animaux dans le supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe* (éditée par Arnaud et Suard et prenant la suite du *Journal étranger*) ; une quatrième lettre y paraît en août, une cinquième en septembre ; en mars de l'année suivante est publiée une lettre rédigée en réponse à des critiques – toutes sont attribuées à un « Physicien de Nuremberg ».

1765 : Parution du tome VIII de l'*Encyclopédie*, qui comprend deux articles de Le Roy, « Homme » et « Instinct » ; ce dernier, non signé, deviendra une de ses lettres sur les animaux. La même année parution des tomes XII (qui contient l'article « Piège »), XIV (qui contient l'article « Sanglier »), XVI (qui contient l'article « Vénérerie »), XVII (qui contient l'article « Vol (chasse du vol) »).

1768 : Les *Lettres sur les animaux* sont rassemblées dans le volume III des *Variétés littéraires* (publiées par Arnaud et Suard) ; de nouvelles pièces, sur les animaux et sur l'homme, s'ajoutent à cette occasion au corpus. Une autre

édition des lettres paraît la même année, sans privilège, dans une édition datée fictivement de Nuremberg.

1770 : Parution du premier tome de l'*Histoire des oiseaux*, de Buffon ; le second paraît l'année suivante. Dans chacun de ces volumes, nombreuses mentions de Le Roy, dans les chapitres sur le ramier, le faucon, la perdrix, le faisan.

1771 : En septembre, mort d'Anne-Geneviève Mollière, veuve de Charles-Michel de Tourolle, premier valet de chambre du dauphin ; Le Roy entretenait avec elle une liaison amoureuse depuis plusieurs années. En décembre, nouveau deuil – la mort d'Helvétius. Ces pertes affectent durablement Le Roy ; s'il semble mener désormais une existence moins mondaine et plus resserrée, il recevra toujours à dîner et fréquentera le salon de Madame de Marchais jusqu'à la fin de sa vie.

1772 : Parution de *Réflexions sur la jalousie, pour servir de commentaire aux derniers ouvrages de M. de Voltaire*, libelle anonyme dans lequel Le Roy, qui admire Voltaire, prend la défense de Buffon, de Montesquieu et surtout d'Helvétius – ce dernier mort, Voltaire venait de faire paraître un article qui le tournait en ridicule. Après avoir signalé en préambule que « ce n'est qu'avec une angoisse extrême qu'on se voit forcé de mésestimer ce qu'on a longtemps chéri », Le Roy écrit qu'un « sentiment sourd de sa faiblesse [a mis Voltaire] dans la nécessité de choisir des genres faciles » ; il peint un « vieillard en délire », « ne se sentant plus la force de produire », « saisi » par « la fureur de briller dans tous les genres », « dominé par la plus infernale jalousie dont on ait jamais vu d'exemple », « stupide sur les moyens de nuire », condamné à n'être que le second dans tous les genres qu'il

a pratiqués. Il conclut : « M. de Voltaire, qui pouvait être à jamais l'honneur de son siècle, paraissait employer tous ses efforts pour en devenir la honte. »

1777 : Le Roy prend Arsène-André, le fils de Madame Tourolle, comme élève ; il a obtenu pour lui la survivance de ses charges. Il écrit à Hennin : « Il va demeurer avec moi [...]. Ce petit événement peut influencer sur le bonheur du reste de ma vie. »

1778 : Philippe Louis Marc Antoine de Noailles, prince de Poix, devient gouverneur en titre de Versailles, Marly et dépendances. Né en 1752, il est, comme Le Roy, un habitué du salon de Mme de Marchais ; contrairement à son père, il se montre favorable aux idées des Lumières.

1781 : Nouvelle édition des *Lettres sur les animaux* – l'ouvrage a obtenu une permission tacite le 7 décembre 1780. Pour la première fois, le nom de Le Roy apparaît dans le texte. La « Madame *** », à qui est dédiée cette deuxième édition, est Madame de Marchais, qui se remarie cette même année avec le comte d'Angiviller ; directeur général des bâtiments du roi, celui-ci traite fréquemment avec Le Roy.

1783 : Mort d'Arsène-André Tourolle.

1780-1785 : Le Roy se lie avec Roux-Fazillac – les deux hommes occupent probablement un appartement à la même adresse, à Versailles. Premier aide de camp de La Fayette en 1782, Roux-Fazillac mène sous la Révolution et le Directoire une carrière politique qu'il interrompt après le 18 brumaire ; il publie en 1802 la troisième édition des *Lettres sur les animaux*, qu'il augmente d'inédits, ainsi qu'un volume rassemblant deux notices inédites rédigées par Le Roy, *Portraits historiques de Louis XV et de Madame de*

Pompadour. Ce dernier ouvrage, relativement court, sera apprécié par Sainte-Beuve, réédité par Poulet-Malassis en 1876, utilisé par les Goncourt et par Lavissee.

1788 : Le 23 février 1788, Le Roy écrit à Daubenton : « Quoique j'aie absolument renoncé à aller à Paris, je continue à mener une vie active, et je monte à cheval tous les jours, comme à 40 ans, quoique j'en aie 65. »

1789 : Parution du septième volume de suppléments à l'*Histoire naturelle* ; il contient la reproduction d'une lettre datée du 13 juillet 1778, dans laquelle Le Roy rend compte de l'élevage de deux « chiens métis ». Le 11 novembre, mort de Charles-Georges Le Roy, à Versailles.

Notice bibliographique

Le texte de Charles-Georges Le Roy ici reproduit parut de manière posthume, en 1794, sous le titre « Instinct des animaux (Histoire de la philosophie) », dans le dernier des trois tomes de *Philosophie ancienne et moderne* édités par Jacques-André Naigeon au sein de l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke. Il s'agit de la dernière version que donnait l'auteur d'un ensemble composite, dont la publication avait commencé au début des années 1760.

De 1762 à 1764, Charles-Georges Le Roy publie une série de cinq lettres sur les animaux dans deux périodiques, le *Journal étranger* et le supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe*, publiés à Paris par François Arnaud et Jean-Baptiste-Antoine Suard. Pour des raisons de prudence, les deux premières lettres paraissent sans nom d'auteur, et les trois suivantes, présentées comme leur continuation, sont attribuées à un « Physicien de Nuremberg ». À cet ensemble vient s'ajouter, en 1765, toujours dans le supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe*, une sixième lettre, réponse à des objections suscitées par la publication des cinq premières.

En 1768, ces lettres sont reprises, avec quelques corrections, sous le titre *Lettres sur les animaux*, dans le volume III des *Variétés littéraires*, publié à Paris par Arnaud et Suard ; elles sont à cette occasion augmentées de plusieurs

lettres inédites, deux sur les animaux et deux sur l'homme¹. La même année paraît une édition à part de ce texte, *Lettres sur les animaux*, datée fictivement de Nuremberg.

Nouvelle édition en 1781, avec des corrections minimales et l'ajout de nouvelles lettres, trois sur les animaux et une sur l'homme. Si la fiction de l'attribution à un physicien de Nuremberg est maintenue pour les textes déjà publiés, les lettres inédites sont présentées comme étant de Charles-Georges Le Roy. L'ensemble est précédé d'une courte lettre d'envoi de Le Roy « à Madame *** ».

L'article donné par Charles-Georges Le Roy à Naigeon pour l'*Encyclopédie méthodique* reprend le texte de ses lettres sur les animaux, en abandonnant la forme épistolaire : il apparaît désormais comme un ensemble continu. À ce remaniement de structure s'ajoute une modification de fond, Le Roy ayant éliminé un certain nombre de remarques qui visaient à établir son orthodoxie en matière de religion. Ainsi l'article « Instinct », pour reprendre la formule d'Elizabeth Anderson², a-t-il « toutes les chances de constituer le dernier état, revu par Le Roy à la fin de sa vie, d'une partie des *Lettres sur les animaux* ».

1. Précisons que l'une de ces nouvelles lettres sur les animaux reprend – avec des modifications –, l'article « Instinct (*Métaph. & Hist. Nat*) », publié sans nom d'auteur, en 1765, dans le tome VIII de l'*Encyclopédie* de Diderot (on sait que ce volume était sous presse quand l'*Encyclopédie* perdit son privilège, en 1759 : cette indication permet de faire remonter au moins à la fin des années 1750 la plus ancienne strate de notre corpus).

2. ANDERSON Elizabeth, *Lettres sur les animaux*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994, p. 40.

Les lettres de Le Roy connaissent une dernière métamorphose avec la publication, par les soins de Pierre Roux-Fazillac, des *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, à Paris, chez Valade, en 1802. Ce volume reprend l'édition de 1781 en l'augmentant de deux lettres inédites sur l'homme ; il servira de base à l'édition de référence des écrits de Le Roy, procurée par Elizabeth Anderson à la Voltaire Foundation, en 1994.

*

Nous avons inséré dans le texte de Le Roy des intertitres qui en dégagent les grands mouvements et laissent dans le même temps apparaître le découpage initial en lettres. Nous en donnons la liste ci-après, en précisant la date de première publication de chaque section et, entre crochets, le titre qu'elle porte dans l'édition Anderson.

I. « Introduction » – première publication : *Lettres sur les animaux*, [Nuremberg], Paris, 1781 [Anderson : *Lettre d'envoi*].

II. « Méthode suivie dans l'étude des animaux » – première publication : *Journal étranger*, août 1762 [Anderson : *Lettre 1*].

III. « Vie des carnivores » – première publication : *Journal étranger*, septembre 1762 [Anderson : *Lettre 2*].

IV. « Vie des herbivores » – première publication : Supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe*, mercredi 4 mai 1764 [Anderson : *Lettre 3*].

V. « Conditions et limites de la perfectibilité des bêtes » – première publication : Supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe*, mercredi 1^{er} août 1764 [Anderson : *Lettre 4*].

VI. « Effets de l'amour et de la tendresse familiale sur la perfectibilité des bêtes » et VII. « Effets du langage sur la perfectibilité des bêtes » – première publication : Supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe*, dimanche 2 septembre 1764 [Anderson : *Lettre 5*].

VIII. « Moyens et effets de la domestication des bêtes par l'homme » et IX. « Réponse aux partisans de l'automatisme » – première publication : *Lettres sur les animaux*, [Nuremberg], 1768 ; et *Lettres sur les animaux*, in *Variétés littéraires*, Paris, 1768, vol. III [Anderson : *Lettre 6*].

X. « Réponse à un critique » – première publication : Supplément à la *Gazette littéraire de l'Europe*, dimanche 31 mars 1765 [Anderson : *Lettre sur une critique*].

XI. « Sur l'instinct des animaux » – première publication : *Lettres sur les animaux*, [Nuremberg], 1768 ; et *Lettres sur les animaux*, in *Variétés littéraires*, Paris, 1768, vol. III [Anderson : *Lettre 7*] (NB : cette section, dont le titre figure dans le texte de l'édition Naigeon, est une refonte de l'article « Instinct » paru en 1765 dans le tome VIII de l'*Encyclopédie* de Diderot).

XII. « Sur la migration des oiseaux » – première publication : *Lettres sur les animaux*, [Nuremberg], Paris, 1781 [Anderson : *Lettre 10*].

XIII. « Perfectibilité des individus et perfectibilité des espèces » – première publication : *Lettres sur les animaux*, [Nuremberg], Paris, 1781 [Anderson : *Lettre 11*].

XIV. Réfutation de Buffon – première publication : *Lettres sur les animaux*, [Nuremberg], Paris, 1781 [Anderson : *Lettre 12*].

Éditions récentes des *Lettres sur les animaux*

Charles-Georges LEROY, *L'intelligence des animaux*, préface de Boris Cyrulnik, textes et analyses de François Sigaut, de Jean-Luc Renck et Véronique Servais, et du docteur Robinet, Paris, Ibis Press, [2006].

Charles-Georges LE ROY, *Lettres sur les animaux*, Elizabeth ANDERSON (éd.), Oxford, The Voltaire Foundation, 1994.

Autres œuvres de Le Roy

Examen des critiques du livre intitulé « De l'esprit », s.n., [Londres], 1760.

Réflexions sur la jalousie pour servir de commentaire aux derniers ouvrages de M. de Voltaire, s.n., [Amsterdam], 1772.

Portraits historiques de Louis XV et de Madame de Pompadour, Paris, Valade, 1802.

Articles publiés dans l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et D'Alembert (consultables en ligne à l'adresse : <http://enccre.academie-sciences.fr/>) :

- vol. V (1755) : « Engrais »
 - vol. VI (1756) : « Faisanderie », « Fauconnerie », « Ferme », « Fermier »
 - vol. VII (1757) : « Forêt », « Froment », « Fumier », « Fureter », « Futaie », « Garde-chasse », « Garenne », « Gibier »
 - vol. VIII (1765) : « Homme (morale) », « Instinct »
- [article non signé]

- vol. XII (1765) : « Piège »
- vol. XIV (1765) : « Sanglier »
- vol. XVI (1765) : « Vénérerie »
- vol. XVII (1765) : « Vol (chasse du vol) »

Études critiques

BOURDIN Jean-Claude, « L'anthropomorphisme de Charles-Georges Leroy, chasseur et philosophe », *Dix-huitième siècle*, 2010, vol. 42, n°1.

DIDEROT, *Correspondance*, VERSINI Laurent (éd.), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997.

FÉDI Laurent, « Charles-Georges Leroy et la perfectibilité des animaux », in BINOCHÉ Bertrand (dir.), *L'Homme perfectible*, Seyssel, Champ Vallon, 2004.

FONTENAY Élisabeth de, « Le Chasseur des Lumières », in *Le Silence des bêtes*, Paris, Fayard, 1998, p. 465-478.

MAROTEAUX Vincent, « Gardes forestiers et gardes-chasse du roi à Versailles. Approche d'un milieu social », *Revue forestière française*, n°6, Nancy, École nationale supérieure du génie rural, des eaux et des forêts, 1986.

MAROTEAUX Vincent, « Une curiosité institutionnelle : l'administration du domaine de Versailles sous l'Ancien Régime », in *Bibliothèque de l'École des chartes*, tome 143, livraison 2, Paris – Genève, Librairie Droz, 1985.

MAROTEAUX Vincent, *Versailles, le Roi et son domaine*, Paris, Picard, 2000.

QUENET Grégory, *Versailles, une histoire naturelle*, Paris, La Découverte, 2015, p. 140-155 et *passim*.

STOCZKOWSKI Wiktor, « L'anthropologie des animaux. Éthologie animale et savoirs anthropologiques dans l'œuvre de Charles-Georges Le Roy (1684-1753) », *Revue de Synthèse*, 5^e série, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2003, p. 237-260.

TROTIGNON Guillaume, « L'Homme et les animaux, la pensée naturaliste de Charles-Georges Le Roy dans les lettres sur les animaux (1762) », *Association Culturelle Franco-Coréenne*, vol. 25, 2012.

Articles « Chasse », « Fermes », « Gardes-chasse », « Intendants et gouverneurs de Versailles », « Le Roy, Charles-Georges (1723-1789) », « Poix (Philippe de Noailles, prince de) », in *Versailles, histoire, dictionnaire et anthologie*, DA VINHA Mathieu et MASSON Raphaël (éds.), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2015.

Sur l'intelligence des animaux

I

Introduction

Il n'appartient qu'aux chasseurs d'apprécier l'intelligence des bêtes. Pour les bien connaître, il faut avoir vécu en société avec elles ; et la plupart des philosophes n'y entendent rien. Je pense que, pour faire connaître les animaux, il ne faut pas tenir compte des faits isolés. Ce qu'il est important d'examiner, c'est leur conduite journalière, c'est l'ensemble des actions modifiées par les circonstances qui concourent au but qu'elles doivent se proposer, chacune suivant sa nature. Mais tout est dit lorsque cet examen est fait sur un petit nombre d'espèces, d'organisations, de mœurs et d'inclinations différentes. Je pense encore qu'il ne faut parler que des espèces qu'on a sous les yeux, et dont on peut suivre toutes les démarches, qu'il est même nécessaire, entre celles-ci, de choisir celles qui, par leur organisation ou leurs mœurs, peuvent avoir avec nous quelque analogie. Les insectes, par exemple, sont trop loin de nous pour que les détails de leur industrie n'échappent pas, en grande partie, à nos observations, et pour qu'on sache précisément quel degré d'intelligence ils mettent dans leurs ouvrages. La république des lapins, l'association des loups, les précautions, les ruses bien caractérisées des

renards, la sagacité que montrent les chiens dans leurs rapports multipliés avec nous, sont plus instructives que tout ce qu'on nous a dit de l'industrie des abeilles.

On pourrait, sans doute, accumuler les faits qui déposent en faveur de l'intelligence des animaux. Mais les faits particuliers sont souvent mal observés et suspects ; rarement ils concluent d'une manière à laquelle il n'y ait rien à répondre. Mais lorsque vous aurez suivi un grand nombre d'individus, dans des espèces différentes, que vous aurez reconnu les progrès de l'éducation dont ils sont susceptibles, en raison de leur conformation, de leurs appétits naturels, des circonstances dans lesquelles ils se trouvent ; lorsque vous les aurez vus se traînant sur les pas de l'expérience, ne devoir qu'à des méprises répétées, et à l'instruction qui en résulte, la prétendue sûreté de leur *instinct*, il est impossible, ce me semble, de ne pas rejeter bien loin toute idée d'automatisme. C'est ce qu'a fait en grande partie le physicien de Nuremberg¹. Il ne me reste donc qu'à exposer quelques développements, et à répondre avec plus d'étendue à quelques objections. Je le ferai, à ce que j'espère, d'une manière qui ne laissera aucun doute. Mais sans m'assujettir à aucun ordre, j'exposerai mes idées, à mesure que j'en serai frappé, peut-être même répéterai-je quelques-unes de celles du physicien déjà cité ; il me suffit de les avoir adoptées pour que je m'en serve comme de mon bien. La vérité appartient à tout le monde.

1. Le Roy avait publié ses premiers écrits sur les animaux sans nom d'auteur, en les attribuant à un « Physicien de Nuremberg » (cf. Notice bibliographique, p. 39-40). (NdÉ)

II

Méthode suivie dans l'étude des animaux

Mes observations sur l'histoire naturelle des animaux n'ont point été faites sur des animaux singuliers et peu connus ; l'objet que je me suis toujours proposé exigeait qu'elles se portassent sur les espèces les plus communes, et qu'on peut tous les jours avoir sous les yeux. Je ne peux point donner d'histoire aussi piquante que celle des ours marins, que M. Steller a publiée. Point de faits extraordinaires ; seulement la vie commune de plusieurs animaux, observée sous un point de vue qui peut avoir quelque nouveauté ; c'est à quoi se borne tout ce que j'ai à dire.

Les descriptions anatomiques, les caractères extérieurs qui distinguent les espèces, les inclinations naturelles qui les différencient, sont sans doute des objets très importants de l'histoire des bêtes ; mais quand tout cela est connu, il me semble qu'il y a encore beaucoup à faire pour le philosophe. Tous ces êtres organisés ont un principe commun d'action qu'il n'est pas possible de méconnaître : il est modifié dans chaque espèce par les différences de l'organisation. Mais en examinant les effets avec attention, on le reconnaît dans toutes ses modifications, et les animaux, envisagés sous ce point de vue, me paraissent devenir beaucoup plus intéressants.

L'*instinct* proprement dit, consiste dans les inclinations qui appartiennent à l'espèce ; mais toutes les espèces sont affectées d'une manière qui leur appartient à toutes.

Si ces affections ne produisent pas toujours les mêmes phénomènes, il est aisé d'apercevoir que la différence n'en est due qu'à celle des moyens que l'organisation donne aux animaux. Nous ne saurons jamais sans doute de quelle nature est l'âme des bêtes, et il faut convenir que cela nous importe assez peu. Mais de même qu'en observant la structure intérieure du corps des animaux, nous apercevons des rapports d'organes qui servent souvent à nous éclairer sur la structure et l'usage des parties de notre propre corps ; ainsi en observant les actions produites par la sensibilité qu'ils ont, ainsi que nous, on peut acquérir des lumières sur le détail des opérations de notre âme, relativement aux mêmes sensations.

Je dis que les bêtes sentent comme nous, et je crois que pour penser autrement, il faudrait absolument fermer les yeux et son cœur. Celui qui pourrait entendre, sans être ému, les cris plaintifs d'un animal, ne serait pas fort sensible à ceux d'un homme. Il est bien vrai que nous n'avons de certitude complète que de nos propres sensations ; mais les accents de la douleur, les marques visibles de la joie, qui nous assurent de la sensibilité de nos semblables, déposent avec autant de force en faveur de celle des bêtes. On n'aurait aucun moyen d'acquérir des connaissances, s'il fallait réclamer contre les impressions de notre sentiment intime sur des faits aussi simples.

Il me paraît donc impossible de ne pas admettre le sentiment dans les bêtes. Les plus obstinés partisans de l'automatisme leur accordent, encore tacitement, la mémoire ; car ils veulent avoir des chiens sages, et les corrigent. Ces faits étant admis, le naturaliste, après avoir

bien observé la structure des parties, soit extérieures, soit intérieures, des animaux, et deviné leur usage, doit quitter le scalpel, abandonner son cabinet, s'enfoncer dans les bois pour suivre les allures de ces êtres sentants, juger des développements et des effets de leur faculté de sentir, et voir comment, par l'action répétée de la sensation et de l'exercice de la mémoire, leur *instinct* s'élève jusqu'à l'intelligence.

Les sensations et la mémoire ont des effets nécessaires, qui ne doivent pas échapper à l'observateur. Les bêtes font un grand nombre d'actions qui ne supposent que ces deux facultés ; mais il en est d'autres qu'on ne pourrait jamais expliquer par ce qui appartient à ces facultés seules, sans y joindre leur cortège naturel. Il faut donc que le naturaliste distingue avec beaucoup de précision ce qui est produit par la sensation simple, par la réminiscence, par la comparaison entre un objet présent et un autre que la mémoire rappelle, par le jugement qui est un résultat de la comparaison, par le choix qui est une suite du jugement, enfin par la notion de la chose jugée, qui s'établit dans la mémoire, et que la répétition des actes rend habituelle et presque machinale.

Voilà des distinctions qui doivent toujours être présentes à l'attention de l'observateur. La forme, tant intérieure qu'extérieure, la durée de l'accroissement et de la vie, la manière de se nourrir, les inclinations dominantes, la manière et le temps de l'accouplement, celui de la gestation, etc., ce ne sont là proprement que des objets de première vue, sur lesquels il suffit d'avoir les yeux ouverts ; mais suivre l'animal dans toutes ses opérations, pénétrer dans les motifs secrets de ses déterminations, voir comment les sensations, les besoins, les obstacles,

les impressions de toute espèce dont un être sentant est assailli, multiplient ses mouvements, modifient ses actions, étendent ses connaissances, c'est ce qui me paraît être spécialement du domaine de la philosophie.

M. Steller, dans le mémoire qu'il nous a donné sur les ours marins¹, a rempli cette tâche du philosophe avec plus de soin que n'en ont apporté beaucoup de naturalistes, et M. de Buffon l'a fait encore plus abondamment dans ce qu'il a donné au public de l'histoire des animaux : mais celui qui voudrait se familiariser avec eux, et prendre la peine d'étudier longtemps leurs actions pour deviner leurs intentions, y trouverait matière à des spéculations bien plus étendues, et même d'un genre différent.

Je voudrais par exemple, pour que nous eussions l'histoire complète d'un animal, qu'après avoir rendu compte de son caractère essentiel, de ses appétits naturels, de sa manière de vivre, etc., on cherchât à l'observer dans toutes les circonstances qui peuvent mettre des obstacles à la satisfaction de ses besoins : circonstances dont la variété rompt l'uniformité ordinaire de sa marche, et le force à inventer de nouveaux moyens.

Si c'est un animal carnassier dont on écrit l'histoire, ce n'est pas assez d'indiquer en général quels animaux lui servent de proie, ni comment il s'en saisit ; il faudrait voir par quels degrés l'expérience lui apprend à rendre sa chasse plus facile et plus sûre, comment la disette éveille son industrie, combien les ressources qu'il emploie supposent de faits connus, retracés par la mémoire et combinés

1. On le trouve dans les *Variétés littéraires*, tome 2. (NdA)

ensemble par la réflexion. Il faudrait encore observer tout ce que l'activité des différentes passions auxquelles l'animal est sujet, comme la crainte, l'amour, etc., apporte de modifications à ses démarches ; combien la vivacité des besoins écarte les idées de la crainte, et jusqu'à quel point une défiance acquise par l'expérience, balance en lui le sentiment du besoin. Ce n'est qu'en suivant ainsi l'animal dans ses différents âges et dans les événements de sa vie, qu'on peut parvenir à connaître le développement de son *instinct* et la mesure de son intelligence. S'il est d'une espèce qui vive en société, ou toute l'année, ou seulement pendant un certain temps, il est nécessaire de bien remarquer tout ce que l'association ajoute aux intentions et aux démarches de l'animal considéré comme solitaire. La connaissance approfondie de tous ces différents ordres embellirait encore aux yeux du philosophe le spectacle de l'univers.

Les effets de la faculté de sentir dans des sujets qui, par leurs organes, ont moins de rapports avec les objets extérieurs, doivent donner des phénomènes moins compliqués, dont l'observation facile et sûre servirait à développer ceux où il entre plus de combinaisons. On verrait dans quelques espèces la sensation obtuse et presque sans activité, n'enfanter qu'un petit nombre de mouvements spontanés ; dans d'autres, son intensité les multiplierait : on en verrait sortir le désir et l'inquiétude qui produisent l'attention dans les êtres sentants, et deviennent par là les vraies sources de leurs connaissances. De même que la géométrie s'élève de la considération des propriétés d'une ligne simple aux spéculations les plus sublimes, ainsi l'observation s'élèverait de la sensation la plus simple jusqu'à ses effets les plus compliqués, et les gradations

observées dans le monde sentant, marcheraient de pair avec celles qui frappent dans le monde visible.

Il me semble que ce coup d'œil jeté sur l'histoire naturelle des animaux la rendrait plus intéressante en elle-même, et plus propre à occuper les gens qui aiment à réfléchir. J'ai vécu pendant longtemps avec les bêtes, j'en ai suivi plusieurs espèces avec beaucoup d'attention, et j'ai vu que la morale des loups pouvait éclairer sur celle des hommes.

III

Vie des carnivores

J'ai avancé ci-dessus que, sans nous refuser à notre sentiment intime, à ce sentiment, qui seul nous assure que nos semblables sont doués des mêmes facultés que nous reconnaissons en nous, il était impossible de nier que les bêtes n'eussent des sensations et de la mémoire. Le détail de leurs actions prouve encore qu'elles ont les résultats naturels de ces deux facultés, ou bien il faudrait admettre des jugements et des déterminations sans motif, c'est-à-dire une multitude d'effets sans cause. De là on peut pressentir que, parmi les bêtes, celles-là doivent avoir un plus grand ensemble de connaissances qui, en vertu de leur organisation et de leurs appétits, ont un plus grand nombre de rapports avec les objets qui les environnent.

Il doit arriver encore que, si dans chaque espèce les connaissances sont limitées par l'organisation et la nature des appétits, les circonstances qui rendent la satisfaction

des besoins plus ou moins facile pour les individus, étendent plus ou moins leurs idées. Que chaque espèce en ait qui lui soient particulières, et qu'à quelques égards elle y soit bornée, cela est tout simple. La brebis, qui se nourrit d'herbe, ne prend aucun intérêt aux ruses du renard poursuivant une proie qui cherche à l'éviter. Mais toutes les espèces doivent avoir également un exercice de sensations ou de pensées, qui s'étende à tout ce qui est relatif à leur sûreté. C'est là ce qui doit décider si les bêtes ont réellement les résultats naturels de la sensation et de la mémoire. Quoiqu'il fût difficile de concevoir l'existence de ces deux facultés sans admettre leur action, ce qui me paraît impossible, il faudrait bien alors consentir à cet étrange phénomène ; mais ce sont les faits qui doivent nous instruire là-dessus. Nos réflexions n'ont pas droit de les prévenir.

Parmi les animaux, ceux que leur appétit porte à se nourrir de chair, ont un plus grand nombre de rapports que les autres avec les objets qui les environnent : aussi marquent-ils une plus grande étendue d'intelligence dans les détails ordinaires de leur vie. La nature leur a donné des sens exquis, avec beaucoup de force et d'agilité ; et cela était nécessaire, parce qu'étant, pour se nourrir, en relation de guerre avec d'autres espèces, ils périraient bientôt de faim, s'ils n'avaient que des moyens inférieurs ou même égaux.

Mais ce n'est pas uniquement à la finesse de leurs sens qu'ils doivent la mesure de leur intelligence. Ce sont les intérêts vifs, comme les difficultés à vaincre et les périls à éviter, qui tiennent sans cesse en exercice la faculté de sentir, et impriment dans la mémoire de l'animal des faits multipliés, dont l'ensemble constitue la science qui doit présider à sa

conduite. Ainsi dans les lieux éloignés de toute habitation, et où en même temps le gibier est abondant, la vie des bêtes carnassières est bornée à un petit nombre d'actes simples et assez uniformes. Elles passent successivement d'une rapine aisée au sommeil. Mais lorsque la concurrence de l'homme met des obstacles à la satisfaction de leurs appétits, lorsque cette rivalité de proie prépare des précipices sous les pas des animaux, sème leur route d'embûches de toute espèce, et les tient éveillés par une crainte continuelle ; alors un intérêt puissant les force à l'attention, la mémoire se charge de tous les faits relatifs à cet objet, et les circonstances analogues ne se présentent pas sans les rappeler vivement.

Ces obstacles multipliés donnent à l'animal deux manières d'être qu'il est bon de considérer à part. L'une est purement naturelle, très simple, bornée à un petit nombre de sensations ; telle est, peut-être, à certains égards, la vie de l'homme sauvage. L'autre est factice, beaucoup plus active et pleine d'intérêts, de craintes et de mouvements, qui représentent, en quelque sorte, les agitations de l'homme civilisé. La première est plus également la même dans toutes les espèces carnassières. L'autre varie davantage d'une espèce à l'autre, en raison de l'organisation plus ou moins heureuse. Il faut en faire la comparaison.

Le loup est le plus robuste des animaux carnassiers des climats tempérés de l'Europe. La nature lui a donné aussi une voracité et des besoins proportionnés à sa force ; il a d'ailleurs des sens exquis, avec une vue perçante et une excellente ouïe ; il a un nez qui l'instruit encore plus sûrement de tout ce qui s'offre sur sa route. Il apprend par ce sens, lorsqu'il est bien exercé, une partie des relations que

les objets peuvent avoir avec lui : je dis lorsqu'il est exercé ; car il y a une différence très sensible entre les démarches du loup jeune et ignorant, et celles du loup adulte et instruit.

Les jeunes loups, après avoir passé deux mois au lитеau, où le père et la mère les nourrissent, suivent enfin leur mère qui ne pourrait plus fournir seule à une voracité qui s'accroît tous les jours. Ils déchirent avec elle des animaux vivants, s'essaient à la chasse et parviennent par degré à pourvoir avec elle à leurs besoins communs. L'exercice habituel de la rapine, sous les yeux et à l'exemple d'une mère déjà instruite, leur donne chaque jour quelques idées relatives à cet objet. Ils apprennent à reconnaître les forts où se retire le gibier : leurs sens sont ouverts à toutes les impressions ; ils s'accoutument à les distinguer entre elles, et à rectifier par l'odorat les jugements que leur font porter les autres sens.

Lorsqu'ils ont huit ou neuf mois, l'amour force la louve à quitter la portée de l'année précédente, pour s'attacher à un mâle. Ce besoin pressant anéantit la tendresse de mère ; elle fuit, ou chasse ses enfants qui ne doivent plus avoir besoin d'elle ; et les jeunes loups se trouvent abandonnés à leurs propres forces. La famille reste encore unie pendant quelque temps, et cette association lui serait assez nécessaire ; mais la voracité naturelle à ces animaux les sépare bientôt, parce qu'elle ne peut plus souffrir le partage de la proie. Les plus forts restent maîtres du terrain, et ceux qui sont plus faibles vont ailleurs traîner une vie souvent exposée à se terminer par la faim. D'ailleurs le peu d'expérience qu'ils ont encore, les livre à tous les périls que les hommes leur préparent. C'est alors surtout qu'ils vont chercher dans les campagnes les

cadavres d'animaux, parce qu'ils n'ont encore ni la force, ni l'habileté qui y supplée. Lorsqu'ils résistent à ce temps de nécessité, leurs forces augmentées et l'instruction qu'ils ont acquise leur donnent plus de facilités pour vivre. Ils sont en état d'attaquer de grands animaux, dont un seul les nourrit pendant plusieurs jours : lorsqu'ils en ont abattu un, ils le dévorent en partie et en cachent soigneusement les restes ; mais cette précaution ne les ralentit point sur la chasse, et ils n'ont recours à ce qu'ils ont caché que quand elle a été malheureuse. Le loup vit ainsi dans les alternatives de la chasse pendant la nuit, et d'un sommeil inquiet et léger pendant le jour. Voilà ce qui regarde sa vie purement naturelle.

Mais dans les lieux où ses besoins se trouvent en concurrence avec les désirs de l'homme, la nécessité continuelle d'éviter les pièges qu'on lui tend, et de pourvoir à sa sûreté, le contraint d'étendre la sphère de son activité et de ses idées à un bien plus grand nombre d'objets. Sa marche, naturellement libre et hardie, devient précautionnée et timide ; ses appétits sont souvent suspendus par la crainte ; il distingue les sensations qui lui sont rappelées par la mémoire de celles qu'il reçoit par l'usage actuel de ses sens. Ainsi, en même temps qu'il évente un troupeau enfermé dans un parc, la sensation du berger et du chien lui est rappelée par la mémoire, et balance l'impression actuelle qu'il reçoit par la présence des moutons ; il mesure la hauteur du parc, il la compare avec ses forces, il juge de la difficulté de le franchir lorsqu'il sera chargé de sa proie, et il en conclut l'inutilité ou le danger de la tentative. Cependant au milieu d'un troupeau répandu dans la campagne, il saisira un mouton, à la vue même

du berger ; surtout si le voisinage du bois lui laisse l'espérance de s'y cacher avant d'être atteint. Il ne faut pas beaucoup d'expérience à un loup adulte qui vit dans le voisinage des habitations, pour apprendre que l'homme est son ennemi. Dès qu'il paraît, il est poursuivi ; l'attroupement et l'émeute lui annoncent combien il est craint, et tout ce que lui-même il doit craindre. Aussi toutes les fois que l'odeur d'homme vient frapper son nez, elle réveille en lui les idées du danger. La proie la plus séduisante lui est inutilement présentée, tant qu'elle a cet accessoire effrayant ; et même lorsqu'elle ne l'a plus, elle lui reste longtemps suspecte. Le loup ne peut alors avoir qu'une idée abstraite du péril, puisqu'il n'a pas la connaissance particulière du piège qu'on lui tend : cependant il ne parvient à surmonter cette idée qu'en s'approchant de l'objet par degrés presque insensibles ; plusieurs nuits suffisent à peine à le rassurer. Le motif de sa défiance n'existe plus, mais il est rappelé par la mémoire, et la défiance dure encore. L'idée de l'homme réveille celle d'un piège qu'il ne connaît pas, et rend suspects les appâts les plus friands.

*Timeo Danaos et dona ferentes*¹.

C'est une science que le loup est forcé d'acquérir pour l'intérêt de sa conservation, qui ne manque jamais au loup adulte qui a quelque expérience, et qui s'étend plus ou moins selon les circonstances qui l'obligent à revenir sur

1. Ce vers, devenu proverbe, est tiré de l'*Énéide* (II, 49) et fait référence à l'épisode du Cheval de Troie. Il signifie : « Je crains les Grecs, surtout quand ils offrent des cadeaux. » (NdÉ)

lui-même et à réfléchir. Sans argumenter comme nous, il est du moins nécessaire qu'il compare entre elles les sensations qu'il a éprouvées, qu'il juge des rapports que les objets ont entre eux, et de ceux qu'ils peuvent avoir avec lui ; sans quoi il lui serait impossible de prévoir ce qu'il doit craindre ou espérer de ces objets.

Cependant le loup est le plus brut de nos animaux carnassiers, parce qu'il est le plus fort : naturellement plus grossier que défiant, l'expérience le rend précautionné, et la nécessité, industriel ; mais il n'a ces qualités que par acquisition, et ce ne sont point ses moyens naturels. Si on le chasse avec des chiens courants, il ne se dérobe à la poursuite que par la supériorité de sa vitesse et de son haleine, il n'a point recours aux retours et aux autres ruses des animaux plus faibles. La seule précaution qu'il prenne et qu'en effet il ait à prendre, c'est de fuir toujours le nez au vent : le rapport de ce sens l'instruit fidèlement des objets dangereux qui peuvent se rencontrer sur sa route. Il a appris à comparer le degré de sensation que l'objet lui fait éprouver, avec la distance où il se trouve, et la distance avec le danger qu'il peut en craindre : il s'en détourne assez pour l'éviter, mais sans perdre le vent, qui est toujours sa boussole. Comme il est vigoureux et exercé, et que souvent la chasse l'a forcé de parcourir une bonne étendue de pays, il dirige sa course vers les lieux éloignés qu'il connaît, et on ne parvient à le découvrir qu'en multipliant les embuscades avec beaucoup d'attirail et d'apprêt.

Tout animal qui passe successivement de la chasse au sommeil, et qui par conséquent n'est point sujet à l'ennui, ne peut avoir que trois motifs qui l'intéressent

et qui deviennent les principes de ses connaissances, de ses jugements, de ses déterminations et de ses actions : la recherche de sa nourriture, les précautions relatives à sa sûreté, et le soin de se procurer une femelle lorsqu'il est pressé du besoin de l'amour. Nous voyons que le loup emploie, quant à la recherche de sa nourriture, toute l'industrie qui convient à sa force. Il prend des mesures pour s'assurer du lieu où il trouvera sa proie ; et si dans cette recherche il choisit un lieu plutôt qu'un autre, ce choix suppose des faits précédemment connus. Il observe ensuite pendant longtemps les différents genres de péril auxquels il s'expose ; il les évalue, et ce calcul de probabilités le tient en suspens jusqu'à ce que l'appétit vienne mettre un poids dans la balance et le déterminer volontairement.

Les précautions relatives à la sûreté exigent plus de prévoyance, c'est-à-dire un plus grand nombre de faits gravés dans la mémoire. Il faut ensuite comparer tous ces faits avec la sensation actuelle que l'animal éprouve, juger du rapport qu'il y a entre ces faits et la sensation, enfin se déterminer d'après le jugement porté. Toutes ces opérations sont absolument nécessaires ; et, par exemple, on aurait tort de croire que la crainte qu'excite un bruit soudain fût pour la plupart des animaux carnassiers, une impression purement machinale. L'agitation d'une feuille n'excite dans un jeune loup qu'un mouvement de curiosité ; mais le loup instruit, qui a vu le mouvement d'une feuille annoncer un homme, s'en effraie avec raison, parce qu'il juge du rapport qu'il y a entre ces deux phénomènes. Lorsque les jugements ont été souvent répétés, et que la répétition a rendu habituelles les actions qui en sont

la suite, la promptitude avec laquelle l'action suit le jugement la fait paraître machinale ; mais avec un peu de réflexion, il est impossible de méconnaître la gradation qui y a conduit, et de ne pas la rappeler à son origine.

Il peut arriver que l'idée de ce rapport entre le mouvement d'une feuille et la présence d'un homme, ou de tel autre objet, soit très vive et réalisée par différentes occasions : alors elle s'établira dans la mémoire comme idée générale. Le loup se trouvera sujet à la chimère et à de faux jugements qui seront le fruit de l'imagination, et si ces faux jugements s'étendent à un certain nombre d'objets, il deviendra le jouet d'un système illusoire qui le précipitera dans une infinité de démarches fausses, quoique conséquentes aux principes qui se seront établis dans sa mémoire. Il verra des pièges où il n'y en a point ; la frayeur, dérégulant son imagination, lui représentera dans un autre ordre les différentes sensations qu'il aura reçues ; et elle en composera des formes trompeuses, auxquelles il attachera l'idée abstraite du péril.

C'est en effet ce qu'il est aisé de remarquer dans les animaux carnassiers, partout où ils sont souvent chassés et continuellement assiégés d'embûches. Leurs démarches n'ont plus l'assurance ni la liberté de la nature. Le chasseur, en suivant les pas de l'animal, ne cherche qu'à découvrir le lieu de son rembuchement¹ ; mais le philosophe y lit l'histoire de ses pensées ; il démêle ses inquiétudes, ses frayeurs, ses espérances ; il voit les motifs qui ont rendu sa marche précautionnée, qui l'ont suspendue, qui l'ont

1. Terme de vénerie désignant l'endroit où une bête rentre dans un bois. (NdÉ)

accélérée ; et ces motifs sont certains, ou, comme je l'ai déjà dit, il faudrait supposer des effets sans cause.

Il est difficile de savoir si l'amour fournit aux loups un grand nombre d'idées ; il est certain seulement que les mâles sont plus nombreux que les femelles, qu'entre eux il y a des combats sanglants pour jouir, et qu'il s'établit un mariage : mais on ne sait pas si la louve en chaleur reste la proie du plus fort, ou si un choix libre la livre aux empressements du mieux aimé. On sait cependant qu'il entre dans la conduite de la louve une sorte de coquetterie qui est commune à toutes les femelles dans toutes les espèces ; elle entre en chaleur la première, mais elle dissimule ou même refuse assez longtemps ce qu'elle désire ; et il est assez vraisemblable qu'il entre du choix dans son association ; car elle s'enfuit avec celui qui reste son mari, et se dérobe aux autres prétendants. Alors, et pendant tout le temps de la gestation, elle demeure avec celui qu'elle a adopté ou qui l'a conquise, et ensuite ils partagent ensemble les soins de la famille. Ainsi, quel que soit le principe de cette société, elle établit des droits réciproques, et fait naître de nouvelles idées. Les loups unis chassent ensemble, et le secours qu'ils se prêtent rend leur chasse plus facile et plus sûre. S'il est question d'attaquer un troupeau, la louve va se présenter au chien qu'elle éloigne en se faisant poursuivre, pendant que le mâle insulte le parc et emporte un mouton que le chien n'est plus à portée de défendre. S'il faut attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, attaque l'animal, le poursuit et le met hors d'haleine, lorsque la louve, qui d'avance s'était placée à quelque détroit, le reprend avec des forces fraîches et rend en peu de temps le combat trop inégal.

Il est aisé de voir combien de telles actions supposent de connaissances, de jugements et d'inductions ; il paraît même difficile que des conventions de cette nature puissent s'exécuter sans un langage articulé, et c'est ce que nous examinerons ailleurs. Cependant, comme nous l'avons dit, le loup est un des animaux carnassiers qui, attendu sa force, a le moins besoin d'avoir beaucoup d'idées factices, c'est-à-dire de celles qui se forment par la réflexion qu'on fait sur les sensations qu'on a éprouvées. La nécessité de la rapine, l'habitude du meurtre, et la jouissance journalière de membres d'animaux déchirés et sanglants, ne paraissent pas devoir former au loup un caractère moral bien intéressant : cependant, excepté le cas de rivalité en amour, cas privilégié pour tous les animaux, on ne voit pas que les loups exercent de cruauté directe les uns contre les autres. Tant que la société subsiste entre eux, ils se défendent mutuellement, et la tendresse maternelle est portée dans les louves jusqu'à l'excès de fureur qui méconnaît entièrement le péril. On dit qu'un loup blessé est suivi au sang et enfin achevé et dévoré par ses semblables : mais c'est un fait peu constaté, qui sûrement n'est pas ordinaire, et qui peut avoir été quelquefois l'effet du dernier terme de la nécessité qui n'a plus de loi. Les relations morales ne peuvent pas être fort étendues entre des animaux qui n'ont nul besoin de société : tout être qui mène une vie dure et isolée, partagée entre un travail solitaire et le sommeil, doit être très peu sensible aux tendres mouvements de la compassion.

Le renard a les mêmes besoins que le loup, et la même inclination pour la rapine : il a les sens aussi fins, plus d'agilité et de souplesse ; mais la force lui manque, et il est contraint

de la remplacer par l'adresse, la ruse et la patience ; un des premiers effets de l'industrie par laquelle il est supérieur au loup, c'est de se creuser un terrier qui le met à l'abri des injures de l'air et lui sert en même temps de retraite. Pour s'épargner de la peine, il s'empare ordinairement de ceux qu'habitent les lapins ; il les en chasse et s'y établit. Lorsque quelque raison le détermine à changer de pays, son premier soin est d'aller visiter tous les terriers dont la position peut lui convenir, surtout ceux qui ont été anciennement habités par des renards. Il les nettoie successivement ; et ce n'est qu'après les avoir tous parcourus, qu'il se fixe à la fin : mais s'il est troublé, même légèrement, dans celui qu'il a choisi, il en change bientôt, et il ne souffre pas que l'inquiétude approche du lieu qu'il destine à sa demeure.

Le renard ainsi établi parcourt en peu de temps tous les entours de son terrier à une assez grande distance ; il prend connaissance des villages, des hameaux, des maisons isolées, et il évente les volailles ; il s'assure des cours où l'on entend des chiens et du mouvement, et de celles où le repos règne ; il reconnaît les haies et les lieux couverts qui pourraient, en cas de péril, favoriser son évasion. Cet attirail de précaution, tant de possibilités prévues, supposent nécessairement beaucoup de faits déjà connus : toujours guidé dans sa marche par une défiance raisonnée, il se laisse rarement emporter à l'ardeur de poursuivre une proie qui fuit ; il arrive près d'elle en se traînant, et s'en saisit en sautant légèrement dessus.

Lorsqu'il est bien assuré que la tranquillité règne dans une basse-cour où il a éventé des volailles, il tâche d'y pénétrer, et son agilité naturelle lui en donne aisément

les moyens. Alors, s'il n'est point troublé, il en profite pour multiplier les meurtres, et il emporte ce qu'il a tué, jusqu'à ce que les approches du jour lui fassent craindre moins d'assurance pour sa retraite. Il amasse ainsi des vivres pour plusieurs jours et cache avec soin tous les restes, pour les retrouver au besoin. Si le renard est établi dans un pays giboyeux, son industrie a d'autres formes à prendre pour suffire à sa voracité ; tantôt il parcourt les campagnes, marche le nez au vent, prend connaissance ou de quelque lièvre au gîte, ou de perdrix couchées dans un sillon ; il en approche en silence, ses pas marqués à peine sur la terre molle annoncent sa légèreté et l'intention qu'il a de surprendre ; il réussit souvent.

Quelquefois sa ressource est dans la patience ; il se glisse le long des bois, observe le passage d'un lapin, se cache, attend, et le saisit lorsqu'il rentre d'assurance. Mais la chasse n'est pas toujours immédiatement l'objet des courses du renard : quoique déjà rassasié, sa prévoyance active le fait marcher encore, moins dans l'intention de chercher une nouvelle proie, que pour prendre des connaissances plus sûres et plus détaillées du pays qui lui fournit à vivre. Il revient souvent aux différents terriers qu'il a nettoyés d'abord, il en fait le tour avec beaucoup de précaution, il y entre et en examine avec soin les différentes gueules ; il s'approche par degrés des objets qui lui sont nouveaux : toute nouveauté lui est d'abord suspecte, et chacun de ses pas vers l'objet indique la défiance et l'examen. Cependant avec des appâts dont les renards sont friands, on les fait aisément donner dans les pièges, lorsqu'ils ne leur sont pas encore connus ; mais sitôt qu'ils sont instruits, les mêmes moyens deviennent inutiles.

Il n'est point d'appât qui puisse alors faire braver au renard le danger qu'il connaît ou qu'il soupçonne. Il évente le fer du piège ; et cette sensation, devenue terrible pour lui, l'emporte sur toute autre impression. S'il aperçoit que les embûches soient multipliées autour de lui, il quitte le pays pour en chercher un plus sûr. Quelquefois cependant, enhardi par des approches graduelles et répétées, guidé par le sentiment sûr de son nez, il trouvera le moyen de dérober légèrement et sans s'exposer, un appât de dessus un piège.

On voit que cette action suppose, avec ses circonstances, une quantité de vues fines et de combinaisons assez compliquées. On ne finirait point si l'on voulait détailler toutes les intentions qui lui font changer ses refuites, les motifs qui balancent en lui le pouvoir de l'habitude, si puissant sur tous les animaux, et toutes les variétés que les circonstances nouvelles jettent dans sa conduite. Tout cela est nécessaire à un animal faible qui se trouve en concurrence avec l'homme, et qui nuit à ses besoins ou à ses plaisirs. Si c'est pour lui un avantage naturel d'avoir une retraite et d'être domicilié, c'est aussi un moyen de plus qu'à son ennemi pour l'attaquer : il découvre aisément sa demeure et vient l'y surprendre ; mais l'homme avec ses machines, a besoin lui-même de beaucoup d'expérience, pour n'être pas mis en défaut par la prudence et les ruses du renard. Si toutes les gueules du terrain sont masquées par des pièges, l'animal les évente, les reconnaît, et plutôt que d'y donner, il s'expose à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obstiner ainsi à rester jusqu'à quinze jours dans le terrier, et ne se déterminer à sortir que quand l'excès de la faim ne leur laissait plus de choix que celui du genre de mort. Cette frayeur qui retient

le renard n'est alors ni machinale ni active : il n'est point de tentative qu'il ne fasse pour s'arracher au péril ; tant qu'il lui reste des ongles, il travaille à se faire une nouvelle issue, par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur.

Si quelque lapin enfermé avec lui dans le terrier vient à se prendre à l'un des pièges, ou si quelque autre hasard le détend, l'animal juge que la machine a fait son effet, et il y passe hardiment et sûrement. La seule passion qui fasse oublier au renard une partie de ses précautions ordinaires, c'est la tendresse pour sa famille : la nécessité de la nourrir, lorsqu'elle est renfermée dans le terrier, rend le père et la mère, mais surtout celle-ci, plus hardis qu'ils ne le sont pour eux-mêmes, et cet intérêt pressant leur fait souvent braver le péril. Les chasseurs savent bien profiter de cette tendresse du renard pour sa famille. La communauté de soins et d'intérêts suppose une sorte de morale dans l'amour, et des affections qui s'étendent au-delà des besoins physiques proprement dits. Ces animaux, familiarisés avec les scènes de sang, n'entendent pas sans être émus les cris de leurs petits souffrant. Les poules ont sans doute le droit de ne pas les regarder comme des animaux compatissants ; mais leurs femelles, leurs enfants, et même tous ceux de leur espèce, n'ont pas du moins à s'en plaindre. Cette tendre inquiétude, qui porte la renarde à s'oublier elle-même, la rend infiniment attentive à tous les dangers qui peuvent menacer ses petits. Si quelque homme approche du terrier, elle les transporte pendant la nuit suivante, et elle est souvent exposée à déloger ainsi, parce que dans ces temps les renards signalent leur voisinage par des ravages plus grands, et qu'on est plus intéressé à s'en défaire.

Outre l'intérêt qu'a l'homme de détruire le renard, il a fait encore de la chasse de cet animal un objet d'amusement. On le chasse avec des bassets ou de petits chiens courants. D'abord l'animal ne s'écarte pas beaucoup de sa retraite, et il fait plusieurs randonnées ; mais comme on garde ordinairement son terrier, et que souvent il y est tiré, il prend le parti de s'éloigner ; et pour retarder la poursuite des chiens, il passe dans les plus épais halliers dont il a la connaissance et l'habitude. Si quelques chasseurs cherchent à prendre les devants pour le tirer au passage, il les évite et tente tout plutôt que de passer à côté d'un homme. J'en ai vu un sauter alternativement jusqu'à trois fois un mur de neuf pieds de haut, pour éviter les embuscades qu'on lui préparait. Mais enfin, comme il n'a que la fuite pour défense, et qu'il n'a qu'une vigueur moindre que celle des chiens qui le poursuivent, après avoir épuisé tout ce que la fuite peut comporter d'habileté et de variétés, la lassitude le force à se retirer dans quelque terrier où souvent il périt.

On a pu remarquer que la manière de vivre habituelle du renard et le détail de ses actions journalières supposent un plan mieux réglé, un ensemble de réflexions plus compliquées, et de vues plus étendues et plus fines que ne le sont celles du loup. La prudence est la ressource de la faiblesse, et souvent elle la guide mieux que l'audace ne conduit la force. Au reste, on remarque également dans ces animaux une aptitude à se perfectionner qui leur est commune, malgré la différence que l'organisation et les besoins mettent dans les résultats : ignorants, grossiers et presque imbéciles dans les lieux où l'on ne leur fait pas une guerre ouverte,

ils deviennent habiles, pénétrants et rusés, lorsque la crainte de la douleur ou de la mort présentée sous mille formes leur a fait éprouver des sensations multipliées ; qu'elles se sont établies dans leur mémoire ; qu'elles ont produit des jugements ; qu'ensuite, rappelées par des circonstances intéressantes, l'attention les a combinées avec d'autres et en a tiré des inductions nouvelles.

Ces jugements, qui sont le produit de l'induction, ne sont pas toujours sûrs ; mais l'expérience les rectifie, et il est aisé de reconnaître dans les différents âges de ces animaux leurs progrès dans l'art de juger. Dans la jeunesse, l'imprudence et l'étourderie leur font faire beaucoup de fausses démarches ; ensuite les périls auxquels ils sont exposés leur causent une frayeur qui souvent égare leur jugement, leur fait regarder comme dangereuses toutes les formes inconnues, attache l'idée abstraite du péril à tout ce qui est nouveau, et les jette par conséquent dans la chimère. Les vieux loups et les vieux renards, que la nécessité a mis souvent dans le cas de vérifier leurs jugements, sont moins sujets à se laisser frapper par de fausses apparences, mais plus précautionnés contre les dangers réels. Comme une crainte déplacée peut leur faire manquer leur nuit et les réduire à une diète incommode, ils ont un grand intérêt à observer. L'intérêt produit l'attention, l'attention fait démêler les circonstances qui caractérisent un objet et le distinguent d'un autre : la répétition des actes rend ensuite les jugements aussi prompts et aussi faciles qu'ils sont sûrs. Ainsi les animaux sont perfectibles ; et si la différence de l'organisation met des limites à la

perfectibilité des espèces, il est sûr que toutes jouissent jusqu'à un certain degré de cet avantage, qui doit nécessairement appartenir à tous les êtres qui ont des sensations et de la mémoire.

IV

Vie des herbivores

L'histoire des animaux carnassiers, dont nous venons de voir quelques essais, donne des scènes changeantes que ne peut pas offrir celle des animaux qui vivent d'herbes et de fruits. Une proie fugitive que des attaques répétées rendent elle-même très industrielle, la concurrence avec un rival que la supériorité de ses moyens fait regarder comme le roi de la nature, tous les intérêts qui peuvent naître de ces deux états combinés d'attaque et de défense, tiennent continuellement éveillée dans les carnassiers leur faculté de sentir, et les forcent à une attention, à une habitude de réflexion qui étend chaque jour la mesure de leur intelligence.

Les frugivores n'ont aucun besoin de réfléchir ni de raisonner pour vivre ; ils ont moins d'idées et plus d'innocence, des mœurs douces, une conduite uniforme qui ne présente pas beaucoup de révolutions, mais qui donne le spectacle du calme et de la paix. On dit que l'histoire d'un peuple sans passions serait une histoire sans intérêt. Celle des animaux qui se nourrissent d'herbes est presque dans ce cas ; elle est aussi simple que leurs besoins : toute leur science se borne au souvenir d'un petit

nombre de faits ; et si quelques animaux destructeurs ne troublaient pas leurs asiles, ils sauraient encore moins, mais leur vie serait libre et heureuse autant qu'elle est naturellement uniforme.

C'est surtout l'homme avide et cruel qui ne laisse pas jouir en paix des fruits de la terre celles des bêtes qui peuvent servir à sa nourriture ou à ses plaisirs. S'il fait la guerre aux tyrans carnassiers des forêts, ce n'est point comme bienfaiteur, c'est comme rival, et pour se réserver le droit de dévorer seul la proie commune. Le cerf, le daim, le chevreuil, le lièvre, le lapin, sont pour lui des objets de protection et de rapine : la mort de ces animaux est la fin dernière des soins qu'il en prend. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux doivent un assez grand nombre d'idées à cette nécessité d'éviter les embûches de l'homme. Ils sont forcés de se composer un système de défense qu'ils n'auraient point ; et si le savoir était un bonheur absolu, ils auraient à cet ennemi l'obligation d'avoir contribué au leur en développant leurs facultés sensibles et intellectuelles ; mais le savoir a-t-il jamais valu le repos ? Ce peut être un moyen de bonheur pour l'homme oisif et agité, qui a besoin d'occupation pour éviter l'ennui, c'est un remède à cette maladie de curiosité qui le tourmente : mais parmi les êtres sensibles, ceux qui n'éprouvent point habituellement le besoin d'être fortement occupés, n'ont point la maladie que guérit l'occupation forte. Dans l'homme même, ce malaise inquiet, qui le porte sans cesse à chercher du secours au-dehors, et qui par là devient la source de la plus grande partie de ses connaissances, n'est peut-être qu'un vice acquis et un produit de l'éducation.

Les peuples sauvages, qui ne connaissent que peu de besoins, ne paraissent pas moins heureux que les peuples policés qui en connaissent beaucoup qu'ils ne peuvent satisfaire. Quand on considère toutes les conditions et tout l'appareil devenus nécessaires au bonheur de l'homme oisif et civilisé, au petit nombre de ceux qui jouissent, et au nombre prodigieux de ceux qui souffrent parce qu'ils désirent, on serait tenté de croire que l'espèce entière aurait gagné à être moins instruite. Peut-être aussi qu'une instruction plus générale et plus perfectionnée, apprendrait aux hommes le vrai terme de leur bonheur, leur ferait connaître la manière d'être précise, de laquelle il doit résulter pour le grand nombre des individus, et fixerait leur inquiétude et leurs désirs par le sentiment et l'évidence. Quoi qu'il en soit, il est certain que ceux des animaux dont la vie peu variée ne suppose qu'un nombre d'idées fort borné paraissent plus voisins du bonheur que ceux dont les mouvements continuels annoncent beaucoup d'intérêts et d'activité. Ceux-ci ont une existence plus vive et des sensations plus fortes ; mais cette intensité de vie n'est due souvent qu'à l'inquiétude, à la crainte, à des sentiments pénibles. Lors même qu'ils poursuivent le plaisir avec une ardeur mêlée d'espérance, on ne peut pas les regarder comme heureux. C'est le besoin de jouir qui est actif ; mais la jouissance elle-même est tranquille.

Le cerf est un de ces animaux que leur constitution, les inclinations qui en résultent, la manière de se nourrir, et les rapports qu'ils peuvent avoir avec les autres, ne mettent pas dans le cas d'avoir beaucoup d'idées. Il n'a nulle difficulté à vaincre quant à la recherche de sa nourriture. S'il souffre

de la disette, il n'a d'autre ressource que de changer de lieu, et il ne peut être servi par aucun genre d'industrie ; ainsi sa mémoire ne se charge à cet égard que d'un petit nombre de faits qui lui suffisent. Il apprend et sait bientôt où il trouvera des chatons et des bourgeons tendres au commencement du printemps, de l'herbe nouvelle et succulente pendant l'été, des grains à la fin de cette saison, et des ronces ou des pointes de bruyères lorsque l'hiver a durci les bois et flétri les herbes. La répétition de ces actes si simples ne suppose ni ne donne beaucoup d'instruction. Sortir le soir de sa retraite pour aller viander, y rentrer à la pointe du jour, et s'y mettre à la reposée ; relever quelquefois vers midi, ou pour manger, ou, s'il fait fort chaud, pour aller boire à quelque mare : voilà l'histoire de la journée d'un cerf ; et ce serait celle de toute sa vie, si le temps du rut et les embûches de l'homme n'y jetaient quelque variété.

Cependant ces actes, tout simples qu'ils sont, supposent encore dans le cerf, expérience, réflexion et choix, puisqu'il est nécessaire qu'il change de gagnage et de retraite selon les saisons. Au printemps et au commencement de l'été, la nécessité de refaire sa tête et de ménager un bois encore tendre et sensible, l'oblige à chercher les buissons écartés dans lesquels il peut espérer une tranquillité profonde. En hiver, la rigueur du froid le porte à habiter les futaies à l'abri et les fonds de forêts, voisins des gagnages convenables à la saison. Mais ce choix de retraite ne suppose encore qu'une seule conséquence tirée directement d'une seule observation. Lorsqu'il a été plusieurs fois inquiété dans son asile, il met à le cacher un art qui ne peut être que le fruit de vues plus fines et de réflexions plus compliquées.

Souvent il change de buisson en raison du vent, pour être à portée de sentir et d'entendre ce qui peut venir le menacer de dehors. Souvent, au lieu de rentrer d'assurance et d'aller droit se mettre à sa reposée, il fait de faux rembuchements ; il entre dans le bois, il en sort ; il va et revient sur ses voies à plusieurs reprises. Sans avoir d'objet présent d'inquiétude, il fait les mêmes ruses qu'il ferait pour se dérober à la poursuite des chiens s'il se sentait chassé par eux.

Cette prévoyance annonce des faits déjà connus, et une suite d'idées et de présomptions qui sont la conséquence de ces faits ; car il faut nécessairement qu'une telle démarche soit le produit des raisonnements qui suivent. Un chien conduit par un homme m'a plusieurs fois forcé de fuir et m'a suivi longtemps à la trace, donc ma trace lui a été connue : ce qui est arrivé plusieurs fois peut encore arriver aujourd'hui ; donc il faut qu'aujourd'hui je me précautionne contre ce qui est déjà arrivé. Sans savoir comment on fait pour connaître ma trace et la suivre, je présume qu'au moyen d'une fausse marche je pourrai dévoyer mes poursuivants ; donc il faut que j'aïlle et revienne sur mes voies pour leur en dérober la connaissance et assurer ma tranquillité. Quiconque réfléchira sur la nécessité d'un motif pour produire une détermination aussi compliquée et l'action qui en est la suite, verra que celle-ci ne peut pas être le produit de ce qu'on appelle *instinct* ; car les actions de l'*instinct* ne supposent dans l'animal qu'une seule idée ou sensation actuelle. Ainsi, c'est en conséquence d'une seule sensation que le cerf broute l'herbe, que l'animal carnassier se jette sur sa proie, que l'enfant saisit le tétou de sa nourrice ; mais il est impossible qu'une sensation

seule et immédiate fasse inventer des ruses à un animal, en conséquence d'une importunité qu'il a précédemment éprouvée, et de la manière dont il l'a éprouvée.

Nous avons dit que le temps du rut rompait aussi l'uniformité de la vie naturelle des cerfs : cependant ni l'amour, ni la société qu'ils ont ensemble pendant l'hiver, ne sont encore pour eux les sources d'un grand nombre d'idées. L'amour n'est en eux qu'un besoin momentané de jouir qui admet toutes les femelles indistinctement, qui n'établit aucun choix réciproque, aucun soin de famille. Pendant l'hiver ils ne vivent pas proprement en société ; seulement ils se rapprochent les uns des autres pour se garantir du froid : ce besoin passé, ils se séparent, ou du moins ne paraissent en aucune façon attachés les uns aux autres, excepté les jeunes et les femelles que la faiblesse et la timidité retiennent ensemble. Ils sont inutiles l'un à l'autre pour les besoins ordinaires de la vie, et ils vivent à peu près isolés. On en pourrait conclure que toute société entre les animaux est uniquement fondée sur les secours mutuels qu'ils peuvent se donner. Mais il y a, dans quelques espèces, des exemples qui prouvent qu'il existe une société d'attrait indépendante de tout autre besoin.

Comme les cerfs n'ont point d'affections sociales, leurs haines aussi ne sont que passagères. On ne voit de combats entre eux que dans le temps de l'effervescence amoureuse qui leur est commune. Alors ceux qui n'ont pas dans leur pays assez de femelles, ou qui sont maltraités par de plus forts qu'eux, changent de lieux, et vont quelquefois fort loin pour chercher fortune. Lorsque les désirs sont devenus tout à fait pressants, les cerfs sont dans un mouvement

continuel, ils n'ont ni gagnage ni reposée fixes ; ils font retentir les forêts d'un bruit terrible qui a l'accent de la profonde douleur ; ils courent comme ivres, regardent sans voir, et perdent en fort peu de temps toute la venaison qu'ils ont acquise pendant l'été. Parmi les femelles, on ne voit point, comme dans les espèces qui font un choix, ces refus simulés qui attachent le mâle et irritent en lui le désir de la jouissance ; et les combats entre les mâles ne paraissent avoir pour objet que le besoin de jouir, sans aucun motif de préférence. Lorsqu'il y a inégalité de forces, le plus faible cède promptement au fort le champ de l'amour. Dans cette espèce, les vieux ont l'avantage singulier d'être les plus ardents ; ce sont eux aussi auxquels les biches se livrent d'abord, soit par attrait, soit par crainte : cependant, lorsque des forces à peu près égales rendent entre deux rivaux le sort du combat douteux et long, les biches destinées à être le prix du vainqueur, deviennent souvent la proie d'un jeune audacieux qui jouit et s'échappe.

On voit que le cerf, avec des sens assez fins, l'œil bon, l'ouïe et l'odorat excellents, n'acquiert pas beaucoup de connaissances, parce qu'il n'a pas beaucoup de motifs qui le forcent à l'attention. Avec les animaux de son espèce, il n'a que des rapports passagers qui ne supposent que des sentiments simples, et n'exigent point de réflexion. Avec les autres et avec l'homme, il n'a de relation que celle de sa propre défense, pour laquelle il n'a de moyen que la fuite : c'est donc dans sa manière de fuir qu'il faut l'examiner, pour voir le développement de ses facultés. Être effrayé du bruit des chiens, et tâcher d'échapper à leur poursuite, c'est dans un animal timide un pur effet de l'*instinct*. Mais

diriger sa fuite d'après des faits connus, la raisonner, la compliquer, c'est l'effet d'un principe intelligent, et c'est ce qu'on ne peut pas méconnaître dans le cerf.

Lorsqu'il est encore sans expérience, sa fuite est simple et sans méthode. Comme il ne connaît que les lieux voisins de celui où il est né, il y revient souvent, ne les quitte qu'à regret et à la dernière extrémité. Mais lorsque la nécessité répétée de se dérober à la poursuite l'a forcé de réfléchir sur la manière dont il a été poursuivi, il se compose un système de défense, et il épuise tout ce que l'action de fuir peut comporter de variétés et de desseins. Il s'est aperçu que, dans les bois fourrés où le contact de tout son corps laisse un sentiment vif de son passage, les chiens le suivent avec ardeur et sans interruption : il quitte donc les bois fourrés, passe dans les futaies, ou longe les routes. Souvent, il forlonge, c'est-à-dire qu'il change de pays, et profite, pour s'éloigner, de l'avantage de sa vitesse. Mais, quoiqu'il n'entende plus les chiens, il sait que bientôt il sera rapproché par eux ; ainsi, loin de se livrer à une sécurité dangereuse, il profite de ce temps de répit pour imaginer des moyens de tromper ses ennemis. Il a remarqué qu'il était trahi par les traces de ses pas, et que la poursuite s'y attachait constamment : pour dérober sa marche, il court souvent en ligne droite, revient sur ses voies, et se séparant ensuite de la terre par plusieurs sauts consécutifs, il met en défaut la sagacité des chiens, trompe l'œil du chasseur et gagne au moins du temps. Quelquefois il prend le parti de forlonger aussitôt qu'il est attaqué. Quelquefois il commence par des ruses ; il se jette sur le ventre, se fait relancer comme s'il était malmené, et puis tout à coup il s'éloigne avec toute la vitesse dont il est

capable. S'il paraît vouloir prendre du repos, ce n'est jamais lorsque les chiens sont éloignés de lui. Mais s'il est pressé, il lui arrive de se jeter sur le ventre, dans l'espérance que l'ardeur les emportera, et qu'ils outrepasseront la voie ; et quand cela est arrivé, il retourne sur ses derrières. Souvent il va chercher d'autres bêtes de son espèce pour s'accompagner. On pourrait croire que c'est l'effet de ce sentiment naturel qui porte à chercher la compagnie pour se rassurer ; mais une preuve qu'il a un autre motif, c'est que son association ne dure pas aussi longtemps que le danger. Lorsque la harde à laquelle il s'est mêlé est assez échauffée pour partager le péril avec lui, et que l'ardeur des chiens peut s'y méprendre, il la laisse exposée, et se dérobe par une fuite plus rapide. Le change en résulte souvent, et cette ruse est une de celles dont le succès est le plus assuré.

Entre les animaux dont la manière de vivre est la même, et qui n'ont que des moyens semblables, les plus faibles doivent toujours être les plus rusés, parce que la ruse n'est nécessaire qu'où la force manque. Le daim, qui est à peu près de même nature que le cerf, et qui a beaucoup moins de vitesse et de force, emploie pour se défendre les mêmes moyens, et les emploie beaucoup plus tôt. Le chevreuil se sert aussi des mêmes ruses, et les multiplie encore plus. Son agilité naturelle le servirait bien, s'il n'avait pas le désavantage de laisser des voies chaudes, que les chiens chassent avec beaucoup d'ardeur. Le chevreuil a d'ailleurs, avec une force extérieure assez ressemblante à celle des deux autres, des inclinations particulières qui annoncent une supériorité d'instinct. Le mâle et la femelle, ordinairement frère et sœur d'une même portée, vivent ensemble et montrent

un attachement réciproque, qui ne cesse que par la mort de l'un des deux. Cependant ils ne peuvent se servir de rien l'un à l'autre quant aux besoins communs de la vie, et ceux de l'amour ne durent pour eux qu'environ quinze jours par année. Ils ont donc un besoin de s'aimer indépendamment de tout autre. Ils vivent avec leur famille jusqu'à ce qu'elle-même soit en état d'en produire une nouvelle. Ainsi l'on voit toujours les chevreuils dans une union successivement fraternelle et conjugale, ou bien en famille, c'est-à-dire le père et la mère avec deux ou trois petits. La tendresse maternelle est à peu près la même dans ces trois espèces, et se marque par les mêmes caractères. Inquiétude tendre et courageuse, qui fait courir au-devant des chiens pour les écarter de sa progéniture, fuite simulée d'abord, et retour ensuite lorsque le péril est éloigné ; mais partout le courage est en raison des moyens et des forces, et les ruses sont en raison de la faiblesse.

C'est donc en effet parmi les plus faibles des animaux, organisés pour vivre de la même manière, qu'il faut chercher la plus grande intelligence. Le lièvre, par exemple, auquel la nature a donné des sens moins bons qu'à beaucoup d'autres, a recours, lorsqu'il est chassé, à des ruses qui donneraient de la jalousie à un renard. Le lapin, plus faible encore, annonce une intelligence bien plus étendue, puisqu'il se creuse une demeure, se choisit une compagne, vit en société. Ses intérêts ne sont pas même concentrés dans sa famille, ils s'étendent à toute la république souterraine, à tous les êtres de son espèce qui ont avec lui des rapports de voisinage. Lorsque les lapins sont sortis du terrier pour repaître, ceux d'entre eux que l'expérience a accoutumés

à l'inquiétude, partagent toujours leur attention entre le repas qu'ils font et les dangers qui peuvent survenir. S'ils se croient menacés de quelque surprise, ils donnent l'alarme aux environs, en frappant la terre avec les pattes de derrière, et les terriers retentissent au loin de ces coups redoublés. Toute la peuplade se presse ordinairement de rentrer ; mais si quelques lapins plus jeunes et plus imprudents ne cèdent pas aux premiers avertissements, les vieux restent en frappant toujours, et s'exposent eux-mêmes pour la sûreté publique.

Il me semble qu'en rassemblant les faits simples que présente la vie commune des différents animaux dont j'ai parlé, nous avons droit d'en conclure que toutes les espèces ont une faculté qui leur est commune, la sensibilité. Nous pouvons encore ajouter que cette faculté, plus ou moins exaltée par les besoins et les circonstances, produit les différents degrés d'intelligence que nous remarquons, soit dans les espèces, soit dans les individus. Souvent ce qu'on regarde en eux comme sagacité naturelle d'*instinct* n'est qu'un développement de cet amour de soi qui est un produit nécessaire de la sensibilité. Tout être qui sent, connaît par cela même le plaisir ou la douleur ; il désire l'un, et est importuné de l'autre : ses sensations lui donnent la conscience de son existence actuelle ; sa mémoire lui donne celle de son existence passée, et c'est le caractère de l'affection qu'il éprouve ou qu'il se rappelle, qui le fait jouir ou souffrir, qui donne l'être à ses désirs ou à ses craintes, et par là détermine ses actions. Ce qui appartient proprement à l'*instinct* dépend entièrement de l'organisation : ainsi c'est par *instinct* que

le cerf broute l'herbe, et que le renard se nourrit de chair. Mais ce n'est pas à l'*instinct*, c'est à la faculté de sentir et à ses effets, qu'appartiennent les moyens que ces animaux emploient pour satisfaire les besoins de leur appétit naturel. L'*instinct* détermine l'objet du désir, donne l'attention, l'attention fait remarquer les circonstances et grave les faits dans la mémoire, la mémoire des faits donne l'expérience, l'expérience indique les moyens. Si les moyens ont quelque succès, ils constituent la science ; s'ils n'en ont point, ils produisent la réflexion, qui combine de nouveaux faits et enfante de nouveaux moyens. Les actions qui sont communes à tous les individus d'une espèce, et qui paraissent la distinguer d'une autre, ne sont pas toujours des effets de l'*instinct*, c'est-à-dire d'une inclination sourde, indépendante de l'expérience et de la réflexion.

Par exemple, la disposition qui porte les lapins à se creuser un terrier, n'est pas purement machinale, puisque ceux qui ont été longtemps domestiques manquent absolument de cette industrie. Ils ne s'en avisent que quand la nécessité de garantir leur faiblesse du froid et du danger les a forcés de réfléchir sur les moyens d'y pourvoir. Ce n'est donc pas toujours en vertu d'un *instinct* supérieur en soi, que nous voyons quelques espèces faire des choses qui annoncent plus de sagacité que n'en montrent quelques autres. Il paraît certain que, si le froid ou d'autres inconvénients ne faisaient pas plus souffrir le lapin que le lièvre n'en est incommodé, cet animal qui se creuse un terrier n'en prendrait pas la peine. On fait peut-être honneur à son industrie de ce qui n'est dû qu'à sa faiblesse. Mais lorsque le besoin a conduit une espèce d'animaux à

une découverte de cette nature, ce premier pas fait, il doit en résulter une foule d'idées successives qui élèvent cette espèce fort au-dessus des autres. Travailler de concert à se loger et habiter ensemble, c'est un nouvel ordre de choses qui devient bien fécond pour des êtres sensibles qui erraient auparavant sans demeure. Il est impossible que l'idée de propriété ne naisse pas de la peine qu'a causée le travail joint au sentiment de son utilité, et que la cohabitation n'établisse pas des rapports de voisinage. L'idée de propriété est certaine chez les lapins. Les mêmes familles occupent les mêmes terriers sans en changer, et la demeure s'étend quand la famille augmente. Nous avons vu qu'ils prennent un intérêt vif et courageux à tous ceux de leur espèce. La vieillesse et la paternité sont fort respectées parmi eux. Par ce qu'on voit, il est vraisemblable que, si l'on pouvait juger de l'économie domestique de ce peuple souterrain, on y trouverait autant d'ordre qu'on croit en remarquer parmi les abeilles.

Quoique les animaux doivent principalement à leurs besoins la plupart de leurs inventions, il paraît cependant que ceux qui sont plus heureusement organisés doivent avoir plus d'industrie, relativement à ceux de leurs sens qui sont les meilleurs. Il est vraisemblable que l'aigle, par exemple, a, pour les idées qui dérivent du sens de la vue, beaucoup d'avantage sur le lièvre qui a les yeux assez mauvais. Nos métaphysiciens paraissent s'accorder assez sur ce que les jugements de l'œil ont besoin d'être rectifiés par le toucher. Ce sont nos mains, disent-ils, qui nous apprennent à distinguer les formes, et nos pieds qui nous mettent dans le cas de juger à l'œil des distances. À l'égard des distances, les quadrupèdes ont

autant que nous la faculté d'en juger par le toucher, puisqu'ils parcourent des intervalles. Ils ont même, pour la plupart, dans un odorat exquis une espèce de toucher très fin qui assure le jugement de leurs yeux : mais il me paraît que sans le toucher ils savent très bien distinguer les formes, et que, si on leur en présente d'illusoires, l'illusion ne dure pas longtemps, quoiqu'ils ne touchent point. Pour ce qui est des oiseaux, ils évaluent très sûrement les distances sans avoir besoin du toucher. Un faucon, qui du haut des airs fond sur une perdrix qui vole, a besoin d'évaluer juste, et la distance à laquelle il est de sa proie, et le temps qu'il lui faut pour la parcourir, et le chemin que fera la perdrix pendant ce temps ; car si quelqu'une de ces conditions n'était pas évaluée, il ne tomberait pas juste, et manquerait son coup. Il est vraisemblable que ceux qui perdent quelque avantage sur un sens le regagnent sur les autres, comme nous voyons parmi nous les aveugles avoir l'ouïe et le toucher supérieurs à ceux qui voient, soit que la nature ait proportionné la finesse des sens à l'intérêt de l'animal, ou que cet intérêt lui-même rende le sens meilleur par le fréquent exercice.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on ne s'arrête pas à la première vue, et qu'on observe avec attention, on est tenté de croire que l'inégalité fondamentale d'intelligence n'est pas considérable entre les animaux des différentes espèces. La faculté de sentir, qui est commune à toutes, est plus habituellement développée dans quelques-unes ; mais il y en a d'autres auxquelles il paraît ne manquer que des circonstances et des besoins, pour amener ce développement. L'organisation borne sans doute, à quelques égards, l'exercice de l'intelligence naturelle

aux animaux, et détermine les effets de leur faculté de sentir. C'est en conséquence des besoins et des moyens donnés par l'organisation, que l'un acquiert le génie de la fuite, l'autre celui de la rapine. Si les végétaux manquent à un animal frugivore, la conformation de ses dents et sa répugnance pour la chair ne lui laissent point de ressource, et le plus haut degré d'intelligence ne l'empêcherait pas de mourir de faim. L'industrie est alors bornée par l'impossibilité.

Pour décider cette question de l'inégalité fondamentale d'intelligence entre les différentes espèces d'animaux, question qui n'en est pas une pour ceux qui n'ont regardé que superficiellement, il faudrait savoir si la faculté de sentir peut avoir des degrés ; si l'huître, par exemple, est, de sa nature, moins susceptible que telle autre espèce des impressions du plaisir et de la douleur. Il est impossible de prononcer là-dessus, parce que les sensations sont absolument incommunicables, et que l'action peut bien indiquer leur caractère, mais ne peut pas représenter leur intensité. Cependant nous ne pouvons pas douter qu'il n'y ait de l'inégalité dans la manière dont un être peut sentir en différents moments, puisque l'action des mêmes objets est différente sur nous en raison de nos dispositions. De là on peut inférer que des espèces entières n'exercent leur faculté de sentir qu'à différents degrés d'intensité. Presque tous les animaux qui vivent d'herbe passent une partie de leur vie dans un état qui paraît être celui d'une torpeur habituelle : la vie des carnassiers est beaucoup plus occupée et plus active ; mais les uns et les autres trouvent leur bonheur dans l'exercice de leurs facultés naturelles, et il n'y a que très peu d'espèces qui paraissent éprouver quelque besoin

d'agitation et de mouvement, indépendamment de leur simple appétit. Cette disposition au repos est peut-être ce qui empêche, en partie, les espèces de se perfectionner autant que leur organisation pourrait le permettre. Je tâcherai, dans un autre moment, de rassembler quelques réflexions que j'ai faites là-dessus. Elles nous conduiront à reconnaître quelles sont les circonstances et les conditions nécessaires pour que la perfectibilité naturelle aux animaux se développe.

V

Conditions et limites de la perfectibilité des bêtes

Nous avons reconnu, en parcourant la vie journalière de quelques animaux, qu'ils sont doués de la sensibilité et de la mémoire, de la faculté de saisir des rapports et de juger, du pouvoir de réfléchir sur leurs actes, etc. Nous ne pouvons pas douter que l'usage de ces facultés ne s'applique à plus ou moins d'objets, en raison des occasions et des besoins. Nous sommes forcés d'avouer qu'on ne peut pas fixer la mesure de l'intelligence des différentes espèces de bêtes, puisqu'elle dépend des circonstances, qu'elle s'étend toujours lorsqu'elle est mise en action par la nécessité, et qu'elle ne se resserre que par le défaut d'exercice.

D'après ces faits incontestables, il semble qu'on devrait remarquer dans les bêtes quelques progrès généraux d'intelligence. La perfectibilité, attribut nécessaire de tout

être qui a des sens et de la mémoire, devrait se développer lorsque les circonstances sont favorables, et par degrés élever quelques espèces à un état supérieur. On les verrait alors policées dans un lieu, plus ou moins sauvages dans un autre, montrer dans les mœurs des différences marquées : c'est ce que nous n'apercevons pas. Si l'on n'était pas forcé d'ailleurs d'admettre dans les bêtes la faculté de se perfectionner, l'inutilité constante dont elle paraît ferait presque douter de son existence ; mais en y réfléchissant un peu, il est aisé de sentir d'abord que nous ne sommes pas juges compétents des progrès de ces êtres, si différents de nous à beaucoup d'égards, et qu'ils pourraient en avoir fait de fort étendus sans qu'il nous fût possible de les apercevoir.

Nous pouvons nous assurer ensuite que le pouvoir naturel de se perfectionner doit être aidé de tant de conditions et de moyens extérieurs que les bêtes ne réunissent point, qu'avec la qualité d'êtres perfectibles elles ne doivent pas en effet se perfectionner beaucoup. Que nous ne soyons pas juges compétents des progrès des bêtes, cela me paraît incontestable. En voyant quelques-unes de leurs actions, nous observons quel chemin leur intelligence a dû parcourir pour arriver à la détermination qui les produit. Nous distinguons ce qui appartient à la perception simple, au jugement, à la réflexion, etc. Nous pouvons démêler quelques-uns de leurs desseins, pénétrer dans les motifs qui déterminent leurs mouvements décidés, parce que ces motifs sont les causes essentielles et nécessaires des mouvements que nous apercevons. Mais si nous voyons clairement l'intention de l'hirondelle lorsqu'elle travaille à construire son nid, nous ne pouvons pas savoir si le temps

n'a pas perfectionné son architecture, si l'expérience n'ajoute pas de l'élégance ou de la commodité à cette construction. Nous n'avons pas les moyens de juger de ce qui est grâce ou commodité pour elle. En général, dans tous ces ouvrages qui ont un objet commun et qui nous sont aussi peu familiers, nous ne pouvons être frappés que d'une ressemblance grossière qui nous fait conclure l'uniformité absolue.

Il est vraisemblable que les bêtes n'aperçoivent non plus aucune différence entre nos palais et nos chaumières, que l'aigle ne distingue pas, dans les mouvements des différents peuples sur lesquels il plane, les degrés de police auxquels ils peuvent être parvenus. Une horde de sauvages errant autour de ses cabanes et une troupe de savants dans une ville bien bâtie, doivent lui paraître également des êtres qui marchent sur leurs pieds, et qui s'agitent à peu près de la même manière. Il est impossible même qu'en observant la plupart des espèces de bêtes, nous jugions de tous les progrès particuliers qu'ont pu faire quelques individus. Les principaux instruments des idées qu'elles acquièrent sont précisément ceux auxquels nous devons nous-mêmes le moins d'idées. Nous ne pouvons donc pas connaître les éléments qui entrent pour elles dans la composition de toute idée complexe, parce que nous n'avons pas au même degré les sensations prédominantes dont elle est composée. De là il doit résulter une entière différence entre le système total de leurs connaissances et celui des nôtres. Par exemple, les idées acquises par l'odorat n'influent presque en rien sur nos habitudes ni sur nos progrès. Mais si nous considérons ce sens tel qu'il est

pour les animaux carnassiers, c'est-à-dire comme un organe principal, comme un toucher très fin qui les instruit, à de grandes distances, des rapports que les objets peuvent avoir avec leur conservation, nous verrons qu'il nous est impossible d'atteindre à toutes les connaissances que ces animaux peuvent acquérir par le secours de leur nez. Si nous décidons de l'ensemble de celles de leurs idées dans lesquelles la sensation de l'odorat entre comme élément principal, nous tomberons dans le cas d'un aveugle qui voudrait juger des progrès de la peinture.

Il est donc certain que les bêtes pourraient avoir fait des progrès sans que nous fussions capables de les sentir, mais il est vraisemblable qu'elles n'en ont pas fait beaucoup, et même qu'elles n'en feront jamais. Elles manquent, et d'un intérêt assez actif, et de quelques-unes des conditions sans lesquelles il paraît impossible que la perfectibilité ne reste pas inutile.

Premièrement, les animaux n'ont point d'intérêt à faire des progrès. Nous avons vu, dans les observations précédentes, que leur manière de vivre habituelle consiste dans la répétition d'un petit nombre d'actes fort simples qui suffisent à tous leurs besoins. Ceux dont le penchant à la rapine tient l'industrie éveillée, ou que des dangers multipliés forcent à une attention presque continuelle, acquièrent à la vérité des connaissances plus étendues que les autres ; mais, comme ils ne vivent point en société, cette science presque individuelle ne se transmet du moins qu'à un petit nombre dans l'espèce. Ils sont forcés d'ailleurs de partager leur vie entre l'agitation et le sommeil. Les animaux qui paraissent vivre en société,

ou sont rassemblés par la crainte, sentiment peu fécond en progrès, ou n'ont qu'une société passagère, ou ne sont d'aucune utilité les uns aux autres pour la recherche des besoins de la vie ; ou bien, mis sans cesse en péril par l'homme, ils n'ont qu'une association précaire, toujours troublée ou prête à l'être, et qui ne peut comporter de projet que celui d'agir ensemble dans l'instant, sans rien méditer pour l'avenir. De ce que nous ne voyons pas faire aux bêtes des progrès sensibles, il faut donc se garder de conclure qu'elles ne sont pas douées de la perfectibilité. Un homme qui serait né sans yeux, et sans mains, aurait au-dedans de lui le pouvoir d'acquérir de nouvelles idées sans en avoir les moyens extérieurs. Même avec le secours de tous leurs sens, les hommes continuellement occupés à pourvoir à leurs besoins de première nécessité, restent dans le cercle étroit des connaissances qui y sont immédiatement relatives. Ils n'acquièrent qu'un nombre d'idées plus borné que n'en paraissent avoir quelques individus dans certaines espèces d'animaux.

Il est nécessaire que beaucoup de conditions servent la perfectibilité ; et sans elles les êtres qui auraient les plus grands progrès en puissance, ne les réaliseraient jamais. La société, le loisir, les passions factices qui naissent de l'un et de l'autre, l'ennui qui est un produit des passions et du loisir, le langage, l'écriture qui suppose l'usage des mains, sont autant de moyens nécessaires, sans lesquels on ne doit pas attendre de progrès sensibles de la part des êtres les plus intelligents. Or il faut voir si les bêtes ont toutes ces conditions, et de quelle importance sont celles dont elles pourraient manquer.

Il y a sans doute plusieurs espèces qui paraissent vivre en société, mais en examinant le caractère de leur association, il est aisé de voir qu'elle ne peut pas être féconde en progrès. Tous les frugivores qui vivent ainsi, paraissent rassemblés uniquement par la frayeur qui les oblige à se tenir près les uns des autres pour se rassurer un peu. Mais le sentiment commun qui les réunit n'établit entre eux aucun rapport actif d'utilité réciproque, même relativement à son objet. S'ils craignent moins lorsqu'ils sont ensemble, ils n'en sont pas plus redoutables à leurs ennemis. Un chien seul disperse cette timide association, dont l'union ne peut pas augmenter les forces. Les autres détails de leur vie tendent à dissoudre plutôt qu'à resserrer la liaison qui pourrait se former entre eux. Ils broutent ensemble l'herbe qui leur est nécessaire à tous. Cette action simple peut produire une rivalité dans le cas de disette, et ne peut jamais amener un secours mutuel.

Un cerf ne peut rien attendre de son voisin, et il peut craindre qu'il ne lui enlève la moitié de sa nourriture. Il n'y a donc pas de société proprement dite entre ces animaux. Ceux mêmes qui paraissent unis par le projet de la défense commune, et auxquels le secours mutuel de leurs forces et de leur courage fait sentir l'avantage de la société, les sangliers par exemple, sentent aussi combien pour se nourrir aisément il est désavantageux d'être en troupe. Dès que les mâles ont atteint l'âge de trois ans, et que leurs défenses, ayant pris leur accroissement, les mettent dans le cas de compter sur leurs forces, ils se séparent et vivent seuls : on ne voit en troupe que des femelles, qui sont moins heureusement armées, avec les jeunes mâles.

Les lapins vivent en société, mais si ces animaux faibles et timides acquièrent, quant à leur sûreté, toutes les connaissances qu'ils peuvent obtenir de leur organisation, ils sont dominés par une inquiétude continuelle, trop occupante pour laisser beaucoup de temps à la réflexion. Cependant si nous pénétrons dans l'intérieur de leurs habitations, nous pouvons remarquer l'art de la distribution dans leurs logements, et un ensemble de précautions qui les mettent à l'abri des accidents qui les menacent. Les terriers sont ordinairement placés de manière à n'être pas exposés aux inondations : l'entrée masque en partie l'intérieur du domicile ; la multiplicité des chambres qui se communiquent, et les détours des corridors lassent et rebutent souvent le furet qui pénètre dans la demeure. Le lapin, assez instruit pour préférer de se laisser tourmenter dans son terrier au péril qu'il courrait à en sortir, trouve un asile presque assuré dans ce labyrinthe. Mais d'ailleurs ces animaux, forcés de brouter l'herbe où elle se trouve, ne peuvent être d'aucune utilité les uns aux autres quant à la recherche des besoins de la vie.

Les animaux carnassiers ne vivent guère en société : leur voracité naturelle et la disette de proie les obligent de s'éloigner les uns des autres. Deux louves, deux oiseaux de proie, ne s'établissent avec leur famille qu'à une certaine distance, proportionnée à l'étendue de pays qui leur est nécessaire pour subsister. Loin de vivre en société, lorsqu'il y a concurrence et rencontre, il s'ensuit presque toujours un combat, à la fin duquel le plus faible est forcé de s'éloigner.

Il y a quelques espèces d'animaux que leur organisation et leur instinct portent à travailler ensemble au bien commun : tels sont les castors. Il est impossible de prévoir sûrement

à quel degré s'élèverait leur intelligence, si on les laissait se multiplier tranquillement et jouir des résultats de leur association. Mais ce malheureux avantage qu'ils ont d'être utiles à l'homme fait qu'on a songé beaucoup plus à les chasser qu'à les observer. À peine leur laisse-t-on commencer quelques habitations qu'elles sont bientôt démembrées. Ils n'ont point de loisir, puisqu'ils sont continuellement occupés d'une crainte qui ne laisse aucun exercice à la curiosité.

Il ne suffit pas que des animaux vivent rassemblés pour qu'ils aient une société proprement dite et féconde en progrès. Ceux mêmes qui paraissent se réunir par une sorte d'attrait, et goûter quelque plaisir à vivre les uns près des autres, n'ont point la condition essentielle de la société, s'ils ne sont pas organisés de manière à se servir réciproquement pour les besoins journaliers de la vie. C'est l'échange des secours qui établit les rapports qui constituent la société proprement dite. Il faut que ces rapports soient fondés sur différentes fonctions qui concourent au bien commun de l'association, et dont le partage rende à chacun des individus la vie plus facile, aille à l'épargne du temps, et produise par conséquent du loisir pour tous ; alors l'utilité générale des offices que les individus ont choisis devient une mesure commune de leur mérite. L'émulation s'établit par l'habitude qu'ils prennent de se comparer entre eux, et elle enfante des efforts. Ceux qui se sentent trop faibles pour être, veulent du moins paraître, et là commence le règne des passions factices, qui sont le produit de la société et du loisir.

Les bêtes n'ayant, comme nous l'avons vu, ni société proprement dite, ni loisir, n'ont point de passions

factices ; elles n'ont point de ces besoins de convention, qui deviennent aussi pressants que les besoins naturels, sans pouvoir être satisfaits comme eux, et qui, par cela même, tiennent l'intérêt, l'attention, et l'activité des individus dans un exercice continu. La nécessité d'être émus, d'être vivement avertis de notre existence, qui se fait sentir en nous dans l'état de veille et d'inaction, est en grande partie la cause de nos malheurs, de nos crimes et de nos progrès. C'est un besoin toujours agissant, qui s'irrite par les secours mêmes qu'on lui donne, parce que le souvenir d'une émotion forte rend insipides la plupart de celles qui n'ont pas le même degré de force. De là cette ardeur à chercher toutes les scènes de mouvement, tous les genres de spectacles d'où peut résulter une impression attachante et vive ; de là aussi ce malaise de curiosité qui nous force à chercher au-dedans de nous-mêmes, par la méditation, une occupation qui nous intéresse. Les bêtes ne connaissent point cet état qui fait le tourment de l'homme oisif et policé. Elles ne sont excitées à l'attention que par les besoins de l'appétit, ceux de l'amour, et la nécessité d'éviter le péril. Ces trois objets occupent la plus grande partie de leur temps, elles passent le reste dans un état de demi-sommeil, qui ne comporte ni l'ennui, ni la curiosité stimulante que nous éprouvons. Les moyens qu'elles ont pour se procurer leur nourriture et pour échapper au danger sont bornés par leur organisation ; il leur serait impossible d'en inventer d'autres, parce que les moyens de fabriquer des instruments leur sont interdits par la nature : elles n'ont de ressource que dans leur industrie et dans leurs armes naturelles, et nous avons vu que, quand

elles sont excitées et instruites par les circonstances et les difficultés, l'homme du plus grand génie n'aurait rien à leur apprendre. D'ailleurs les bêtes sont naturellement vêtues ; et ce premier besoin de l'homme doit avoir été, dans l'origine, le motif intéressant qui l'a excité à beaucoup de recherches. Les peuples qui peuvent se passer d'habits sont en général plus stupides que les autres, parce qu'ils manquent d'un besoin qui devient bientôt la source d'un grand nombre d'inventions et d'arts.

VI

Effets de l'amour et de la tendresse familiale sur la perfectibilité des bêtes

À l'égard de l'influence de l'amour sur la perfectibilité des animaux, quelque vive que soit cette passion, quelque agissant que soit le caractère avec lequel elle se produit dans les bêtes, elle ne saurait être pour elles le principe de progrès fort étendus. Dans les espèces où les mâles se mêlent indifféremment avec toutes les femelles, on voit une rivalité réciproque et générale dans le temps où le besoin de jouir se fait vivement sentir à tous. Mais la question doit être bientôt décidée par la force. Le faible ne peut que fuir et laisser le vainqueur en possession de sa conquête.

Dans les espèces qui s'accouplent, sur quelques motifs que se fonde le choix de deux individus, il est certain que ce choix a lieu ; l'idée de propriété réciproque s'établit, le moral s'introduit dans l'amour, et la jalousie devient

profonde et raisonnée. Les femelles, qui sont toujours souveraines dans les détails de cette passion, parce que ce sont elles qui accordent, acquièrent supérieurement l'art d'irriter les désirs du mâle en flattant, en caressant, en refusant, en multipliant les agaceries tantôt sourdes, tantôt ouvertes. Elles apprennent à dissimuler leurs propres dispositions, ou du moins à en masquer la vivacité. Dans le temps où elles cèdent avec emportement à leurs propres désirs, elles donnent encore à leurs faveurs l'air de la complaisance et du sacrifice. La coquetterie n'est point une invention particulière à l'espèce humaine. Elle appartient à toutes celles des bêtes qui font un choix. Mais cet art dépendant de l'amour, ne peut pas être pour elles bien fécond en progrès, puisque la passion même ne les occupe tout au plus qu'un quart de l'année. Le besoin cesse, et son anéantissement total amène bientôt l'oubli de toutes les différentes idées dont il avait été l'occasion.

Ce n'est que pour l'homme, et surtout pour l'homme oisif et civilisé, que l'amour peut devenir un principe d'activité permanente, et par conséquent une source de progrès de toute espèce. Il en est occupé toute l'année, parce que les idées de convention, se joignant au sentiment naturel, lui donnent un degré de force auquel il n'atteindrait pas s'il était seul, et même y ajoutent des accessoires qui le perpétuent. Non seulement l'attrait réciproque et le choix établissent l'idée de propriété, mais la vanité vient à l'appui, et elle exagère le prix de ce qu'on regarde comme à soi. Une estime profonde pour l'objet aimé ajoute ensuite à celle qu'on a pour soi-même. Elle imprime sur ce système d'idées et de sentiments réunis un vernis d'excellence et de

dignité qui les rend plus imposants pour celui même qui en est affecté ; d'où résulte une foule de mouvements, dont la force et la continuité donnent de l'énergie à l'âme et la rendent capable des plus grands efforts. Les bêtes sont privées de ce ressort toujours agissant ; ni leurs appétits, ni leur société, ni leurs passions naturelles, ne leur fournissent des motifs ou des moyens suffisants pour qu'elles puissent se perfectionner beaucoup.

À l'égard des passions factices, on voit qu'elles ne doivent pas les connaître, et en effet elles n'en ont point, si ce n'est l'avarice, qu'on remarque dans quelques espèces. Mais, comme cette passion ne peut avoir pour elles que des objets périssables, elle se borne nécessairement à l'amas et à l'épargne pendant un certain temps. Elle ne suppose qu'une prévoyance simple et sans complication. Elle ne comporte point de réflexions profondes sur les moyens d'acquérir, parce qu'il n'en est qu'un pour elles. L'avarice n'est dans les bêtes qu'une conséquence de la faim précédemment sentie. La plus légère réflexion sur les inconvénients de ce besoin produit une prévoyance commune à tous les animaux qui sont exposés à manquer : les carnassiers cachent et enterrent les restes de leur proie pour les retrouver dans le cas de nécessité. On pourrait honorer ce soin du nom de prudence, si ces animaux n'excédaient pas toutes les bornes des besoins possibles lorsqu'ils en trouvent l'occasion. C'est cette profusion inutile qui donne à leur prévoyance le caractère de l'avarice. Parmi les frugivores, ceux qui sont organisés de manière à emporter les graines qui leur servent de nourriture, font des provisions qu'ils ont soin d'épargner tant qu'elles ne

leur sont pas nécessaires. Tels sont les rats de campagne, les mulots, etc. Mais comme leur disette ne peut durer que quelques mois de l'année, leur prévoyance ne peut avoir ce caractère de perpétuité qu'à celle de nos avares, qui, constamment occupés du même objet, s'accoutument à ne plus voir de terme dans l'avenir. S'ils attachent l'idée de propriété à l'amas qu'ils ont fait, cette idée n'est pas durable. Peu de temps après, de nouvelles richesses, qui ne leur ont coûté aucun soin, venant à s'offrir à eux, leur font oublier celles qu'ils avaient accumulées.

De toutes les passions des bêtes, celle qui paraît laisser dans leur mémoire les plus profondes traces, c'est la tendresse maternelle. Cela doit être, parce qu'elle les affecte très fortement et que son exercice dure assez longtemps. Elles acquièrent, relativement à l'éducation de leur famille, des idées qui leur deviennent aussi familières que celles qui regardent leur propre conservation individuelle. Une perdrix grise de quelque expérience ne choisit pas imprudemment la place de son nid. Elle le place sur un lieu élevé, pour le préserver de l'inondation. Elle a soin qu'il soit environné de ronces et d'épines qui en rendent la vue et l'accès difficiles. Elle couvre ses œufs avec des feuilles lorsqu'elle est forcée de les quitter pour aller manger. En un mot, sa tendre prévoyance se marque de toutes les manières pour une progéniture qu'elle ne connaît pas encore. Lorsque les petits sont éclos, on voit dans la mère, et même dans le père, une activité inquiète et soutenue, une assiduité pénible, et une défense courageuse si la famille est menacée. De cet intérêt si vif et si tendre résulte la connaissance des lieux où la famille

doit trouver une nourriture plus abondante, et cette connaissance suppose des observations précédentes sans lesquelles le choix du lieu ne se ferait pas.

Cette passion, qui se marque d'une manière si sensible dans toutes les mères, et que les pères éprouvent aussi dans toutes les espèces où il y a mariage, a des caractères qui méritent d'être observés. Il semble qu'elle excite dans l'animal un intérêt plus vif qu'il ne serait capable de l'éprouver pour lui-même. On voit des oiseaux, lorsque leurs petits sont menacés de périr par le froid et la pluie, les couvrir constamment de leurs ailes, au point qu'ils en oublient le besoin de se nourrir, et meurent souvent sur eux. La faim n'a point dans ces animaux des symptômes d'activité pareils aux mouvements que leur fait faire le soin de chercher ce qui convient à leurs petits. Le besoin de secours qu'ont ces êtres faibles semble doubler le courage des parents, et produire ce caractère de chaleur et d'enthousiasme, qui ne calcule pas le péril, ou le méprise. Il est vrai cependant que, si dans ce cas-là toutes les espèces paraissent porter la hardiesse au-delà des moyens qu'elles ont d'échapper au danger, cette hardiesse a réellement des degrés qui sont proportionnés à ces mêmes moyens. La louve et la laie, qui sont douées de force et pourvues d'armes redoutables, deviennent terribles lorsqu'elles ont leurs petits à défendre. Elles se précipitent avec fureur pour les arracher à ceux qui les feraient fuir sans difficulté s'ils ne leur enlevaient que leur nourriture, même dans le cas de l'extrême faim. De toutes les douleurs, la plus cuisante et la plus profonde paraît être celle d'une mère lorsqu'elle entend les cris de sa progéniture. La biche,

naturellement faible et timide, vient aussi dans le même cas s'offrir courageusement au péril ; mais, trahie bientôt par son impuissance, la témérité cède à la nécessité de fuir.

Malgré ces différences, il est aisé d'observer que, dans presque toutes les espèces, le courage des mères est porté au-delà du soin de leur propre conservation. On peut en conclure que les passions, parvenues au dernier degré d'activité, produisent l'excès, et que la rapidité des mouvements qu'elles excitent dans les êtres sensibles les emporte au-delà de ce qui paraît devoir être la borne naturelle du sentiment. Jusqu'à un certain point elles éclairent ; par exemple, la fureur impétueuse de ces mères est le meilleur moyen qu'elles aient de sauver leur famille, parce que souvent elle en impose à ceux qui la menacent : mais avec quelques degrés de chaleur de plus, elles s'exposent elles-mêmes sans utilité pour l'objet qu'elles se proposent. Il est certain pourtant que la sensibilité a sa mesure, et que son excès même a ses limites. Dans les espèces de bêtes où la tendresse des parents est vivement concentrée dans les intérêts de la famille, on ne voit point d'affection qui s'étende à l'espèce ; on remarque même une haine décidée pour ceux de l'espèce qui ne sont pas de la famille. Dans les lieux où l'abondance du gibier rend la nourriture rare, la perdrix, qui est très soigneuse et très agissante pour l'intérêt de ses petits, poursuit et tue impitoyablement tous ceux qui ne lui appartiennent pas, lorsqu'ils viennent croiser ses recherches. La poule faisane a beaucoup moins d'empressement pour rassembler ses enfants et les retenir près d'elle. Elle abandonne, sans beaucoup d'inquiétude, ceux qui s'égarent et la quittent ; mais en même temps

elle est douée d'une sensibilité plus générale pour tous les petits de son espèce : il suffit de la suivre pour avoir droit à ses soins, et elle devient la mère commune de tous ceux qui ont besoin d'elle. Parmi nous, on ne doit pas attendre des sentiments aussi chauds, une occupation aussi constante, des détails de tendresse aussi intéressants de la part de ces âmes cosmopolites, dont la vaste sensibilité embrasse l'univers. La paternité, la parenté, l'amitié, l'amour même, tous ces liens, si forts pour les hommes plus concentrés, se relâchent à mesure que les affections s'étendent. Ce qu'il y a de plus avantageux est peut-être de vivre en société avec les amis du genre humain, et en intimité avec ceux pour qui le genre humain est un peu moins que leurs amis.

Quoique en général les bêtes s'occupent vivement du soin de leur famille, et que les idées relatives à cet objet laissent des traces assez profondes dans leur mémoire, on voit pourtant qu'il ne doit pas en résulter des progrès bien suivis dans les espèces, parce que ces soins ne durent pas plus longtemps que le besoin, que la race nouvelle est bientôt adulte, et que l'amour dissout au bout de quelques mois cette société passagère, pour donner naissance à d'autres familles. Nous voyons que les bêtes, quoique perfectibles, n'ont pas même dans leurs passions les plus vives, des motifs assez constamment intéressants pour qu'elles puissent s'élever à de grands progrès. Elles ne peuvent tirer à cet égard presque aucun secours, ni de la nature de leur société, lorsqu'elles en ont, ni des motifs qui les rassemblent, ni du loisir qu'elles n'ont pas, ni de l'ennui qui n'est qu'une suite du loisir. Elles manquent donc de la plus grande partie des conditions qui servent la

perfectibilité. Il faut voir encore si elles ont entre elles la communication des idées, et le langage articulé qui y est si nécessaire.

VII

Effets du langage sur la perfectibilité des bêtes

Nous ne remarquons dans les bêtes que des cris qui nous paraissent inarticulés ; nous n'entendons que la répétition assez constante des mêmes sons. D'ailleurs, nous avons quelque peine à nous représenter une conversation suivie entre des êtres qui ont un museau allongé ou un bec. De ces préjugés, on conclut assez généralement que les bêtes n'ont point de langage proprement dit, que la parole est un avantage qui nous est particulier, et que c'est l'expression privilégiée de la raison humaine. Nous sommes trop supérieurs aux bêtes pour chercher à méconnaître ou à nous déguiser ce dont elles jouissent ; et l'apparente uniformité des sons qui nous frappent ne doit point nous en imposer. Lorsqu'on parle en notre présence une langue qui nous est étrangère, nous croyons n'entendre que la répétition des mêmes sons. L'habitude et même l'intelligence du langage nous apprennent seules à juger des différences. Celle que les organes des bêtes mettent entre elles et nous, doit nous rendre encore bien plus étrangers à elles, et nous mettre dans l'impossibilité de connaître et de distinguer les accents, les expressions, les inflexions de leur langage.

Les bêtes parlent-elles ou non ? C'est une question qui doit se résoudre par la solution de deux autres. Ont-elles ce qui est nécessaire pour parler ? Peuvent-elles, sans parler, exécuter ce qu'elles exécutent ? Le langage ne suppose qu'une suite d'idées et la faculté d'articuler. Nous avons reconnu précédemment, sans pouvoir en douter, que les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, etc. Elles ont donc, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler. À l'égard de la faculté d'articuler, la plupart n'ont rien dans leur organisation qui paraisse devoir les en priver. Nous voyons même des oiseaux, d'ailleurs si différents de nous, parvenir à former des sons articulés entièrement semblables aux nôtres. Les bêtes ont donc toutes les conditions qui sont nécessaires au langage. Mais si nous suivons de près le détail de leurs actions, nous voyons de plus qu'il est impossible qu'elles ne se communiquent pas une partie de leurs idées, et qu'elles ne le fassent pas par le secours des mots. Nous sommes assurés qu'elles ne confondent pas entre elles le cri de la frayeur avec le cri qui exprime l'amour. Leurs diverses agitations ont des intonations différentes qui les caractérisent. Si une mère effrayée pour sa famille n'avait qu'un cri pour l'avertir de ce qui la menace, on verrait à ce cri la famille faire toujours les mêmes mouvements. Mais au contraire ces mouvements varient suivant les circonstances. Tantôt c'est précipiter la fuite, tantôt c'est se cacher, une autre fois ce sera de se présenter au combat. Puisqu'en conséquence de l'ordre donné par la mère, les actions sont différentes, il est impossible que le langage ne l'ait pas été.

Peut-on dire que les expressions ne soient pas fort diversifiées entre un mâle et une femelle pendant la durée de

leur commerce, puisqu'on remarque clairement entre eux mille mouvements de différente nature ? Empressement plus ou moins marqué de la part du mâle ; réserve mêlée d'agaceries de la part de la femelle ; refus simulés, emportements, jalousies, brouilleries, raccommodement. Pourrait-on croire que des sons qui accompagnent tous ces mouvements ne sont pas variés comme les situations qu'ils expriment ? Il est vrai que le langage d'action est d'un très grand usage parmi les bêtes, et qu'il est suffisant pour qu'elles se communiquent la plus grande partie de leurs émotions. Ce langage, familier à ceux qui sentent plus qu'ils ne pensent, fait une impression très prompte, et produit presque dans l'instant la communication des sentiments qu'il exprime, mais il ne peut pas suffire dans toutes les actions combinées des bêtes qui supposent concert, convention, désignation de lieu, etc. Deux loups qui, pour chasser plus facilement ensemble, se sont partagé leurs rôles, dont l'un est allé attaquer la proie pendant que l'autre s'est chargé de l'attendre à un lieu donné pour la pousser avec des forces fraîches, n'ont pas pu agir ensemble avec tant de concert sans se communiquer leur projet, et il est impossible qu'ils l'aient fait sans le secours d'un langage articulé.

L'éducation des bêtes s'accomplit en grande partie par le langage d'action. C'est l'imitation qui les accoutume à la plupart des mouvements qui sont nécessaires à la conservation de la vie naturelle de l'animal. Mais lorsque les soins, les objets de prévoyance et de crainte se multiplient avec les dangers, ce langage n'est plus suffisant ; l'instruction devenant plus compliquée, les mots deviennent nécessaires

pour la transmettre : sans une langue articulée, l'éducation d'un renard ne pourrait pas se consommer. Il est certain, par le fait, qu'avant d'avoir pu s'instruire par l'expérience personnelle, les jeunes renards, en sortant du terrier pour la première fois sont plus défiants et plus précautionnés dans les lieux où on leur fait beaucoup la guerre, que les vieux ne le sont dans ceux où l'on ne leur tend point de pièges. Cette observation qui est incontestable, démontre absolument le besoin qu'ils ont du langage. Car comment sans cela pourraient-ils acquérir cette science de précautions qui suppose une suite de faits connus, de comparaisons faites, de jugements portés ? Il paraît donc qu'il est absurde de douter que les bêtes aient entre elles une langue, au moyen de laquelle elles se transmettent les idées dont la communication leur est nécessaire. Mais l'invention des mots étant bornée par le besoin qu'on en a, on sent que la langue doit être très courte entre des êtres qui sont toujours dans un état d'action, de crainte, ou de sommeil. Ils n'ont à connaître qu'un nombre très limité de rapports entre eux ; et, par leur manière de vivre, ils sont absolument étrangers à ces relations multipliées et subtilisées, qui sont le fruit des passions factices, de la société, du loisir et de l'ennui. Il est vraisemblable que la langue est plus étendue entre les animaux carnassiers, beaucoup moins riche entre les frugivores, etc., et que, dans toutes les espèces, elle ferait des progrès aussi bien que leur intelligence, si d'ailleurs elles jouissaient des conditions extérieures qui sont nécessaires à ces progrès. Mais le besoin, ce principe de toute activité dans tous les êtres sensibles, retiendra toujours chacune des espèces dans les limites qui lui sont assignées.

VIII

Moyens et effets de la domestication des bêtes par l'homme

En parcourant les actes de la vie journalière de quelques animaux sauvages, nous avons vu leurs connaissances s'étendre avec leurs besoins ; et leur intelligence, lorsqu'elle est excitée par la nécessité, faire tous les progrès que leur organisation peut comporter. Nous avons remarqué que la perfectibilité, dont les animaux nous paraissent évidemment être doués, n'a guère d'effet que pour les individus ; et il nous a été facile de reconnaître les conditions extérieures qui manquent, et seraient nécessaires pour que les espèces puissent faire des progrès sensibles. Ainsi nous avons vu la perfectibilité, qui par elle-même est une qualité indéfinie, resserrée par les bornes de l'organisation et du besoin, afin que chaque espèce restât dans l'ordre où elle a été placée par l'auteur de la nature. Si nous jetons un coup d'œil sur quelques animaux domestiques, nous serons de plus en plus confirmés dans la même opinion. Partout nous verrons la perfectibilité se montrant à découvert, quoique toujours renfermée dans les mêmes limites. M. de Buffon remarque très bien que ces animaux acquièrent des connaissances que n'ont point ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes, mais qu'ils les doivent aux rapports qui s'établissent entre eux et nous. Sur cela il y a deux observations à faire. Puisqu'ils acquièrent, ils ont donc le moyen d'acquérir. Nous ne leur

communiquons pas notre intelligence ; nous ne faisons que développer la leur, c'est-à-dire l'appliquer à un plus grand nombre d'objets. Mais ces progrès que nous faisons faire aux animaux domestiques restent nécessairement individuels, parce qu'en les instruisant nous les privons de leur liberté, et d'ailleurs ils sont encore bornés par la nature des relations qu'ils ont avec nous.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. de Buffon l'intéressante histoire qu'il nous a donnée de l'éléphant. Cet éloquent naturaliste est entré dans un très grand détail sur les mœurs de ce singulier animal, qui mérite en effet plus qu'aucun autre une attention particulière. On y voit avec plaisir l'intelligence, le discernement, l'idée même de la justice et l'apparence des vertus, portés à un haut degré. On y peut admirer la docilité à côté du courage, la douceur naturelle, avec le ressentiment des injures, la pitié, la bienfaisance, la reconnaissance. C'est ce qui a fait dire à un grand nombre d'auteurs qu'il ne manquait à cet animal que l'adoration d'un dieu, et ce qui en a même porté quelques-uns à lui accorder cette prérogative. Il paraît que l'éléphant doit principalement sa supériorité à l'avantage de sa trompe, qui est pour lui l'organe d'un sentiment exquis, et qui s'applique facilement à un grand nombre d'usages.

Après l'éléphant, le chien paraît être celui des animaux domestiques qui soit le plus susceptible de relations avec l'homme. C'est aussi celui dont les connaissances s'étendent le plus par son commerce avec nous. Cet animal est tellement connu, que son exemple seul aurait dû jeter bien loin toute idée de l'automatisme des bêtes. Comment en effet pourrait-on rapporter à un *instinct* privé de réflexion les

mouvements variés de cet intelligent animal, que l'homme plie à un si grand nombre d'usages, et qui, conservant jusque dans son assujettissement une liberté sensible, excite dans son maître de tendres mouvements d'intérêt et d'amitié par sa docilité volontaire ? Suivant les différents usages auxquels on emploie le chien, on voit son intelligence faire des progrès de deux espèces. Les uns sont dus à l'instruction qu'on lui donne, c'est-à-dire aux habitudes qu'on lui fait prendre par l'alternative de la douleur et du plaisir. Les autres doivent s'attribuer à l'expérience propre de l'animal, c'est-à-dire aux réflexions qu'il fait de lui-même sur les faits qu'il remarque et les sensations qu'il éprouve. Mais les uns et les autres de ces progrès se font toujours en proportion des besoins et de l'intérêt qui le forcent à l'attention. Le chien de basse-cour, presque toujours à l'attache, chargé seulement de la fonction d'aboyer les inconnus, reste dans un état de stupidité qui serait à peu près le même dans tout autre animal dont l'intelligence n'aurait pas plus d'exercice. Le chien de berger, continuellement occupé d'un office qui exige une activité qu'excite la voix de son maître, montre beaucoup plus d'esprit et de discernement. Tous les faits relatifs à son objet s'établissent dans sa mémoire. Il en résulte pour lui un ensemble de connaissances qui le guident dans le détail, et qui modifient ses actions et ses mouvements. Si le troupeau passe auprès d'un blé, vous verrez le vigilant gardien rassembler sa troupe, l'écarter du grain qui doit être ménagé, avoir l'œil sur ceux qui voudraient enfreindre la défense, en imposer aux téméraires par des mouvements qui les épouvantent, et châtier les obstinés auxquels l'avertissement ne suffit pas. Si l'on ne reconnaît pas que

la réflexion seule peut être l'origine de cette variété de mouvements faits avec discernement, c'est-à-dire en raison des circonstances, ils deviennent absolument inexplicables. Car si le chien n'apprenait pas de son maître à distinguer le grain d'avec la pâture ordinaire du troupeau, s'il ne savait pas que ce grain ne doit pas être mangé, s'il ignorait que la vivacité de ses mouvements doit être proportionnée à la disposition des moutons qui composent le troupeau, s'il ne connaissait pas cette disposition, sa conduite n'aurait point de motif, et il n'aurait pas de raison suffisante pour agir.

Mais c'est à la chasse qu'il faut principalement suivre cet animal, pour voir le développement de son intelligence. La chasse est naturelle au chien, qui est un animal carnassier. Ainsi l'homme, en l'appliquant à cet exercice, ne fait que modifier et tourner à son usage une aptitude et un goût que la nature avait donnés à l'animal pour sa conservation personnelle. De là résulte dans les actions du chien un mélange de la docilité acquise par les coups de fouet, et du sentiment qui lui est naturel. L'un ou l'autre de ces deux éléments se fait plus ou moins apercevoir, selon les circonstances qui lui donnent plus ou moins d'activité.

La nature est plus abandonnée à elle-même et plus libre dans le chien courant que dans les autres. L'habitude de l'assujettissement le rend attentif jusqu'à un certain point à la voix et aux mouvements de ceux qui le mènent ; mais, comme il n'est pas toujours sous leur main, il faut que son intelligence agisse d'elle-même, et que son expérience personnelle rectifie souvent le jugement des chasseurs. L'attention qu'on apporte à chasser autant qu'on peut l'animal qu'on a lancé d'abord, à rompre les chiens et les

châtier lorsqu'ils sont sur des voies nouvelles, les accoutume peu à peu à distinguer par l'odorat le cerf qu'ils ont devant eux d'avec tous les autres. Mais le cerf importuné de la poursuite, cherche à s'accompagner de bêtes de son espèce, et alors un discernement plus exquis devient nécessaire au chien. Dans ce cas-là, il ne faut rien attendre de ceux qui sont jeunes. Il n'appartient qu'à l'expérience consommée de porter un jugement prompt et sûr dans cet embarras. Il n'y a que les vieux chiens qui soient ce qu'on appelle *hardis dans le change*, c'est-à-dire qui démêlent sans hésiter la voie de leur cerf à travers celles de tous les animaux dont il est accompagné. Ceux qui n'ont encore qu'une expérience commencée donnent aux chasseurs attentifs un spectacle d'incertitude, de recherche et d'activité qui mérite d'être observé. On les voit balancer et donner toutes les marques de l'hésitation. Ils mettent le nez à terre avec beaucoup d'attention, ou bien ils s'élancent aux branches où le contact du corps de l'animal laisse un sentiment plus vif de son passage, et ils ne sont déterminés que par la voix du chasseur, qui les appuie sur la confiance qu'il a lui-même dans les chiens plus confirmés et plus sûrs. Si les chiens, emportés un moment par l'ardeur, outrepassent la voie et viennent à la perdre, les chefs de meute prennent d'eux-mêmes pour la retrouver le seul moyen que les hommes pussent employer. Ils retournent sur les derrières, ils prennent les devants pour rechercher dans l'enceinte qu'ils parcourent la trace qui leur est échappée. L'industrie du chasseur ne peut pas aller plus loin, et à cet égard le chien expérimenté paraît arriver au dernier terme du savoir, c'est-à-dire prendre tous les moyens qui peuvent le conduire au succès.

Le chien couchant a des relations plus intimes et plus continuelles avec l'homme. Il chasse toujours sous ses yeux et presque sous sa main. Son maître le fait jouir ; car c'est une jouissance pour lui que de prendre le gibier dans sa gueule. Il lui rapporte ce gibier, il en est caressé s'il fait bien, gourmandé ou châtié s'il fait mal, sa douleur ou sa joie éclate dans l'un ou l'autre cas, et il s'établit entre eux un commerce de services, de reconnaissance et d'attachement réciproque. Lorsque le chien couchant est jeune encore, mais cependant que les coups de fouet l'ont déjà rendu docile, il n'écoute que la voix du maître et suit ses ordres avec précision. Mais comme il est guidé, pour la chose dont il s'agit, par un sentiment plus fin et plus sûr que l'homme, quand l'âge lui a donné une expérience suffisante, il ne montre pas toujours la même docilité, quoiqu'il en ait en général une plus grande habitude.

Si par exemple une pièce de gibier est blessée, et que le chien vieux et expérimenté en rencontre sûrement la trace, il ne se laissera pas dévoyer par son maître, dont la voix et les menaces le rappelleront en vain. Il sait qu'il le sert en lui désobéissant ; et les caresses qui suivent le succès lui apprennent en effet bientôt qu'il a dû désobéir. Aussi l'usage des chasseurs intelligents est-il de conduire les jeunes chiens, et de laisser faire les vieux.

Je ne parcourrai pas les autres espèces de chiens : il est inutile de s'appesantir sur des faits dont quelques-uns suffisent pour conclure, et qui vont tous au même but. D'ailleurs chacun peut faire soi-même des expériences sur cet animal, dont l'homme dispose à son gré par l'alternative du plaisir et de la douleur, qui s'attache à l'homme, qui

reçoit ses leçons, mais qui, dans le cas où il sent que son expérience personnelle le guide plus sûrement, en donne lui-même à son maître, et résiste avec assurance à la crainte des coups et au pouvoir de l'habitude. Il est vraisemblable que nous devons en partie l'extrême docilité du chien et la disposition que nous lui voyons à l'assujettissement, à une sorte de dégénération très ancienne. Du moins il est sûr par le fait que plusieurs qualités acquises se transmettent par la naissance. L'habitude de certaines manières d'être ou d'agir, modifie sans doute l'organisation même, et perpétue ainsi les dispositions, qui alors deviennent naturelles. Mais il n'est guère d'animaux qu'on n'apprivoise jusqu'à un certain point, par l'alternative du plaisir et de la douleur. Ceux mêmes que la nature paraît avoir le plus éloignés de la contrainte, ceux qu'elle a doués des instruments les plus sûrs de la liberté, comme sont les oiseaux de proie, subissent le joug que le besoin impose à tout être qui sent, et même ils acquièrent en fort peu de temps une docilité qui étonne. On les voit au plus haut des airs écouter la voix du chasseur, se laisser guider par ses mouvements, lorsqu'une expérience répétée leur a appris que la docilité les conduit sûrement à la proie. Il est impossible de rapporter au pur *instinct*, c'est-à-dire à une impulsion aveugle et sans réflexion, ces actions des bêtes, dans lesquelles leur *instinct* est en quelque façon dénaturé. On ne peut assigner aucune cause de leurs mouvements, sans supposer la réflexion sur des faits précédents. L'éducation des bêtes, sans réflexion de leur part, serait aussi incompréhensible que celle des hommes sans liberté. Toute éducation, quelque simple qu'elle soit, suppose nécessairement le pouvoir de délibérer et de choisir.

IX

Réponse aux partisans de l'automatisme

Voilà ce dont ne conviennent pas les partisans de l'automatisme des bêtes. Mais en vérité ce système ne paraîtrait pas devoir être traité sérieusement s'il n'y avait pas des personnes qui le soutiennent par des motifs respectables, et qui par là méritent d'être détrompées. Je vais donc parcourir et examiner quelques-unes de leurs plus fortes objections ou assertions ; car ils assurent volontiers ce qui n'est pas, faute d'avoir suffisamment observé.

Les faits, disent ces Messieurs, ne prouvent rien. Il est bien vrai que les bêtes ont des suites d'actions dont l'apparence indiquerait des vues très fines et très compliquées, si elles pouvaient raisonner ; des actions que nous, qui raisonnons, ne pourrions faire sans beaucoup de comparaisons, de jugements, etc. Mais il est clair que c'est là une faible analogie qui nous trompe, parce qu'il y a d'autres analogies démonstratives qui détruisent celle-là.

Non, ce n'est point une *faible analogie* qui me porte à croire que les bêtes comparent, jugent, etc., lorsqu'elles font les choses que je ne pourrais pas faire sans comparer et sans juger. J'en ai une certitude directe, une certitude qu'on ne peut infirmer sans détruire en même temps toute règle naturelle de vérité. Je sais qu'à la rigueur nous n'avons de certitude absolue que de nos propres sensations et de notre conscience. On fait de très beaux arguments, auxquels il est difficile de répondre, pour démontrer que nous ne sommes assurés de rien hors de nous. Cependant je ne pourrais

pas m'empêcher de regarder comme absurde quiconque étendrait, d'après cela, son pyrrhonisme sur toutes les choses dont nous avons une connaissance claire, par l'exercice de nos sens et par notre sentiment même. Du nombre de ces connaissances est sans doute la certitude que nous avons de l'existence de nos semblables, la certitude qu'étant pourvus des mêmes sens, ils reçoivent, par leur usage, des impressions à peu près pareilles à celles que nous éprouvons, la certitude qu'ils éprouvent comme nous de la douleur lorsqu'ils crient, de la joie lorsqu'ils en montrent le signe, etc.

Or je dis que la certitude que les animaux éprouvent du plaisir et de la douleur, et que leur conduite se règle d'après le souvenir qu'ils ont de ces deux sensations, est absolument du même genre que l'autre ; nous n'en sommes assurés dans nos semblables que par les signes qui accompagnent et caractérisent en nous-mêmes ces affections ; et nous retrouvons dans les bêtes tous ces mêmes signes. Il n'y a point d'*analogie* qui puisse détruire cette assurance-là. J'ai le droit de conclure que les bêtes sentent, se ressouvient, etc., parce que je vois en elles les marques sensibles de ces affections, et que ces marques sont les mêmes qui m'assurent des affections de mes semblables. Lorsque je vois un homme hésiter entre deux actions à faire, délibérer et choisir, je dis qu'il a comparé, qu'il a jugé, et que son jugement a déterminé son choix ; lorsque je vois une bête avoir les signes extérieurs de la même hésitation, de la même délibération, je dis aussi, et j'ai droit de dire, qu'elle a comparé, jugé et choisi.

Mais, dit-on, si les bêtes ont cette intelligence, et surtout si elle est susceptible d'accroissement ; c'est-à-dire, si à deux ou

trois idées que les bêtes auront eues d'abord, l'expérience peut en ajouter une quatrième, une cinquième, etc. ; *nous devrions pouvoir les instruire de nos sciences, de nos arts, de nos jeux ; et puisque nous ne pouvons leur rien enseigner là-dessus, il est démontré qu'elles n'ont point d'intelligence.* En vérité de pareilles objections feraient rire, si les personnes qui les font ne montraient pas d'ailleurs beaucoup d'esprit, et ne méritaient pas personnellement des égards. Quoi ! Nous voyons clairement que l'expérience instruit les bêtes, c'est-à-dire que leurs actions se modifient en raison des différentes épreuves qu'elles ont été dans le cas de subir, comme les nôtres se modifieraient ; nous voyons que, relativement à tous leurs besoins, aux circonstances qui les environnent, aux dangers qu'elles ont à éviter, elles agissent comme les êtres les plus intelligents doivent agir, et nous rejeterions ce genre d'évidence parce que nous ne pouvons pas instruire les animaux de tout ce que nous voudrions leur apprendre ?

Mais pourquoi voudrions-nous qu'elles apprissent ce qu'elles n'ont nul intérêt de savoir, ce qui est étranger à leurs besoins, et par conséquent à leur nature ? D'ailleurs, que sait-on ? Peut-être nous y prenons-nous mal. Si nous vivions en société avec les castors, et qu'au lieu de détruire nous protégeassions leurs travaux ; si avec cela nous mettions sous leurs yeux des modèles proportionnés à leur organisation et à leurs besoins, peut-être au bout de mille ans (car les arts se perfectionnent lentement) leur aurions-nous appris à décorer l'extérieur de leurs cabanes, et à rendre l'intérieur encore plus commode. Mais en attendant, de ce que les bêtes apprennent ce qui leur est

nécessaire, nous aurions tort de conclure qu'elles doivent apprendre ce qui leur est inutile.

Mais, insiste-t-on, les bêtes exécutent certainement sans réflexion les plus ingénieux de leurs ouvrages. C'est sans réflexion que les hirondelles construisent leurs nids, les abeilles leurs ruches, etc. Or si les ouvrages les plus ingénieux sont exécutés sans réflexion, il est clair que les autres actions n'en supposent pas davantage. Quand bien même le fait principe serait vrai, c'est-à-dire, quand les bêtes feraient machinalement et sans réflexion certains ouvrages, on n'aurait pas le droit d'en rien conclure contre celles de leurs actions dans lesquelles la réflexion se fait clairement apercevoir. Mais rien n'est plus faux que ce fait qu'on allègue. Une preuve certaine que les ouvrages dont on parle ne se font pas sans réflexion, c'est que l'expérience les perfectionne sensiblement, et que la maturité de l'âge corrige l'impéritie de la jeunesse. On ne peut pas observer avec quelque attention et quelque suite les nids des oiseaux, sans s'apercevoir que ceux des jeunes sont la plupart mal façonnés et mal placés, souvent même les jeunes femelles pondent partout sans avoir rien prévu. Les défauts de ces premiers ouvrages sont rectifiés dans la suite, lorsque ces animaux ont été instruits par le sentiment des incommodités qu'ils ont éprouvées. Si les bêtes agissaient sans intelligence et sans réflexion, elles agiraient toujours de la même manière. L'impulsion une fois donnée à la machine, il n'arriverait point de changement dans l'exécution. Or nous voyons qu'il en arrive sans nombre, et toujours en raison du plus ou moins d'expérience que l'âge et les circonstances ont pu leur donner ; donc la réflexion préside à la construction de ces ouvrages. Il serait plaisant

que, sans mémoire, ces êtres-là conservassent d'une année à l'autre le souvenir de ce qui les a importunés, et que, sans réflexion, ils se conduisissent en conséquence.

Mais comment se fait-il qu'une perdrix qui n'a jamais vu de nid prévoie qu'elle va pondre, et qu'elle a besoin d'un nid fait d'une certaine manière pour y déposer ses œufs ? J'ai déjà dit que les partisans de l'automatisme, supposent gratuitement que ces ouvrages sont portés d'abord au plus haut degré de perfection, et que le fait est notoirement faux. Mais enfin, le nid le plus mal fait montre encore un ensemble de parties conspirant à former un tout : or c'est un principe généralement reçu, que tout ouvrage dont les parties sont sagement ordonnées pour concourir à un but annonce nécessairement une intelligence. C'est même un des arguments les plus employés par les théologiens pour démontrer l'existence de Dieu. Les partisans de l'automatisme conviennent de l'industrie et de la sagesse qui se font remarquer dans la plupart des ouvrages des animaux : on peut donc en conclure que les ouvriers sont intelligents. Lorsqu'on voit d'ailleurs que cette intelligence, d'abord simple et grossière, s'endocctrine et se polit, qu'elle se corrige de ses premières fautes, qu'elle prend des précautions contre les inconvénients précédemment éprouvés, on doit juger qu'elle est personnelle aux faibles êtres qu'elle anime, et que Dieu qu'on fait intervenir partout indistinctement, n'est point en eux un agent immédiat, comme l'ont pensé quelques philosophes. De savoir comment il arrive que les bêtes nous paraissent si promptement instruites à un certain degré, c'est ce qui n'est ni facile ni nécessaire ; mais là-dessus il est permis de hasarder des conjectures, et même

de se servir des analogies, pourvu qu'on ne prétende pas les donner comme démonstratives.

Premièrement, les animaux en général ne sont pas dans le cas de manquer absolument d'expérience sur les ouvrages qu'ils ont à faire. Rien n'est plus simple ni plus grossièrement construit que le nid des oiseaux qui n'y restent pas longtemps après être éclos. Ceux dont le nid demande plus de recherche et d'art y vivent longtemps avant que de le quitter, et ils peuvent s'assurer par eux-mêmes de sa forme et de sa construction. Il est certain d'ailleurs que l'organisation transmet dans tous les animaux, et même dans l'homme, une sorte d'aptitude et d'inclination à faire certaines choses. Il n'y a pas jusqu'aux qualités acquises qui ne se transmettent par la naissance. Lorsqu'on force, pendant un grand nombre de générations, des chiens à rapporter et à arrêter, ces dispositions et ces actions deviennent naturelles à la race, et même se perpétuent pendant quelques générations sans être entretenues. Ce que nous regardons comme absolument machinal dans les animaux n'est peut-être qu'une habitude anciennement prise et perpétuée ensuite de race en race. Il est certain du moins que cette disposition s'oblitére beaucoup, et même se perd presque entièrement dans plusieurs espèces, faute d'exercice. Parmi les oiseaux qu'on rend domestiques, et dont on enlève les œufs à mesure qu'ils les pondent, il en est beaucoup qui finissent par ne point faire de nids, quoiqu'ils aient tous les matériaux nécessaires. Si l'on admet cette disposition organique qu'il me paraît difficile de rejeter, et qu'on y ajoute la révolution que doit naturellement faire dans une femelle l'état de gestation ; si l'on réfléchit sur l'influence que ces deux

causes peuvent avoir sur son imagination, on se persuadera peut-être qu'elles peuvent produire la sorte de prévoyance et la réflexion nécessaires pour les préparatifs que nous voyons faire aux animaux. Si deux enfants jetés dans une île déserte et parvenus à l'âge de puberté, cédaient enfin au vœu de la nature, il en résulterait apparemment pour la fille la certitude de devenir mère. Or je ne doute nullement, quoiqu'on ne puisse pas refuser l'intelligence à ces êtres-là, que des feuilles et de la mousse, préparées avec un certain art, ne pussent fournir une espèce de lit à l'enfant venant au monde. Il me paraît même vraisemblable que si l'expérience était répétée dans plusieurs îles où l'on trouvât les mêmes matériaux, il n'y aurait pas beaucoup de différence dans la fabrique de ces différents lits.

Une des choses qui paraît faire le plus de peine aux partisans de l'automatisme des bêtes, c'est l'uniformité générale qu'on aperçoit dans les ouvrages des individus de chaque espèce. Ils prétendent que si elles étaient intelligentes, leurs ouvrages devraient être variés comme les nôtres. J'ai déjà répondu ailleurs que l'uniformité n'était pas telle qu'elle paraissait être au premier coup d'œil ; qu'on en jugeait mal, faute d'observer assez, et que peut-être n'avions-nous pas tout ce qui serait nécessaire pour en bien juger. Ce n'est pas qu'en effet les ouvrages et les actions des bêtes n'aient beaucoup plus d'uniformité que les nôtres ; et cela doit être, vu leur organisation et leur manière de vivre.

« Tous les individus d'une même espèce, dit très bien M. l'abbé de Condillac, étant mus par le même principe, obéissant aux mêmes besoins, agissant pour les mêmes fins, et employant des moyens semblables, il faut qu'ils

contractent les mêmes habitudes, qu'ils fassent les mêmes choses, et qu'ils les fassent de la même manière. » Cet excellent philosophe remarque encore, avec beaucoup de sagacité et de raison, que les hommes ne sont moins uniformes que parce qu'ils se copient les uns les autres. Les passions factices, qui sont le fruit de la société proprement dite et du loisir (manière d'être qui appartient en propre à l'espèce humaine), varient les formes à l'infini, et offrent à l'imitation des modèles et des combinaisons sans nombre. Par la même raison, les bêtes doivent aller à leurs fins plus simplement et plus sûrement que nous. Elles sont moins sujettes à l'erreur parce qu'elles ont moins de connaissances. « De tous les êtres créés, dit le même auteur, le moins fait pour se tromper est celui qui a la plus petite portion d'intelligence. »

En voilà, je crois, assez sur les objections qu'on fait contre l'intelligence des bêtes. J'avoue qu'elles me paraissent très faibles en elles-mêmes ; et qu'en les comparant avec les faits, je les trouve insoutenables à l'examen. Mais peut-être qu'en mettant ces objections plus près les unes des autres, elles acquerront, par leur ensemble, une énergie qu'elles n'ont pas quand elles sont séparées. C'est ce qu'il faut essayer, car on ne doit épargner aucun moyen pour l'éclaircissement de la vérité.

« 1°. Les faits ne concluent rien. Nous voyons bien à la vérité, de la part des bêtes, une suite d'actions qui semblent indiquer des vues très fines et très compliquées, des actions que nous ne pourrions pas faire sans beaucoup de comparaisons, de jugements, de raisonnements ; mais comme ce sont des automates, il est clair que rien ne leur

est plus facile que de faire, sans raisonner, ce que nous ne pourrions pas faire sans cela. »

« 2°. Ce n'est qu'en vertu d'une très faible analogie que nous sommes portés à croire que les bêtes sentent, se ressouvient, comparent, jugent, etc., lorsqu'elles font, relativement à toutes les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, des actions que nous ne pourrions pas faire sans nous ressouvenir, comparer, juger, etc. Nous n'avons aucun droit de conclure de nous à elles, à cause de la raison susdite. Ce qu'elles font n'est que le résultat d'une harmonie préétablie entre leurs mouvements et l'impression que les objets font sur leurs sens, ce qu'il est aisé de comprendre. C'est un spectacle purement matériel qui nous est donné par des raisons que tout le monde peut apercevoir au premier coup d'œil. »

« 3°. Une analogie démonstrative, qui détruit la première, se tire naturellement de ce que nous ne pouvons pas apprendre aux bêtes ni les mathématiques, ni rien de nos jeux et de nos sciences. Car si les bêtes pouvaient comparer, juger, raisonner, pourquoi ne leur apprendrions-nous pas la plus grande partie de ce que nous savons ? »

« 4°. Les bêtes ont en effet dans leurs ouvrages, comme les nids, les ruches, etc., toutes les apparences de l'intelligence et de l'industrie ; on y voit en tout les moyens proportionnés à la fin. Mais si c'était une véritable intelligence qui les guidât, elles ne seraient pas si promptement instruites, et nous saurions comment elles ont fait leur apprentissage. C'est toujours une harmonie préétablie qui nous fait illusion, et c'est encore là une analogie démonstrative. »

J'avoue que je ne suis pas convaincu par ces instances, et que malgré moi l'ensemble des faits me fait plus

d'impression que toutes ces belles analogies, dont je ne prétends pas d'ailleurs contester le mérite. Je ne suis pas beaucoup plus satisfait de la manière d'expliquer les opérations des bêtes, en leur donnant des sensations matérielles, une mémoire matérielle, qui sans doute produisent une intelligence matérielle aussi. Je ne doute pas que ceux qui parlent ainsi n'entendent très bien ce qu'ils disent ; mais pour moi, je suis obligé de convenir, en conscience, que je n'y entends rien du tout, et j'aimerais presque autant l'harmonie préétablie.

Je crois que c'est l'ignorance des faits qui a produit ces systèmes si peu naturels sur le principe des opérations des bêtes. On les a jugées sans les avoir suffisamment connues. Les chasseurs, qui observent, parce qu'ils en ont mille occasions, n'ont pas ordinairement le temps ou l'habitude de raisonner ; et les philosophes, qui raisonnent tant qu'on veut, ne sont pas ordinairement à portée d'observer. D'ailleurs, quelques personnes ont cru la religion intéressée à cette question de l'intelligence des bêtes, et elles ont prévu là-dessus des conséquences qui les ont effrayées. Mais c'est à tort qu'on a voulu lier cette question, purement philosophique, aux vérités que la religion nous enseigne, qui sont d'un ordre tout autre. Que les bêtes aient une intelligence qui s'applique à tous leurs besoins, que cette intelligence fasse des progrès en raison des circonstances qui l'excitent, et qu'elle ait en elle un principe indéfini de perfectibilité relative à ces mêmes besoins, cela n'empêche pas que la nôtre ne s'élève aux vérités sublimes, qui sont le fondement de nos devoirs et de nos espérances. L'intelligence des bêtes sera toujours resserrée dans les

bornes des objets sensibles, avec lesquels seuls elle a des rapports. La nôtre s'élance, d'un vol hardi, jusqu'à celui même qui produit les intelligences de tous les ordres, et qui a fixé à chacune la mesure qu'elle ne passera jamais.

Il est donc vrai que la religion n'est nullement intéressée aux opinions qu'on peut avoir là-dessus. On peut même dire que les assertions des partisans de l'automatisme sont moins religieuses que le sentiment qui reconnaît l'intelligence dans tous les animaux. En effet, ils soutiennent que Dieu, en nous montrant dans les bêtes l'apparence de la sensibilité, de la mémoire, etc., ne nous donne qu'un spectacle matériel et illusoire qui nous tient dans une erreur perpétuelle. Ils soutiennent que des ouvrages, visiblement ordonnés et conduits avec sagesse, où tout paraît conspirer à un dessein et le remplir, ne supposent cependant aucune intelligence, et peuvent être produits par un aveugle mouvement de la matière. Ils soutiennent qu'il y a des sensations matérielles, une mémoire matérielle, etc. Si je ne me trompe, toutes ces idées peuvent être regardées comme également hétérodoxes en religion et en philosophie. Je suis cependant bien éloigné de vouloir en faire un crime à ces messieurs. Avec les meilleures intentions et les plus grands talents, il est si facile de s'égarer dans la route de la vérité, que ceux qui se méprennent méritent encore notre reconnaissance pour en avoir entrepris la recherche. Il faudrait renoncer absolument à tous les débats philosophiques, si l'on ne conservait pas le droit de se tromper. C'est un des privilèges les plus assurés de l'espèce humaine, et l'indulgence de ceux qui le partagent doit y être inséparablement attachée.

X

Réponse à un critique

Je sais qu'un critique a jeté sur les idées précédentes un soupçon de matérialisme ; mais s'il accorde aux bêtes la faculté de sentir, et qu'en même temps il les regarde comme des êtres purement matériels, c'est lui sans doute, et non pas moi, qui devient le matérialiste. Je veux croire cependant que ce n'est nullement son intention ; et je me garderai bien de lui imputer un sentiment qu'il ne veut point avoir, quand même ses principes y conduiraient par les conséquences les plus directes. Mais voyons en détail quelques-unes de ces observations, et tâchons de les apprécier avec l'impartialité qui ne doit jamais abandonner ceux qui cherchent sincèrement la vérité.

L'OBSERVATEUR

M. de Buffon a parfaitement bien défini l'espèce de leur mémoire (des animaux), il a solidement prouvé qu'ils ne réagissent point sur leurs actes, etc.

RÉPONSE

Je ne me rappelle pas quelles sont là-dessus les idées de M. de Buffon, et je ne suis pas en peine qu'il n'ait bien dit tout ce qu'il a dit ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Je demande à l'observateur quelle est l'*espèce* de mémoire

des bêtes, et s'il en connaît de deux *espèces*. Jusqu'ici, je l'avoue, j'avais pensé qu'il n'y en avait qu'une, et qu'elle consistait uniquement à se souvenir des sensations qu'on avait éprouvées ; peut-être l'observateur en connaît-il une autre qui consiste à oublier ses sensations. Quant à la faculté de réagir sur ses actes, je ne sais pas si l'on peut donner un autre nom à l'opération très familière aux bêtes, par laquelle elles résistent à l'impression actuelle d'un appétit vif, par le souvenir des inconvénients qu'elles ont éprouvés dans des circonstances pareilles ou approchantes. Je ne sais pas si c'est réagir sur ses actes, que de balancer ces inconvénients rappelés par la mémoire, avec des désirs actuellement stimulants, et, après une hésitation marquée, de se déterminer par le motif le plus pressant. Je ne sais pas si c'est réagir sur ses actes, que de s'instruire par l'expérience et de suivre en conséquence un plan de conduite réfléchi, qui est visiblement le résultat de ces différentes combinaisons. Mais il est certain que les bêtes font tout cela ; et d'après les faits qu'aucun homme, instruit de leurs opérations, ne pourra me contester, je veux bien qu'elles ne *réagissent* pas sur leurs actes, car que m'importe à moi le nom qu'on y voudra donner ?

L'OBSERVATEUR

À quel propos l'auteur de la nature, en accordant la perfectibilité aux brutes, leur aurait-il fait un don constamment inutile ?... Concluons sans hésiter. La faculté de se perfectionner est pour les brutes d'une inutilité constante ; donc elles en sont dépourvues.

RÉPONSE

Je n'ai prétendu nulle part établir aucune parité entre l'homme et la bête. J'ai observé l'intelligence des bêtes très indépendamment des rapports qu'elle peut avoir avec la nôtre. J'ai cherché à lire leurs intentions dans leurs actions, je les y ai lues, mais je n'ai regardé qu'elles, et je ne me suis jamais occupé d'en tirer aucune conséquence relative à nous. L'homme se dégraderait-il en reconnaissant les facultés qui existent dans les êtres inférieurs à lui, et ce qu'il a de commun avec eux lui ôte-t-il rien des avantages qui le distinguent ? Non, il se dégraderait beaucoup plus en affectant de méconnaître les privilèges dont jouissent ces êtres subordonnés. Si quelque chose peut réellement avilir, c'est cette crainte puérile qui ferme les yeux sur ce qui est, ou nous porte à désirer que les choses ne fussent pas ce qu'elles sont. Quand nous aurons reconnu dans les animaux des avantages qu'ils partagent avec nous, l'homme n'en restera pas moins ce qu'il est. Mais revenons à notre sujet.

La question de la perfectibilité des bêtes se réduit à un point fort simple. Des êtres qui sentent et se ressouvient ne peuvent-ils pas éprouver, d'une manière indéfinie, des sensations nouvelles que la mémoire conserve, et qui s'ajoutent aux connaissances qu'ils avaient déjà ? Si cela est, et je doute qu'on puisse le nier, voilà déjà les individus perfectibles. Mais si de plus ces êtres peuvent se communiquer les connaissances qu'ils ont acquises, les espèces deviennent perfectibles aussi. Or j'ai prouvé, par les faits, qu'il était impossible que les bêtes exécutassent ce que nous leur voyons exécuter, sans une communication d'idées, et même sans un langage

articulé. J'ai prouvé d'ailleurs que des espèces tout entières acquéraient réellement plus de lumières et de sagacité dans certains pays, en raison des circonstances qui les forçaient d'être plus clairvoyantes et plus précautionnées. Si l'on vient me demander ensuite pourquoi donc les bêtes n'usent pas toujours de ce privilège de perfectibilité, pourquoi elles n'ont point d'intérêt à s'instruire, pourquoi elles n'ont que des besoins physiques, pourquoi, etc., je réponds d'abord que je n'en sais rien, et qu'il ne m'appartient pas d'en rien savoir. Il a plu à la nature d'organiser et de faire vivre des animaux sans nombre, dont les uns sont destinés à brouter l'herbe et à n'avoir besoin que d'un petit nombre de faits pour toutes connaissances. Elle a voulu que quelques autres fissent leur nourriture d'une proie fugitive, et que, poursuivis eux-mêmes, ils vécussent entre la nécessité d'attaquer et celle de se défendre. Elle a décidé que cette nécessité jetterait une variété infinie dans leurs démarches, que la multiplicité des obstacles et des périls forcerait à l'attention ces êtres intéressés, et que, dans toutes les espèces, de nouveaux besoins augmenteraient ainsi la somme de l'intelligence. Et vous me demandez à moi pourquoi ces êtres-là ne font pas de beaux tableaux et des livres de métaphysique ? Apparemment que l'enchaînement nécessaire des causes et des effets a déterminé qu'ils feraient ce qu'ils font, et ce n'est pas à nous à en savoir davantage.

L'OBSERVATEUR

Ce qui déshonore, à mon gré, l'intelligence des animaux, c'est bien moins le défaut de perfectibilité que la sûreté et la promptitude de ce prétendu génie,

qui leur apprend en un moment tout ce qu'ils doivent savoir... Ils apprennent trop vite, ou plutôt ils savent trop promptement sans avoir appris, etc.

RÉPONSE

Que les bêtes apprennent tout ce qu'elles doivent savoir, c'est ce qui sera démenti par tous ceux qui prendront la peine de les regarder. On aperçoit clairement leur inexpérience première, leur tâtonnement, leurs fautes et leurs progrès. Mais, dit-on, elles s'instruisent plus promptement que nous. Il est en effet bien étonnant que la nature ait accordé cette célérité d'instruction à des êtres qu'elle abandonne bientôt à eux-mêmes, et dont la durée de la vie est très courte. Sans doute que la mouche éphémère doit s'instruire, et s'instruit encore plus promptement de ce qui est nécessaire à sa conservation, que ne font les animaux qui vivent quelques années.

L'OBSERVATEUR

Je n'ai jamais bien compris ce que c'est que la différence essentielle des idées acquises par un sens ou par un autre sens... Les sens ne donnent point les idées ; ils leur donnent seulement de la prise, et, pour ainsi dire, de la parure.

RÉPONSE

Il ne paraît cependant pas difficile de comprendre qu'un être qui n'aurait de sens que l'odorat, n'aurait d'idées que

celles des différentes odeurs ; que celui qui n'aurait de sens que le toucher, n'aurait d'idées que celles de la mollesse ou de la dureté des corps, de leur forme, etc., et que ces idées seraient essentiellement différentes. Il me semble que l'idée d'un corps dur et celle d'une odeur quelconque n'ont rien qui se ressemble essentiellement. Ces idées d'ailleurs, quoiqu'acquises uniquement par les sens, me paraissent de la plus grande simplicité et entièrement dénuées de *parure*. On a dit avant l'observateur que cinq personnes, chacune avec un sens différent, s'entendraient en géométrie¹. Cela peut être, et je le crois. Mais je ne vois pas comment, sur les autres objets, elles pourraient s'entendre, comment l'une pourrait faire comprendre à l'autre les résultats d'une sensation dont celle-ci ne pourrait avoir aucune idée.

L'OBSERVATEUR

Il n'est guère de paysan qui ne soit assez bon métaphysicien à sa manière. Il n'en est point qui ne fasse des abstractions, qui ne généralise ses idées, etc.

RÉPONSE

Il paraît que l'observateur regarde la faculté d'abstraire comme un privilège exclusif de l'espèce humaine. Avec la sagacité qu'il montre, s'il eût pris la peine d'y réfléchir, il eût vu que ce n'est qu'un secours accordé à la faible intelligence des êtres imparfaits. Les bêtes sont forcées

1. Voyez la *Lettre sur les sourds et muets*, par Diderot. (NdA)

comme nous de faire des abstractions. Un chien qui cherche son maître, s'il voit une troupe d'hommes, y court d'abord en vertu d'une idée abstraite générale qui lui représente des qualités communes entre son maître et ces hommes-là. Il parcourt ensuite successivement plusieurs sensations moins générales, mais toujours abstraites, jusqu'à ce qu'il soit frappé de la sensation particulière qui est l'objet de ses recherches. Les actions des bêtes qui supposent abstraction sont si communes qu'il est inutile d'en charger le papier. Avec la plus légère attention, on peut s'en rappeler un grand nombre.

L'OBSERVATEUR

Les singes ne peuvent-ils pas s'entraider à peu près comme les hommes ? Tous les animaux de même espèce peuvent se servir réciproquement.

RÉPONSE

Je ne parlerai pas des singes, parce que je ne connais pas leurs mœurs. Je n'en ai point vu de rassemblés en société libre, et je n'ai rien lu de fort instructif sur leur compte dans les voyageurs. Mais l'observateur me fera grand plaisir de me dire en quoi les animaux frugivores pourraient s'entraider beaucoup, et en quoi les carnassiers manquent à se servir réciproquement lorsqu'ils ont l'intérêt et les moyens de le faire. Il n'est pas question ici de demander pourquoi les bêtes ne font pas certaines choses, mais comment elles peuvent faire ce

qu'elles font tous les jours. L'explication des phénomènes les plus communs fera toujours le désespoir des partisans de l'automatisme.

L'OBSERVATEUR

Pourquoi les aigles n'iraient-ils pas à la chasse des hommes ? Ne peuvent-ils pas, en planant dans les airs, laisser tomber sur nos têtes ces fardeaux immenses qu'ils sont capables de porter ?

RÉPONSE

Ce pourrait être un avis utile à donner aux aigles ; je crois en effet qu'ils ne s'en sont jamais avisés, si ce n'est peut-être celui qui brisa la tête chauve du poète Eschyle avec une tortue. C'était un maître aigle que celui-là ! Quant aux autres, quoiqu'ils portent des fardeaux *immenses*, comme tout le monde sait, je pense qu'il leur est plus avantageux de continuer à enlever des agneaux et des lièvres, comme ils ont toujours fait. C'est en allant à son but par le chemin le plus court, qu'on montre le plus d'esprit et de sagacité.

L'OBSERVATEUR

Peut-on dire sérieusement que l'intelligence des animaux ne se perfectionne pas, faute des arts qui la supposent ?

RÉPONSE

Ce serait sans doute une absurdité ; mais il est bien sûr qu'on ne l'a dite nulle part. On sait que c'est l'intelligence qui invente les arts, et que ce sont les mains qui les exécutent. Mais on sait aussi qu'on n'invente point ce qu'on n'a nul moyen d'exécuter. Si les hommes eussent été sans mains, avec toute leur intelligence ils n'eussent point inventé les arts. Mais les arts, une fois inventés et exécutés, par l'intelligence et par les mains, étendent la sphère de l'intelligence même, en multipliant les objets de ses connaissances. Il n'y a point là de cercle vicieux. Il n'existe que dans l'assertion de l'observateur, qui n'est point du tout la mienne. Au reste, il est faux que, pour avoir quelques-uns des moyens, on soit obligé d'exécuter, sous peine d'être regardé comme dépourvu d'intelligence. Combien de peuples entiers n'exécutent point, quoiqu'ils aient de l'intelligence et des mains !

L'OBSERVATEUR

Il est très faux que les arts aient élevé les hommes au-dessus des brutes, dans le sens où l'on voudrait en tirer avantage contre nous.

RÉPONSE

Je réclame ici la justice de l'observateur, contre lui-même. Je n'ai dit nulle part que l'homme ne dût qu'aux arts la supériorité qu'il a sur les brutes ; je suis

très éloigné de le penser, et encore plus de tirer aucun avantage contre nous du degré d'intelligence que je vois clairement exister dans les animaux. J'ai dit, et je crois en être sûr, qu'il y a tel homme dont actuellement la somme des idées et des connaissances acquises est inférieure à la somme des idées de tel renard dont j'ai suivi les manœuvres. Mais je n'ai jamais eu dessein d'en conclure que cet homme n'eût pas en puissance la faculté de surpasser le plus habile des renards.

L'OBSERVATEUR

Les sciences abstraites rendent en général plus stupide et plus insensée une bonne partie du corps de la nation.

RÉPONSE

L'observateur prétend ajouter encore à l'idée de J.-J. Rousseau qui dit seulement que les sciences contribuent à nous rendre plus méchants, en nous rendant plus éclairés ; que ce sont des armes données à des furieux. Mais si elles nous rendent *stupides*, elles ont dès lors une utilité morale, à laquelle sans doute J.-J. Rousseau n'avait pas songé, et cet écrivain doit être moins en colère contre elles. Voilà comme dans l'espèce humaine tout va se perfectionnant par de nouvelles découvertes. Il est vrai que si la première assertion a semblé paradoxale, celle-ci pourrait peut-être élever quelques doutes. Mais, aussi, que les sciences nous rendent *stupides*, ce serait une bonne démonstration à faire.

L'OBSERVATEUR

La sensibilité, ce précieux attribut de l'intelligence, se montre-t-elle avec quelque énergie dans la plupart des brutes envers leurs semblables ?

RÉPONSE

Elle se montre avec la plus grande énergie dans toutes les espèces qui vivent ensemble, et qui ont des moyens de s'entre-secourir : celui qui en doutera peut essayer d'aller faire crier un porc dans un bois où il y en aura d'autres à la glandée. Les espèces vigoureuses et bien armées, défendent avec fureur les individus de leurs troupes ; les espèces faibles s'avertissent du danger ; celles qui vivent en famille y concentrent leurs intérêts, et il n'est pas extraordinaire qu'elles n'en prennent aucun à d'autres individus qui n'ont aucun rapport avec elles.

L'OBSERVATEUR

L'organisation, selon le procédé si connu de la nature, devrait marcher par des nuances insensibles... Il devrait donc y avoir des animaux presque aussi bien organisés que nous, peut-être d'autres beaucoup mieux, etc.

RÉPONSE

Je me contente de voir ce qui est, et je ne me suis jamais inquiété de ce qui devrait être. Un des plus

grands obstacles au progrès réel des connaissances, c'est cette fureur de présumer, et de décider ensuite sur des présomptions. Il est plaisant qu'avec le peu que nous savons, nous prétendions déterminer les lois de la nature ! Qui nous a dit que l'organisation devrait marcher par des nuances insensibles ? Si cela n'est pas, pourquoi cela devrait-il être ? Les analogies ne sont bonnes qu'à faire conjecturer lorsque les faits manquent, et toutes les analogies du monde ne valent pas un seul fait bien observé.

XI

*Sur l'instinct des animaux*¹

Rien n'est si ordinaire parmi les hommes et même parmi les philosophes, que de se servir de mots auxquels on n'attache aucune signification précise, et cependant de les employer comme s'ils en avaient une bien déterminée. De là sont nés des raisonnements sans fin et des disputes interminables, qu'on se serait épargnés en apportant quelque soin à bien expliquer ce qu'on entend par ces mots. Celui d'*instinct* me paraît être un de ceux dont on a le plus abusé, et qu'on a le plus souvent prononcé sans l'entendre. Tout le monde veut bien désigner par là le principe qui dirige les bêtes dans leurs actions ; mais chacun, à sa manière, détermine la nature ou fixe

1. Ce titre est de Le Roy ; il apparaît dans l'article « Instinct » de l'*Encyclopédie méthodique* (cf. Notice bibliographique, p. 39). (NdÉ)

l'étendue de ce principe. On s'accorde bien sur le mot ; mais les idées qu'on y attache sont essentiellement différentes. Aristote et les péripatéticiens donnaient aux bêtes une âme sensitive, mais bornée à la sensation et à la mémoire, sans aucun pouvoir de réfléchir sur ses actes, de les comparer, etc. D'autres ont été beaucoup plus loin. Lactance dit qu'excepté la religion, il n'est rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'espèce humaine.

D'un autre côté, tout le monde connaît la fameuse hypothèse de Descartes, que ni sa grande réputation ni celle de quelques-uns de ses sectateurs n'ont pu soutenir. Les bêtes de la même espèce ont dans leurs opérations une uniformité qui en a imposé à ces philosophes, et leur a fait naître l'idée d'automatisme ; mais cette uniformité n'est qu'apparente, et l'habitude de voir la fait disparaître aux yeux exercés. Pour un chasseur attentif, il n'est pas deux renards dont l'industrie se ressemble entièrement, ni deux loups dont la gloutonnerie soit la même.

Depuis Descartes, plusieurs théologiens ont cru la religion intéressée au maintien de cette opinion du mécanisme des bêtes. Ils n'ont point senti que la bête, quoique pourvue de facultés qui lui sont communes avec l'homme, pouvait en être encore à une distance infinie.

L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes semblables aux nôtres, et disposés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale. Le détail de leurs actions nous fait clairement apercevoir qu'elles sont douées de la faculté de sentir, c'est-à-dire qu'elles éprouvent ce que nous éprouvons lorsque nos organes sont remués par l'action des objets extérieurs. Douter si

les bêtes ont cette faculté, c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus, puisque nous n'en sommes assurés que par les mêmes signes.

Celui qui voudra méconnaître la douleur à ses cris, qui se refusera aux marques sensibles de la joie, de l'impatience, du désir, ne mérite pas qu'on lui réponde. Non seulement il est certain que les bêtes sentent, il l'est encore qu'elles se ressouvient. Sans la mémoire, les coups de fouet ne rendraient point nos chiens sages, et toute éducation des animaux serait impossible. L'exercice de la mémoire les met dans le cas de comparer une sensation passée avec une sensation présente. Toute comparaison entre deux objets produit nécessairement un jugement ; les bêtes jugent donc. La douleur des coups de fouet, retracée par la mémoire, balance dans un chien couchant le plaisir de courir un lièvre qui part. De la comparaison qu'il fait entre ces deux sensations naît le jugement qui détermine son action. Souvent il est entraîné par le sentiment vif du plaisir ; mais l'action répétée des coups rendant plus profond le souvenir de la douleur, le plaisir perd à la comparaison ; alors il réfléchit sur ce qui s'est passé, et la réflexion grave dans sa mémoire une idée de relation entre un lièvre et des coups de fouet.

Cette idée devient si dominante, qu'enfin la vue d'un lièvre lui fait serrer la queue, et regagner promptement son maître. L'habitude de porter les mêmes jugements les rend si prompts, et leur donne l'air si naturel, qu'elle fait méconnaître la réflexion qui les a réduits en principes : c'est l'expérience, aidée de la réflexion, qui fait qu'une belette juge sûrement de la proportion entre la grosseur de son corps et l'ouverture par laquelle

elle veut passer. Cette idée une fois établie devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, et elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles. Mais les bêtes ne doivent pas seulement à la réflexion de simples idées de relation ; elles tiennent encore d'elle des idées indicatives plus compliquées, sans lesquelles elles tomberaient dans mille erreurs funestes pour elles. Un vieux loup est attiré par l'odeur d'un appât ; mais lorsqu'il veut en approcher, son nez lui apprend qu'un homme a marché dans les environs.

L'idée du passage d'un homme lui indique un péril et des embûches. Il hésite donc, il tourne pendant plusieurs nuits ; l'appétit le ramène aux environs de cet appât dont l'éloigne la crainte du péril indiqué. Si le chasseur n'a pas pris toutes les précautions usitées pour dérober à ce loup le sentiment du piège ; si la moindre odeur de fer vient frapper son nez, rien ne rassurera jamais cet animal devenu inquiet par l'expérience.

Ces idées acquises successivement par la sensation et par la réflexion, et représentées dans leur ordre par l'imagination et par la mémoire, forment le système des connaissances de l'animal, et la chaîne de ses habitudes ; mais c'est l'attention qui grave dans sa mémoire tous les faits qui concourent à l'instruire : et l'attention est le produit de la vivacité des besoins. Il doit s'ensuivre que parmi les animaux, ceux qui ont des besoins plus vifs ont plus de connaissances acquises que les autres. En effet on aperçoit, au premier coup d'œil, que la vivacité des besoins est la mesure de l'intelligence dont chaque espèce est douée, et que les circonstances qui peuvent rendre

pour chaque individu les besoins plus ou moins pressants, étendent plus ou moins le système de ses connaissances.

La nature fournit aux frugivores une nourriture qu'ils se procurent facilement sans industrie et sans réflexion ; ils savent où est l'herbe qu'ils ont à brouter, et sous quel chêne ils trouveront du gland.

Leur connaissance se borne à cet égard à la mémoire d'un seul fait : aussi leur conduite, quant à cet objet, paraît-elle stupide et voisine de l'automatisme. Mais il n'en est pas ainsi des carnassiers : forcés de chercher une proie qui se dérobe à eux, leurs facultés, éveillées par le besoin, sont dans un exercice continu ; tous les moyens par lesquels leur proie leur est souvent échappée se présentent fréquemment à leur mémoire. De la réflexion qu'ils sont forcés de faire sur ces faits, naissent des idées de ruses et de précautions qui se gravent encore dans la mémoire, et s'y établissent en principes, et que la répétition rend habituelles. La variété et l'invention de ces idées étonnent souvent ceux auxquels ces objets sont les plus familiers. Un loup qui chasse sait par expérience que le vent apporte à son odorat les émanations du corps des animaux qu'il recherche, il va donc toujours le nez au vent ; il apprend de plus à juger, par le sentiment du même organe, si la bête est éloignée ou prochaine, si elle est reposée ou fuyante. D'après cette connaissance il règle sa marche ; il va à pas de loup pour la surprendre, ou redouble de vitesse pour l'atteindre. Il rencontre sur sa route des mulots, des grenouilles et d'autres petits animaux, dont il s'est mille fois nourri ; mais, quoique déjà pressé par la faim, il néglige cette nourriture présente et facile, parce qu'il sait qu'il

trouvera dans la chair d'un cerf ou d'un daim un repas plus ample et plus exquis. Dans tous les temps ordinaires, ce loup épuisera toutes les ressources qu'on peut attendre de la vigueur et de la ruse d'un animal solitaire ; mais lorsque l'amour met en société le mâle et la femelle, ils ont respectivement, quant à l'objet de la chasse, des idées qui dérivent de la facilité que l'union procure. Ces loups connaissent, par des expériences répétées, où vivent ordinairement les bêtes fauves, et la route qu'elles tiennent lorsqu'elles sont chassées. Ils savent aussi combien est utile un relais pour hâter la défaite d'une bête déjà fatiguée. Ces faits étant connus, ils concluent de l'ordinaire au probable, et en conséquence ils partagent leurs fonctions. Le mâle se met en quête, et la femelle, comme plus faible, attend au détroit la bête haletante qu'elle est chargée de relancer. On s'assure aisément de toutes ces démarches, lorsqu'elles sont écrites sur la terre molle ou sur la neige, et on peut y lire l'histoire des pensées de l'animal.

Le renard, beaucoup plus faible que le loup, est contraint de multiplier beaucoup plus les ressources pour obtenir sa nourriture. Il a tant de moyens à prendre, tant de dangers à éviter, que sa mémoire est nécessairement chargée d'un nombre de faits qui donne à son *instinct* une grande étendue. Il ne peut pas abattre ces grands animaux dont un seul le nourrirait pendant plusieurs jours ; il n'est pas non plus pourvu d'une vitesse qui puisse suppléer au défaut de vigueur : ses moyens naturels sont donc la ruse, la patience et l'adresse. Il a toujours, comme le loup, son odorat pour boussole. Le rapport fidèle de ce sens bien exercé l'instruit de l'approche de ce qu'il doit éviter. Peu fait pour chasser

à force ouverte, il s'approche ordinairement en silence, ou d'une perdrix qu'il évente, ou bien du lieu par lequel il sait que doit passer un lièvre ou un lapin. La terre molle reçoit à peine la trace légère de ses pas. Partagé entre la crainte d'être surpris, et la nécessité de surprendre lui-même, sa marche, toujours précautionnée et souvent suspendue, décèle son inquiétude, ses désirs et ses moyens. Dans les pays giboyeux, où les plaines et les bois ne le laissent pas manquer de proie, il fuit les lieux habités. Il ne s'approche de la demeure des hommes que quand il est pressé par le besoin ; mais alors la connaissance du danger lui fait doubler ses précautions ordinaires. À la faveur de la nuit, il se glisse le long des haies et des buissons. S'il sait que les poules sont bonnes, il se rappelle en même temps que les pièges et les chiens sont dangereux. Ces deux souvenirs guident sa marche, et la suspendent ou l'accélèrent, selon le degré de vivacité que donnent à l'un d'eux les circonstances qui surviennent. Lorsque la nuit commence, et que sa longueur offre des ressources à la prévoyance du renard, le jappement éloigné d'un chien arrêtera sur-le-champ sa course. Tous les dangers qu'il a courus en différents temps se représentent à lui ; mais à l'approche du jour, cette frayeur extrême cède à la vivacité de l'appétit : l'animal alors devient courageux par nécessité. Il se hâte même de s'exposer, parce qu'il sait qu'un danger plus grand le menace au retour de la lumière.

On voit que les actions les plus ordinaires des bêtes, leurs démarches de tous les jours supposent la mémoire, la réflexion sur ce qui s'est passé, la comparaison entre un objet présent qui les attire et des périls indiqués qui les éloignent, la distinction entre des circonstances qui se

ressemblent à quelques égards, et qui diffèrent à d'autres, le jugement et le choix entre tous ces rapports. Qu'est-ce donc que l'*instinct* ? Des effets si multipliés dans les animaux, de la recherche du plaisir, et de la crainte de la douleur ; les conséquences et les inductions tirées, par eux, des faits qui se sont placés dans leur mémoire ; les actions qui en résultent, ce système de connaissances auxquelles l'expérience ajoute, et que, chaque jour, la réflexion rend habituelles : tout cela ne peut pas se rapporter à l'*instinct*, ou bien ce mot devient synonyme avec celui d'intelligence.

Ce sont les besoins vifs qui, comme nous l'avons dit, gravent dans la mémoire des bêtes des sensations fortes et intéressantes, dont la chaîne forme l'ensemble de leurs connaissances. C'est par cette raison que les animaux carnassiers sont beaucoup plus industrieux que les frugivores, quant à la recherche de la nourriture ; mais chassez souvent ces mêmes frugivores, vous les verrez acquérir, relativement à leur défense, la connaissance d'un nombre de faits, et l'habitude d'une foule d'inductions qui les égalent aux carnassiers. De tous les animaux qui vivent d'herbes, celui qui paraît le plus stupide est, peut-être, le lièvre. La nature lui a donné des yeux faibles et un odorat obtus : si ce n'est l'ouïe qu'il a excellente, il paraît n'être pourvu d'aucun instrument d'industrie. D'ailleurs il n'a que la fuite pour moyen de défense ; mais aussi semble-t-il épuiser tout ce que la fuite peut comporter d'intentions et de variétés. Je ne parle pas d'un lièvre que des lévriers forcent par l'avantage d'une vitesse supérieure, mais de celui qui est attaqué par des chiens courants. Un vieux lièvre, ainsi chassé, commence par proportionner sa fuite à la

vitesse de la poursuite. Il sait, par expérience, qu'une fuite rapide ne le mettrait pas hors de danger, que la chasse peut être longue, et que ses forces ménagées le serviront plus longtemps. Il a remarqué que la poursuite des chiens est plus ardente et moins interrompue dans les bois fourrés, où le contact de son corps leur donne un sentiment plus vif de son passage, que sur la terre, où ses pieds ne font que poser ; ainsi il évite les bois et fuit presque toujours les chemins (ce même lièvre, lorsqu'il est poursuivi à vue par un lévrier, s'y dérobe en cherchant les bois). Il ne peut pas douter qu'il ne soit suivi par les chiens courants, sans être vu ; il entend distinctement que la poursuite s'attache avec scrupule à toutes les traces de ses pas. Que fait-il ? Après avoir couru un long espace en ligne droite, il revient exactement sur ces mêmes voies. Après cette ruse, il se jette de côté, fait plusieurs sauts consécutifs, et par là dérobe aux chiens, au moins pour un temps, le sentiment de la route qu'il a prise. Souvent il va faire partir du gîte un autre lièvre dont il prend la place. Il déroute ainsi les chasseurs et les chiens par mille moyens qu'il serait trop long de détailler. Ces moyens lui sont communs avec d'autres animaux, qui, plus habiles que lui d'ailleurs, n'ont pas plus d'expérience à cet égard. Les jeunes animaux ont beaucoup moins de ces ruses. C'est à la science des faits que les vieux doivent les inductions justes et promptes qui amènent ces actes multipliés.

Les ruses, l'invention, l'industrie, étant une suite de la connaissance des faits gravés par le besoin dans la mémoire, les animaux doués de vigueur, ou pourvus de défenses, doivent être moins industriels que les autres. Aussi voyons-nous que le loup, qui est un des

plus robustes animaux de nos climats, est un des moins rusés lorsqu'il est chassé. Son nez, qui le guide toujours, ne le rend précautionné que contre les surprises. Mais d'ailleurs il ne songe qu'à s'éloigner, et à se dérober au péril par l'avantage de sa force et de son haleine. Sa fuite n'est point compliquée comme celle des animaux timides. Il n'a point recours à ces feintes et à ces retours, qui sont une ressource nécessaire pour la faiblesse et la lassitude.

Le sanglier, qui est armé de défenses, n'a point non plus recours à l'industrie. S'il se sent blessé dans sa fuite, il s'arrête pour combattre. Il s'indigne et se fait redouter des chasseurs et des chiens, qu'il menace et charge avec fureur. Pour se procurer une défense plus facile et une vengeance plus assurée, il cherche les buissons épais et les halliers ; il s'y place de manière à ne pouvoir être abordé qu'en face. Alors, l'œil farouche et les soies hérissées, il intimide les hommes et les chiens, les blesse et s'ouvre un passage pour une retraite nouvelle.

La vivacité des besoins donne, comme on voit, plus ou moins d'étendue aux connaissances que les bêtes acquièrent. Leurs lumières s'augmentent en raison des obstacles qu'elles ont à surmonter. Cette faculté, qui rend les bêtes capables d'être perfectionnées, rejette bien loin l'idée d'automatisme, qui ne peut être née que de l'ignorance des faits. Qu'un chasseur arrive avec des pièges dans un pays où ils ne sont pas encore connus des animaux, il les prendra avec une extrême facilité, et les renards même lui paraîtront imbéciles. Mais lorsque l'expérience les aura instruits, il sentira, par les progrès de leurs connaissances, le besoin qu'il a d'en acquérir de nouvelles. Il sera contraint de multiplier

les ressources, et de donner le change à ces animaux, en leur présentant ses appâts sous mille formes différentes.

Parmi les différentes idées que la nécessité fait acquérir aux animaux, on ne doit point oublier celles des nombres. Les bêtes comptent, cela est certain ; et quoique jusqu'à présent leur arithmétique paraisse assez bornée, peut-être pourrait-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies parce qu'elles enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assidûment les nids de ces oiseaux destructeurs ; et, pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère pendant qu'elle couve. Entre ces mères il en est d'inquiètes, qui désertent leur nid dès qu'on approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est le nid, et un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse ; mais il attend en vain, si la pie qu'il veut surprendre a quelquefois été manquée en pareil cas. Elle sait que la foudre va sortir de cet antre, où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper cet oiseau inquiet, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçait et l'autre passait ; mais la pie compte et se tient toujours éloignée. Le lendemain trois y vont, et elle voit encore que deux seulement se retirent. Enfin il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son calcul en défaut. La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à revenir. Ce phénomène, renouvelé toutes les fois qu'il

est tenté, doit être mis au rang des phénomènes les plus ordinaires de la sagacité des animaux.

Puisque les animaux gardent la mémoire des faits qu'ils ont eu intérêt de remarquer ; puisque les conséquences qu'ils en ont tirées s'établissent en principes par la réflexion, ils sont perfectibles : mais nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quel degré. Nous sommes même presque étrangers au genre de perfection dont les bêtes sont susceptibles. Jamais, avec un odorat tel que le nôtre, nous ne pouvons atteindre à la diversité des rapports et des idées que donne au loup et au chien leur nez subtil et toujours exercé. Ils doivent à la finesse de ce sens la connaissance de quelques propriétés de plusieurs corps, et des idées de relation entre ces propriétés et l'état actuel de leur machine. Ces idées et ces rapports échappent à la stupidité de nos organes. Pourquoi les bêtes ne se perfectionnent-elles point ? Pourquoi ne remarquons-nous point un progrès sensible dans les espèces ? Mais on peut demander aussi pourquoi cette espèce humaine, avec tant de moyens de perfectibilité, est-elle si peu avancée dans les connaissances les plus essentielles. Pourquoi plus de la moitié des hommes est-elle abrutie par des superstitions ridicules ? Pourquoi les sciences qui lui sont les plus nécessaires, celles d'où dépend le bonheur de l'espèce entière, sont-elles encore dans l'enfance ? Etc.

Il est certain que les bêtes peuvent faire des progrès : mille obstacles particuliers s'y opposent, et d'ailleurs il est apparemment un terme qu'elles ne franchiront jamais.

La mémoire ne conserve les traces des sensations et des jugements qui en sont la suite, qu'autant que celles-ci ont eu le degré de force qui produit l'attention vive. Or

les bêtes vêtues par la nature, ne sont guère excitées à l'attention que par les besoins de l'appétit et de l'amour. Elles n'ont pas de ces besoins de convention, qui naissent de l'oisiveté et de l'ennui. La nécessité d'être émus se fait sentir à nous dans l'état ordinaire de veille, et elle produit cette curiosité inquiète qui est la mère des connaissances. Les bêtes ne l'éprouvent point. Si quelques espèces sont plus sujettes à l'ennui que les autres, la fouine, par exemple, que la souplesse et l'agilité caractérisent, ce ne peut pas être pour elles une situation ordinaire, parce que la nécessité de chercher à vivre tient presque toujours leur inquiétude en exercice. Lorsque la chasse est heureuse, et que leur faim est assouvie de bonne heure, elles se livrent, par le besoin d'être émues, à une grande profusion de meurtres inutiles ; mais la manière d'être la plus familière à tous ces êtres sentants est un demi-sommeil pendant lequel l'exercice spontané de l'imagination ne présente que des tableaux vagues qui ne laissent pas de traces profondes dans la mémoire.

Parmi nous, ces hommes grossiers, qui sont occupés pendant tout le jour à pourvoir aux besoins de première nécessité, ne restent-ils pas dans un état de stupidité presque égal à celui des bêtes ?

Il faut que le loisir, la société et le langage servent la perfectibilité, sans quoi cette disposition reste stérile. Or, premièrement, le loisir manque aux bêtes, comme je l'ai déjà dit. Occupées sans cesse à pourvoir à leurs besoins, et à se défendre contre d'autres animaux ou contre l'homme, elles ne peuvent conserver d'idées acquises que relativement à ces objets. Secondement, la plupart

vivent isolées et n'ont qu'une société passagère, fondée sur l'amour et sur l'éducation de la famille. Celles qui sont attroupées d'une manière plus durable, sont rassemblées uniquement par le sentiment de la crainte. Il n'y a que les espèces timides qui soient dans ce cas ; et la crainte qui approche ces individus les uns des autres, paraît être le seul sentiment qui les occupe. Telle est l'espèce du cerf, dans laquelle les biches ne s'isolent guère que pour mettre bas, et les cerfs pour refaire leur tête.

Dans les espèces mieux armées et plus courageuses, comme sont les sangliers, les femelles, comme plus faibles, restent attroupées avec les jeunes mâles. Mais dès que ceux-ci ont atteint l'âge de trois ans, et qu'ils sont pourvus de défenses qui les rassurent, ils quittent la troupe ; la sécurité les mène à la solitude : il n'y a donc pas de société proprement dite entre les bêtes.

Le sentiment seul de la crainte et l'intérêt de la défense réciproque, ne peuvent pas porter fort loin leurs connaissances.

Elles ne sont pas organisées de manière à multiplier les moyens, ni à rien ajouter aux armes, toujours prêtes, qu'elles doivent à la nature.

À l'égard du langage, il paraît que celui des bêtes est fort borné. Cela doit être, vu leur manière de vivre, puisqu'il y a des sauvages qui ont des arcs et des flèches, dont cependant la langue n'a pas trois cents mots. Mais quelque borné que soit le langage des bêtes, il existe : on peut assurer même qu'il est beaucoup plus étendu qu'on ne le suppose communément dans des êtres qui ont un museau allongé ou un bec.

Celles de leurs habitudes qui paraissent le plus naturelles, ne peuvent s'être formées, comme nous l'avons prouvé, que par des inductions liées ensemble par la réflexion, et qui supposent toutes les opérations de l'intelligence ; mais nous ne remarquons point d'articulation sensible dans leurs cris. Cette apparente uniformité nous fait croire que réellement elles n'articulent point. Il est certain cependant que les bêtes de chaque espèce distinguent très bien entre elles ces sons qui nous paraissent confus. Il ne leur arrive pas de s'y méprendre, ni de confondre le cri de la frayeur avec le *gannissement*¹ de l'amour. Il n'est pas seulement nécessaire qu'elles expriment ces situations tranchées ; il faut encore qu'elles en caractérisent les différentes nuances. Le parler d'une mère qui annonce à sa famille qu'il faut se cacher, se dérober à la vue de l'ennemi, ne peut pas être le même que celui qui indique qu'il faut précipiter la fuite. Les circonstances établissent la nécessité d'une action différente : il faut que la différence soit exprimée dans le langage qui commande l'action. Par quel mécanisme des animaux qui chassent ensemble s'accordent-ils pour s'attendre, se trouver, s'aider ? Ces opérations ne se feraient pas sans des conventions dont le détail ne peut s'exécuter qu'au moyen d'une langue articulée. La monotonie nous trompe, faute d'habitude et de réflexion. Lorsque nous entendons des hommes parler ensemble une langue qui nous est étrangère, nous ne sommes point frappés d'une articulation sensible, nous croyons entendre la répétition continuelle des mêmes sons. Le langage des bêtes, quelque

1. Terme ancien désignant tout cri poussé par un animal. (NdÉ)

varié qu'il puisse être, doit nous paraître encore mille fois plus monotone, parce qu'il nous est infiniment plus étranger ; mais, quel que soit ce langage des bêtes, il ne peut pas aider beaucoup la perfectibilité dont elles sont douées. La tradition ne sert presque point aux progrès des connaissances. Sans l'écriture qui appartient à l'homme seul, chaque individu, concentré dans sa propre expérience, serait forcé de recommencer la carrière que son devancier aurait parcourue, et l'histoire des connaissances d'un homme serait presque celle de la science de l'humanité.

On peut donc présumer que les bêtes ne feront jamais de grands progrès, quoique, relativement à certains arts, elles pussent en avoir fait, sans que nous nous en fussions aperçus. En général, les obstacles qui s'opposent aux progrès des espèces sont fort difficiles à vaincre, et les individus n'empruntent point non plus de la force d'une passion dominante cette activité soutenue qui fait qu'un homme s'élève, par le génie, fort au-dessus de ses égaux. Les bêtes ont cependant des passions naturelles, et d'autres qu'on peut appeler factices ou de réflexion ; celles du premier genre sont l'impression de la faim, les désirs ardents de l'amour, la tendresse maternelle ; les autres sont la crainte de la disette ou l'avarice, et la jalousie qui conduit à la vengeance.

Mais nous avons montré précédemment que ces passions n'ont ni la continuité ni le caractère de celles qui servent réellement aux progrès des espèces. Elles remplissent leur objet par des moyens peu compliqués, et qui doivent être toujours les mêmes. De ce que les bêtes n'inventent point au-delà de leurs besoins, on aurait tort d'en conclure qu'elles n'inventent point du tout, et certainement la conclusion

ne serait pas légitime. Je bornerai là mes réflexions sur ce qu'on appelle *instinct* dans les bêtes. Il me paraît impossible de ne pas reconnaître que le principe qui les meut dans leurs actions est un principe intelligent qui est le produit des sensations et de la mémoire. Mais quoique cet avantage leur soit commun avec nous, il est aisé de voir à quelle distance sont encore de nous ces êtres sentants, et quel intervalle immense nous sépare.

XII

Sur la migration des oiseaux

Il est inconcevable combien les personnes qui sont résolues à ne point admettre d'intelligence dans les bêtes se sont tourmentées pour expliquer l'ensemble de leurs actions. Les uns en font le résultat d'un mécanisme incompréhensible, qui, s'il pouvait avoir lieu, entraînerait les conséquences les plus dangereuses. D'autres, comme M. Reimar¹, docteur allemand, qui a fait un gros livre sur *l'instinct des animaux*, leur donne *des sensations confuses, une*

1. Il s'agit d'Hermann Samuel Reimar (1694-1768), philosophe et théologien allemand. Son ouvrage *Allgemeine Betrachtungen über die Triebe der Thiere : hauptsächlich über ihre Kunsttriebe zum Erkenntniss des Zusammenhanges der Welt, des Schöpfers und unser selbst*, paru en 1760, avait été traduit en 1770 en français sous le titre *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leur mœurs*. (NdÉ)

mémoire confuse, etc. Il prétend que, pour comparer, pour juger, on a besoin de représentations distinctes ; mais que pour agir il ne faut que des représentations confuses. Il établit qu'il n'y a que de l'analogie entre les actions des bêtes et les opérations de notre âme, qu'elles ne peuvent point avoir de motifs, et qu'elles agissent seulement dans l'ordre où nous aurions pensé. Il assure qu'elles ne se souviennent que de l'*aujourd'hui* ; que l'*hier*, et plus encore l'*avant-hier*, sont nuls pour elles. En un mot, il en parle aussi positivement, et d'une manière aussi affirmative que si son âme eût animé le corps de quelque animal, et qu'ensuite elle eût conservé le souvenir complet de son état précédent. Tous ces messieurs s'accordent à poser en fait ce qui est question ; ils vous disent, par exemple, que, puisque les animaux sont des êtres *irraisonnables*, il est clair qu'ils ne peuvent pas raisonner. D'autres fois ils font des suppositions gratuites. Ils assurent que les animaux naissent parfaitement instruits, et que, sans avoir jamais rien appris, ils exécutent, dans le dernier degré de perfection, les plus industrieux de leurs ouvrages. C'est un fait évidemment faux pour tous ceux qui ont pris la peine d'examiner. Mais les faits ne concluent rien, suivant ces messieurs. C'est sans doute une manière nouvelle, que de rejeter les faits pour juger d'après des suppositions. Le physicien de Nuremberg a répondu à la plupart de ces assertions, objections, etc., d'une manière qui me paraît victorieuse. Mais il faut revenir plus d'une fois sur la vérité, surtout quand on a affaire à des docteurs. Voici donc quelques nouvelles remarques qui me paraissent mériter quelque attention.

Ce n'est que par la réflexion sur ce que nous éprouvons nous-mêmes, que nous pouvons juger les êtres animés qui nous environnent. Dès que nous observons une suite, et surtout une suite longue et variée d'actions qui n'auraient pas pu avoir lieu pour nous sans certains motifs, nous sommes en droit de juger que l'être agissant a eu ces mêmes motifs. Non seulement cette analogie est légitime, mais nous n'avons pas d'éléments qui puissent nous autoriser, avec quelque apparence de raison, à lui supposer d'autres principes d'action. Cependant M. Reimar prétend qu'un chien qui voit le bâton de son maître levé, et qui, en conséquence, l'approche d'une manière soumise pour le fléchir, parce qu'il a l'expérience que cela lui a réussi, est bien loin de raisonner ; mais qu'il a seulement la *représentation confuse et simultanée* d'un bâton levé, de la douleur qu'il peut en résulter, et de l'indulgence du maître qui sera le fruit de son air soumis. S'il est vrai, comme le prouve le lord Shaftesbury, que le ridicule soit une pierre de touche sûre en fait d'opinions, il suffit d'exposer celle-ci pour la réfuter. Je crois bien que le chien n'aura pas d'idée distincte d'une suite de syllogismes en forme qu'articulerait en pareil cas un docteur allemand ; mais il est évident que son action serait sans motif ou, si l'on veut, n'aurait pas de raison suffisante si elle n'était, pour le moins, le résultat d'un enthymème dont les deux termes frappent clairement et vivement son imagination.

Les docteurs sont sujets à confondre le raisonnement avec l'argumentation. Ce sont pourtant deux choses fort différentes. L'argumentation suppose une langue parlée ou écrite. Sa forme ordinaire consiste à tirer une conséquence d'une idée connue et avouée, par le moyen d'une troisième

qui leur sert de liaison. Le raisonnement va beaucoup plus vite : il suffit, pour en faire un, d'apercevoir l'identité entre deux idées. Si elle n'y est pas, le raisonnement ne vaut rien ; car il ne doit être que le prononcé, soit en parole soit en action, de cette identité. Voulez-vous mettre en forme d'argument l'action du chien qui s'humilie en voyant le bâton levé, vous y trouverez deux suites d'idées qui ont chacune deux termes, avec celle qui les lie ensemble. La vue du bâton levé, le souvenir de la douleur, l'idée du rapport entre ces deux sensations ; premier syllogisme. Le souvenir des actes d'humiliation en pareil cas, celui de l'indulgence qui s'en est suivie, la détermination qui est la conséquence du rapport entre ces deux faits ; second syllogisme. Voilà bien la matière de deux raisonnements. Il est clair que la mémoire et l'imagination du chien en ont promptement parcouru tous les termes, sans quoi il n'aurait point agi.

Rien ne ressemble plus aux qualités occultes des anciens, que les principes d'où M. Reimar fait dériver les actions des animaux. Il dit, par exemple, qu'un oiseau de passage a une perception intérieure du temps où il doit changer de pays, et qu'il sent un attrait vers une certaine région. Il faut convenir que l'attrait d'un être qui sent vers une région dont il n'aurait point de connaissance serait une chose fort extraordinaire, et que la perception d'un être qui ne sentirait pas le serait encore plus. Il est difficile, sans doute, de deviner précisément comment s'est établie originairement cette habitude de changer de pays. On peut croire pourtant que l'incommodité d'une température qui ne convenait plus à la constitution de l'animal y a donné

lieu, de proche en proche ; peut-être a-t-il fallu plus d'un siècle pour établir, par degré, la régularité parfaite de ces transigrations. Mais, dans l'état actuel, il est certain que la connaissance de la nécessité du passage, et du temps auquel il doit s'exécuter, est le fruit d'une instruction qui se perpétue de race en race. Le passage n'a pas lieu pour ceux à qui l'instruction a manqué, et il est visible que les jeunes oiseaux sont conduits par ceux à qui l'âge et l'expérience donnent les connaissances et l'autorité.

Prenons pour exemple les hirondelles, que tout le monde est à portée d'observer. D'abord, le départ est toujours précédé par des assemblées dont la fréquence et la durée ne peuvent pas laisser douter qu'elles n'aient pour objet tous les préparatifs d'un voyage entrepris par des êtres qui ont la faculté de sentir et de s'entendre, et que rassemble un projet commun. Le babil rapide et varié qui règne dans ces assemblées indique clairement une communication et des préceptes, devenus nécessaires à la nombreuse progéniture de l'année. Elle doit avoir besoin d'instructions préliminaires, et souvent répétées, pour être préparée à ce grand événement. Les essais multipliés de voler en troupe ne sont pas moins indispensables, et ils sont toujours suivis d'une répétition d'enseignements qui font retentir nos toits et nos cheminées. Des hommes rassemblés, dont nous n'entendrions pas la langue, ne marqueraient pas pour nous un projet pareil d'une manière différente. Mais un phénomène qui se répète souvent prouve, mieux que cette analogie, que ces transigrations ne sont point le résultat d'une disposition sourde et machinale. Lorsqu'au moment indiqué pour le

passage, moment que la saison ne permet pas de retarder sans compromettre le salut de l'espèce entière, il se trouve un nombre, même assez grand, d'individus trop jeunes pour suivre la troupe, ils sont abandonnés, et restent dans le pays. Mais ils ont beau y devenir adultes, *l'attrait vers une certaine région* ne se fait point sentir, ou du moins ne suffit pas pour les guider. Ils périssent à la fin, victimes de leur ignorance et de cette naissance tardive qui leur a ôté les moyens de suivre leurs parents.

Si, comme on le prétend, les actions des animaux s'exécutaient par des *forces de nature aveugles*, aucun de ces inconvénients n'arriverait. Il n'y aurait point de naissances tardives. Toutes les actions particulières s'exécuteraient dans un moment déterminé, comme des pendules bien réglées, souvent toutes à la même heure ; une partie considérable de l'espèce ne se trouverait point sacrifiée aux erreurs de la volonté de ceux auxquels elle doit la naissance.

Une sorte d'uniformité, ou plutôt de ressemblance, qui se fait remarquer entre les actions des individus de chaque espèce, a fait croire qu'ils étaient privés de liberté, et, comme le dit M. Reimar, qu'ils *exerçaient aveuglément une industrie innée, uniforme et régulière, de la manière la plus parfaite et la plus avantageuse à leur bien-être et à celui de l'espèce entière*. Mais cette régularité, cette perfection, n'est que la chimère d'un observateur inattentif ou prévenu. Il y a sans doute dans tous les animaux quelques dispositions qu'on peut appeler machinales, quelques tendances naturelles vers les objets qui leur conviennent. Il faut bien que, sans expérience

précédente, ils soient portés à exécuter certaines actions nécessaires à la conservation, soit de leur individu, soit de leur espèce. C'est un résultat de conformation qui est commun à tous les êtres qui sentent, mais il n'exclut ni la liberté ni une sorte de choix entre les formes générales prescrites par l'organisation. Au temps de la fermentation de l'amour, deux jeunes oiseaux sont poussés par un sentiment intime, à se chercher, à s'agacer, à s'accoupler, à bâtir un nid, qui sans doute a, dans chaque espèce, un ensemble de conditions déterminées, mais sur la façon duquel l'expérience donne des leçons aux individus ; car il est sûr que celui des vieux oiseaux est toujours mieux formé. Dans les précautions qu'ils prennent pour parer aux inconvénients, il est aisé de reconnaître un progrès sensible de connaissances acquises. Le physicien de Nuremberg a fort bien remarqué que la même chose arriverait, et à peu près de la même manière, à deux enfants jetés dans une île déserte, et que le hasard aurait réunis. L'attrait machinal qui rapproche les sexes ne manquerait pas de se faire sentir ; et sûrement ces enfants, devenus adultes, devineraient l'intention de la nature. Il ne me paraît pas douteux non plus qu'un lit de mousse ne fût préparé d'avance pour recevoir l'enfant qui devrait en résulter, et cette prévoyance serait due à une sorte d'inspiration ou d'*instinct* qu'il est sans doute fort difficile d'expliquer, mais qu'il est impossible de ne pas admettre. Beaucoup de ressemblances générales, une quantité infinie de différences particulières, voilà ce qui paraît être une loi universelle dans la nature.

XIII

Perfectibilité des individus et perfectibilité des espèces

Pour réfuter les objections qu'on accumule contre l'intelligence des bêtes, il faut en exposer une partie ; et c'est jusqu'à l'ennui qu'on répète les principales. On pose éternellement en fait, ce qui est en question. Si l'on prétend citer des faits, ils sont mal examinés, tronqués, dénués des circonstances essentielles qui les accompagnent. Ce ne sont plus des faits réels dont on puisse tirer quelque lumière. Si cela n'était pas indigne de la philosophie, je serais tenté de croire qu'on y met souvent de la mauvaise foi, parce qu'on est secrètement blessé d'une sorte de parité entre les animaux et nous ; et qu'on est bien décidé à ne pas l'admettre. Je ne sais pourquoi nous nous ferions une peine de partager des idées avec des êtres qui partagent avec nous l'avantage d'être formés d'os, de chair, de sang, avec qui nous sommes en concurrence pour les appétits, et souvent en rivalité pour la nourriture.

L'argument qu'on répète sans cesse, et qu'on présente sous toutes les formes, est tiré de ce que les animaux acquièrent en assez peu de temps la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire pour se bien conduire, et qu'ensuite leurs progrès paraissent s'arrêter. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait quelques opérations des bêtes sur lesquelles leur intelligence paraît précoce, ou du moins promptement formée. Il serait peut-être difficile pour nous d'y remarquer

tous les détails de l'instruction graduée de l'expérience. Mais d'abord nous ignorons tout ce qui fait expérience pour elles ; et comment le saurions-nous puisque nous sommes condamnés à ignorer une partie des éléments qui entrent dans l'éducation de nos enfants, et même dans les progrès continuels de la nôtre. Nous savons bien, en général, que nous sommes disciples de nos sensations. Mais si nous voulons remonter à l'origine de nos habitudes, si nous tentons d'expliquer celles de nos actions que nous regardons comme spontanées, nous nous perdrons sûrement dans ces détails. Il est certain cependant que nous n'en devons l'usage qu'à des réflexions sur ce que nous avons éprouvé. Lisez tout ce que dit M. l'abbé de Condillac sur le *moi* d'habitude, et le *moi* de réflexion, vous y verrez comment celle-ci veille nécessairement à la naissance des habitudes, et comment l'habitude une fois formée prend le caractère de *l'instinct*, et laisse méconnaître son origine.

Mais *pourquoi*, dit M. Reimar, *entre tous les moyens possibles qui pourraient conduire à certaines fins, les animaux choisissent-ils toujours le plus sage et le meilleur de tous ?* Pourquoi ? Parce qu'il est nécessaire que des êtres qui n'ont que peu de moyens à combiner, fassent peu de méprises. Si ma partie est devenue telle, aux échecs, qu'il ne me reste plus que deux ou trois pièces, je ferai moins de fautes que quand la partie entière m'offre un grand nombre de combinaisons à faire. Voilà le cas des animaux. Leur organisation, et surtout leurs besoins, ne leur rendent qu'un petit nombre de perceptions nécessaires. Les habitudes d'où dépend leur conservation étant une fois formées, elles n'ont point d'intérêt à les étendre, elles n'ont

donc presque aucun moyen de se tromper, à moins qu'on ne les dérouté ; et alors elles deviennent sujettes à l'erreur, comme l'a très bien prouvé, par les faits, le physicien de Nuremberg. Parmi nous, ceux que la nature a pourvus d'un sens droit, avec peu d'activité dans la mémoire, sont moins sujets à l'erreur que ceux à qui une mémoire turbulente et une ardente imagination présentent à la fois, ou du moins avec rapidité, une foule d'idées.

L'uniformité apparente des ouvrages des bêtes a le même principe. Il est impossible que, destinées par la nature à des fins déterminées, et organisées en conséquence, elles ne soient pas retenues chacune dans les cercles affectés à son espèce, en raison de leurs besoins et de leurs moyens. Il serait absurde d'exiger que leur perfectibilité naturelle s'exerçât au-delà. Nier cette perfectibilité parce qu'ils ne peuvent pas aller plus loin que ne le comportent et leurs intérêts et les facultés qui peuvent s'accorder avec leur organisation, ce serait dire qu'un bâton n'a pas quatre pieds, parce qu'il n'en a pas six. Il est faux d'ailleurs que l'uniformité dans les ouvrages des bêtes soit telle qu'on se plaît à la représenter. On n'est frappé d'abord que d'une ressemblance générale entre des productions du même genre. Ce n'est qu'après s'être familiarisé avec les objets, et avoir, en quelque façon, beaucoup vécu avec eux, qu'on commence à découvrir de la variété dans ce qu'on jugeait uniforme, je ne dis pas seulement au premier aspect, mais après un examen qu'on croyait suffisant. L'habitude seule apprend à juger des différences, et donne le droit de prononcer. C'est par habitude que le berger d'un troupeau nombreux distingue chacun de ses moutons. De cent nids d'hirondelles bien examinés, il n'y en a pas deux

qui se ressemblent parfaitement ; et il faut bien qu'il y ait de la différence, car s'ils étaient semblables, ces mères n'auraient pas de moyen pour distinguer le leur de celui de leur voisine. Les ouvrages des hommes, qui doivent être infiniment plus variés, parce que leurs moyens donnent lieu à un bien plus grand nombre de combinaisons, auront cependant le même défaut d'uniformité apparente aux yeux qui ne seront pas exercés à les considérer. Un sauvage qu'on transporterait tout d'un coup au milieu de nos villes serait révolté de l'infécondité de nos inventions. Quoi ! penserait-il, toujours des croisées disposées de la même manière à l'extérieur des maisons ! toujours la même distribution dans l'intérieur des appartements ! toujours des colonnes aux frontispices des grands édifices ! etc. Il jugerait au fond de son cœur qu'il n'y a de diversité qu'entre les cabanes des sauvages à la vue desquelles il est accoutumé.

On est étonné que les animaux exécutent presque dès la naissance une partie des actions nécessaires à leur conservation, et l'on en conclut que le principe de ces actions est inné et purement mécanique. D'abord, il est tout simple que la nature, qui proportionne en tout les moyens à la fin, ait accordé plus de facilité, plus de promptitude d'éducation, aux êtres animés, en raison de la durée de leur vie, et de ce qu'ils ont besoin d'apprendre pour subvenir à leurs besoins ; or vous verrez que cette règle est assez généralement suivie. Sans cela on verrait des espèces entières s'anéantir, parce qu'elles n'auraient pas eu le temps d'apprendre les moyens de se conserver. Le physicien de Nuremberg a eu raison de remarquer que sans doute l'éducation de la mouche éphémère devrait être très courte puisque dans un jour elle

parcourt les principaux degrés de la plus longue vie, croître, se reproduire, dépérir, et mourir. On ne doit pas conclure que cette éducation soit nulle, de ce qu'on ne peut pas en observer les progrès. Nous ne pouvons pas juger davantage de l'impression que tous ces êtres reçoivent de la durée de leur existence. Le temps n'est rien moins qu'absolu par rapport à tous les êtres qui sentent. Sa vraie mesure pour nous n'est que la succession de nos idées. Il en est de même pour tous les êtres sensibles. Celui qui a eu le plus grand nombre de sensations ou d'idées est celui qui a le plus vécu ; et cette succession peut être si rapide, que vingt-quatre heures équivalent à la plus longue vie que nous connaissons.

Il y a une autre observation à faire sur quelques-unes des dispositions que nous regardons comme innées et purement machinales ; c'est qu'elles sont peut-être absolument dépendantes des habitudes acquises par les ancêtres des individus que nous voyons aujourd'hui. Il est démontré, par des faits incontestables, qu'un grand nombre de dispositions acquises uniquement par l'éducation, lorsqu'elles sont devenues habituelles, lorsqu'elles ont été maintenues de suite dans deux ou trois sujets, deviennent presque toujours héréditaires¹. Les descendants les apportent en naissant, de

1. On pourrait multiplier beaucoup les exemples qui prouvent que dans les animaux la perfection des sens, acquise par l'exercice, se transmet ensuite par la naissance. On sait quels avantages le loup tire de l'excellence de son odorat, et avec quelle sûreté il se sert de cet organe. J'ai vu cette qualité sensiblement communiquée à la troisième génération du produit d'un chien avec une louve. Deux de ces animaux tenaient beaucoup, quant

manière qu'elles ne se laissent pas distinguer des facultés qui tiennent de plus près à la constitution de l'animal. Il doit résulter de là que dans les espèces qui ont eu la liberté de perfectionner leurs facultés, les individus peuvent transmettre à leurs enfants des dispositions plus heureuses que celles qu'eux-mêmes avaient reçues. Il est donc possible que ce que nous voyons exécuter à une partie des animaux, sans avoir besoin du tâtonnement de l'expérience, soit le fruit d'un savoir anciennement acquis, et qu'il y ait eu dans des temps antérieurs mille essais plus ou moins infructueux qui ont enfin conduit les races au degré de perfection que nous observons aujourd'hui dans quelques-uns de leurs ouvrages.

à la forme générale et aux inclinations, de l'espèce du loup. La domesticité avait un peu adouci leur naturel pervers, et ils étaient assez familiers avec ceux qu'ils voyaient ordinairement. Ils venaient lorsqu'on les appelait, mais non pas en ligne droite, comme font ordinairement les chiens. La défiance accompagnait toujours leur marche. Ils commençaient par prendre le vent, et quand ils s'étaient assurés, par le sens de l'odorat, de la personne qui les appelait, ils arrivaient à elle, et s'en laissaient caresser. Il en est de même des autres sens. Les chiens de berger ont rarement le nez fin, parce que de race en race ils ne l'exercent pas ; mais ils ont l'ouïe et la vue excellentes. Aussi, malgré leur intelligence, qui s'augmente par leur commerce continuel avec leur maître, malgré leur docilité devenue presque naturelle, il est, en général, impossible d'en faire de bons chiens de chasse, parce qu'ils manquent du premier élément nécessaire, l'excellence du nez. Il y a sans doute quelques exceptions ; mais on peut assurer qu'elles sont rares, lorsque les races ont été uniquement consacrées à la garde du troupeau : car le contraire arrive souvent. (NdA)

Qu'entre les habitudes, celles qui le plus certainement ne sont qu'acquises se transmettent ensuite par la naissance, et prennent un caractère de spontanéité comme toutes les autres dispositions les plus naturelles de l'animal : c'est un fait auquel il est impossible de se refuser. Cette observation n'a point échappé au physicien de Nuremberg. Il dit, et cela est certain, que les races des chiens qu'on a constamment dressés à arrêter et à rapporter le gibier, finissent par apporter en naissant ces deux dispositions. Cependant elles ne sont rien moins que naturelles. L'inclination de cet animal carnassier doit être de se jeter sur sa proie et de la dévorer. Ces dispositions s'oblitérent et se perdent, si l'on cesse de les entretenir pendant plusieurs générations ; mais il en est de même de celles qui tiennent de plus près à la nature. Telle est celle qu'ont les lapins de garenne à se creuser des terriers. Rendez-les domestiques, ils perdront avec le temps ce genre d'industrie. Après quelques générations, si vous voulez peupler une garenne avec ces lapins domestiques, ils ne se creuseront point de terriers ; cette partie de leur *instinct* naturel est oblitérée, et ils ne s'apprendront à se livrer à ce genre de travail que quand des besoins souvent répétés leur en auront fait sentir la nécessité.

On peut donc conclure¹, avec le physicien, que les espèces ont pu se perfectionner, et qu'une partie des bêtes

1. On m'a assuré que des abeilles, portées dans l'Amérique méridionale, travaillèrent la première année à la construction d'une ruche et à la fabrication du miel pour leur nourriture d'hiver. Mais voyant que le pays leur fournissait des fleurs toute l'année, elles cessèrent de travailler, et l'on n'en obtint plus rien. Je ne garantis pas le fait, parce que je ne l'ai pas vu ; mais il me paraît très vraisemblable. (NdA)

est peut-être arrivée au point où il n'y a plus guère de progrès à attendre pour elles, à moins qu'il n'y eût quelque coin de la terre qui eût échappé aux recherches de l'homme, et dans lequel, sous un climat favorable, elles pussent se livrer sans trouble à l'exercice de toutes leurs facultés.

Mais si la perfectibilité est une qualité indéfinie, s'il est difficile d'en assigner le terme, il n'en est pas moins assuré qu'elle en a un.

Des besoins limités, des moyens bornés, ne peuvent pas produire des combinaisons infinies. L'intelligence de l'homme a aussi des bornes qu'elle ne passera jamais, quoique ces bornes nous soient encore inconnues.

La promptitude de l'éducation des animaux, loin de nous faire conclure qu'ils sont des automates, ou quelque chose d'approchant, doit nous faire observer la marche de la nature qui accorde un développement plus prompt de l'intelligence à des créatures destinées à être bientôt abandonnées à elles-mêmes, et forcées de pourvoir à leurs besoins. Nous comparons toujours d'ailleurs la lenteur des progrès de nos enfants avec la célérité de ceux de la plupart des autres animaux : mais nous ne considérons pas assez que la faiblesse de nos enfants est souvent prolongée par nos soins mêmes. Ceux des sauvages presque abandonnés à la nature, sont beaucoup plus tôt instruits que les nôtres de tous les mouvements nécessaires à leur conservation. D'un autre côté, parmi les animaux, ceux qui ont besoin d'être allaités périraient infailliblement sans les soins de la mère, plus ou moins prolongés, et sans le secours d'une éducation bien caractérisée. La louve apprend à ses petits à attaquer les animaux qu'ils doivent dévorer. Les

oiseaux de proie enseignent à leurs petits à voler, et cet enseignement se marque par des essais répétés et gradués.

Sans recourir à un automatisme obscur et dangereux, n'est-il pas plus naturel, et en même temps plus satisfaisant, de considérer la sensibilité généralement répandue dans le règne animal, s'exerçant à différents degrés, et sous un nombre infini de formes, en raison des besoins qui mettent en mouvement les individus, et de l'organisation qui retient les espèces dans les bornes qui leur sont assignées ? Préférons-nous les arguments d'une fausse philosophie qui cherche à nous montrer tous ces êtres agissant sans motifs d'action, n'obéissant qu'à des impulsions aveugles ? Cette activité des animaux, cette variété d'espèces qui, destinées la plupart à vivre les unes aux dépens des autres, sont dans un état continu d'efforts, ces moyens réciproques et multipliés d'attaque et de défense, qui, par les intérêts croisés de chacun, servent à entretenir l'équilibre dans l'univers, ne seraient donc plus que des spectacles illusoire sur le principe desquels il faudrait repousser continuellement le témoignage de mon sentiment intime ? J'aime mieux observer dans le détail chaque individu mis en mouvement par la sensibilité, obéissant à ses affections particulières, et contribuant par cela même à la perfection de l'ensemble, et à la juste proportion qui doit régner entre les espèces. Je suis frappé du même spectacle dans l'ordre de la société, et il semble que la persuasion d'une sensibilité généralement répandue et agissante en étende les bornes. Je me livre d'autant plus volontiers à cette idée que nous avons vu combien il faut se tourmenter, et recourir à des suppositions obscures et gratuites, quand on veut s'abandonner à l'opinion contraire.

XIV

Réfutation de Buffon

J'ai lu plusieurs fois les excellentes histoires que M. de Buffon nous a données d'un grand nombre d'animaux. J'ai admiré l'éloquence de ce grand naturaliste, la sagacité qu'il montre à démêler les caractères qui différencient les espèces, la vérité de ses peintures, et son brillant coloris. Lorsqu'il a rendu compte des mœurs des animaux qu'il a observés lui-même, ou sur lesquels il a eu des mémoires fidèles, le détail de leurs inclinations et de leurs actions, de leur sagacité, de leur industrie, est représenté avec une exactitude et un charme qui laisse bien loin derrière lui tous les naturalistes qui l'ont précédé. Tant qu'il est conduit par le fil de l'observation, sa route est sûre, il pénètre dans les intentions des animaux, et par la manière dont il décrit leurs actions, il met, en grand maître, leurs mouvements sous les yeux du lecteur.

Le croirait-on ? L'auteur de l'histoire du cerf, du chien, du renard, du castor, de l'éléphant, semble oublier les faits lorsqu'il ne fait plus que raisonner, et il devient un des plus grands détracteurs de l'intelligence des animaux. Il a sans doute plus de droit qu'aucun autre de regarder la sienne comme une espèce à part. Mais puisqu'il est homme enfin, il peut se tromper, et il doit être permis d'examiner ses opinions, pourvu que ce soit avec le respect que doivent inspirer sa personne et ses grands talents.

M. de Buffon, dans son *Discours sur les animaux*, page 23, tome 4 de l'édition in-4^o¹, s'exprime ainsi :

« L'animal est au contraire un être purement matériel qui ne pense ni ne réfléchit, et qui cependant agit et semble se déterminer. Nous ne pouvons pas douter que le principe de la détermination du mouvement ne soit dans l'animal un effet purement mécanique et absolument dépendant de son organisation. »

Et page 24, il dit :

« Le sens intérieur de l'animal est, aussi bien que ses sens extérieurs, un résultat de mécanique, un sens purement matériel, etc. »

Quoi ! Nous sommes témoins d'une suite d'actions dans lesquelles se marquent visiblement la sensation actuelle d'un objet, une autre sensation rappelée par la mémoire, la comparaison entre elles, une impulsion alternative qui en est le signe évident, une hésitation sensible, enfin une détermination puisqu'il s'ensuit une action qui n'aurait pas lieu sans elle ; et, pour expliquer ce qui est si simple, ce qui est conforme à ce que nous éprouvons nous-mêmes, nous aurons recours à des ébranlements mécaniques incompréhensibles ? Assurément nous ignorons ce qui produit la sensation, et dans nous-mêmes, et dans tous les êtres animés. Il y a bien d'autres choses que nous sommes condamnés à ignorer : mais le phénomène une fois donné, nous en connaissons les produits, et il me paraît

1. Le Roy fait ici référence à l'édition originale de l'*Histoire naturelle*, publiée en 36 volumes in-quarto, de 1749 à 1789, par l'Imprimerie Nationale. (NdÉ)

impossible de les confondre avec des *résultats de mécanique*, quelque multipliés qu'on les suppose.

Par quels ébranlements successifs expliquera-t-on l'instruction graduée d'un animal, telle qu'on est souvent à portée de l'observer ? Vous verrez qu'un objet qu'il aperçoit pour la première fois lui donne une sensation abstraite générale qui est souvent fausse ; mais qu'ensuite l'attention la particularise et la rectifie. Il faut même observer que cette rectification ne se fait pas tout d'un coup, et que l'instruction ne procède pas par un mouvement uniforme, comme cela arriverait nécessairement dans une machine.

Souvent il y a des pas rétrogrades qui sont assurément impossibles dans quelque mécanisme que ce soit ; mais qui s'accordent très bien avec une réflexion intéressée qui cherche à s'assurer de la vérité, et qui n'y parvient que par des essais répétés.

Des haillons rassemblés de manière à représenter à peu près une forme humaine, détournent, ou font hésiter, des oiseaux à qui cet assemblage donne une idée abstraite d'homme.

L'intérêt qu'ils ont d'en approcher pour se saisir de la nourriture qu'on cherche à défendre leur fait faire souvent quelques pas vers l'objet, mais la première impression reçue les rend timides et précautionnés. S'ils sont enhardis par le silence et le repos de l'épouvantail, le moindre vent qui fera remuer les haillons leur rend bientôt leur première frayeur, et les éloigne. Ils se rapprochent encore, mais par intervalles. Enfin la proie qu'ils désirent, ou qu'ils soupçonnent, excite leur attention, les y fait regarder de plus près. Alors la sensation se particularise, l'erreur se

rectifie par degré ; et quand ils se sont bien assurés que cette forme était illusoire, l'épouvantail n'a plus d'effet parce que ce n'est plus un homme pour eux.

Non seulement les animaux ont des idées abstraites générales qui sont sujettes à la rectification, ils en ont aussi des rapports que certains phénomènes ont entre eux ; et souvent, par ce qu'ils voient, ils jugent de ce qui doit suivre. Un chien couchant qui voit le fusil du chasseur dirigé sur l'animal qu'il tient en arrêt, fixe évidemment son attention sur l'effet que va produire le coup de fusil. Il a donc une idée abstraite d'un tel effet quoiqu'il n'existe pas encore. Comment osera-t-on attribuer à des ébranlements mécaniques l'impression reçue d'un effet qui n'existera que dans quelques moments ?

Il n'est point d'actions un peu compliquées des animaux, surtout des animaux carnassiers, qui ne pussent fournir de pareils exemples. Il est visible que M. de Buffon n'a été induit à rapporter tous ces actes à un mécanisme aveugle, que par la crainte que trop de parité entre les animaux et l'homme ne conduisît à des conséquences dangereuses. Une telle crainte est respectable, même lorsqu'elle produit l'erreur. Mais nous avons prouvé que c'est l'erreur en ce genre qui peut au contraire donner lieu à des conséquences funestes ; qu'on ne peut concevoir aucun rapport entre la sensation et la mémoire qu'on est forcé d'accorder aux animaux, et l'idée que nous avons des propriétés de la matière ; enfin qu'attribuer les produits de ces facultés à des ébranlements mécaniques, c'est favoriser des idées d'automatisme contre lequel dépose l'évidence des faits.

Pour détériorer l'intelligence des animaux, M. de Buffon est obligé d'en supposer qui ne sont rien moins que constatés.

« L'odorat, dit-il, page 31, est le sens le plus relatif à l'instinct, à l'appétit : l'animal a ce sens infiniment meilleur que l'homme, aussi l'homme doit plus connaître qu'*appéter*, et l'animal doit plus *appéter* que connaître. »

Du moins ici il n'y a de différence établie que du plus au moins ; et c'est une des occasions, assez fréquentes, où M. de Buffon, entraîné par l'observation et l'évidence, infirme le sentiment qu'il cherche à établir. Mais d'ailleurs, il n'est pas à beaucoup près toujours vrai que les animaux aient l'odorat meilleur que l'homme. Ce sont les quadrupèdes carnassiers qui ont principalement ce privilège ; et l'odorat en eux est, pour le moins, *autant relatif à la connaissance qu'à l'appétit*.

Le loup, le renard et les autres carnassiers, comme l'a observé le physicien de Nuremberg, se servent de leur nez pour s'instruire de tout ce qu'il leur importe de connaître.

S'ils sont chassés, ils ne manquent jamais de fuir le nez au vent, et par là ils sont avertis des embuscades qu'on a préparées sur leurs pas. Si c'est un homme qui les attend au passage, ils l'éventent, le reconnaissent et se détournent. Si c'est un piège qu'on leur ait tendu, il a beau être caché avec le plus grand soin, et couvert d'un appât séduisant, il suffit que l'odeur du fer ou de l'homme qui l'a manié se fasse sentir, *la connaissance* l'emporte sur *l'appétit*, et l'animal n'est trompé que quand le chasseur a eu l'attention de détruire, par des frictions aromatiques, cette odeur qui réveille des idées de péril, et rend suspects les appâts les plus friands.

« Le sens de la vue, dit encore M. de Buffon, page 31, ne peut avoir de sûreté que par le secours du sens du

toucher ; aussi le sens de la vue est-il plus imparfait, ou plutôt acquiert moins de perfection dans l'animal que dans l'homme. »

Je ne crois pas que cette assertion soit généralement vraie ; je suis même sûr que l'observation y est souvent contraire. L'oiseau de proie a certainement la vue plus perçante, et aussi sûre que l'homme. Du plus haut des airs, où nous ne l'apercevons pas, il distingue sa proie. S'il fait quelques méprises étant jeune, il sait sûrement juger des formes, et des manières d'être du gibier destiné à sa nourriture, lorsque des expériences répétées l'ont suffisamment instruit. Un faucon *fors*, c'est-à-dire qui a été un an sauvage, distingue parfaitement bien un vanneau d'avec une perdrix. Il attaque celle-ci, et laisse en paix celui-là, parce qu'il a reconnu qu'il se fatiguerait en vain à le voler ; il ne s'y hasarde que dans quelque circonstance particulière qui lui présente plus de facilité, ou quand une faim pressante lui rend nécessaire toute espèce de tentative.

Il me paraît que M. de Buffon n'a pas assez distingué le toucher d'avec le *palper*, qui n'est qu'une forme particulière du toucher. L'exercice du palper appartient exclusivement aux animaux qui ont des mains. C'est à lui qu'ils doivent d'être assurés plus promptement de la forme des corps ; et il rectifie avec plus de facilité les erreurs auxquelles le sens de la vue peut être sujet. Mais son secours est absolument inutile pour juger des distances, le toucher seul y suffit, et tous les animaux exercés apprennent à les évaluer sûrement. Le faucon, comme l'a dit le physicien de Nuremberg, évalue avec la plus grande précision, et la distance où il est de la perdrix qu'il chasse, et qui vole, et

le temps qu'il lui faut pour arriver à elle, et l'espace qu'elle doit parcourir pendant ce temps. Si l'une de ces conditions manquait, il serait impossible qu'il tombât juste sur sa proie, et je défie qu'on explique jamais raisonnablement une telle action par des ébranlements mécaniques. Jamais un loup, jamais un renard, qui auront été chassés et tirés ne passeront à portée d'un homme porteur de la foudre. Il en est de même des canards, des corneilles, de tous les autres oiseaux, lorsqu'ils ont une expérience suffisante ; car il faut remarquer que ceux qui en manquent sont presque toujours faciles à surprendre. Quelquefois on trompe les plus vieux par des déguisements dont ils ne sont pas en droit de se défier. Mais ces formes une fois connues ne réussissent plus, à moins qu'une faim excessive ne les mette dans la nécessité de braver le péril. Ils savent donc, tous ces animaux, qu'on les atteint sans les approcher, ils le savent parce qu'ils l'ont appris ; ils ont appris encore à juger de la portée qui doit les mettre hors d'atteinte. La hardiesse avec laquelle ensuite ils passent à la distance donnée, prouve qu'ils en sont parfaitement assurés.

Loin que le sens de la vue acquière moins de perfection dans l'animal, il paraît au contraire que tous les animaux qui ont intérêt d'exercer ce sens l'ont beaucoup plus fin et plus perçant que l'homme.

« Mais, dit M. de Buffon, cette excellence des sens, et la perfection même qu'on peut leur donner, n'ont des effets bien sensibles que dans l'animal. L'homme, au contraire, n'en est pas plus raisonnable, plus spirituel, pour avoir beaucoup exercé son oreille et ses yeux. On ne voit pas que les personnes qui ont les sens obtus, la vue courte,

l'oreille dure, l'odorat détruit ou insensible, aient moins d'esprit que les autres, page 33. »

Il ne suffit pas, sans doute, d'avoir les sens excellents et bien exercés pour avoir de l'esprit. Nous voyons même que ceux qui se bornent à l'exercice continuels de leurs sens, et qui par là peuvent en avoir augmenté l'excellence, manquent assez souvent de ce qu'on appelle esprit. Il faut réfléchir sur ses sensations, les combiner, en étendre les résultats par l'attention. C'est là ce qui agrandit la sphère de l'intelligence, et voilà pourquoi les animaux ne reculeront jamais beaucoup les bornes de la leur. Ils ont, à la vérité, le pouvoir de réfléchir sur leurs actes, puisque leur conduite est souvent modifiée par des inconvénients précédemment sentis et prévus ensuite. Mais, outre que leurs moyens sont infiniment plus bornés, ils n'ont ni des besoins variés, ni du loisir. Or, comme on l'a prouvé, ces deux conditions sont nécessaires à un exercice habituel de réflexion, qui seul peut être fécond en progrès. Il faut convenir pourtant que des sens vraiment obtus ne seraient pas favorables à l'intelligence relativement aux idées qui en dépendent directement. Il est vraisemblable que MM. Piccinni, Grétry, Gluck¹, n'auraient pas produit leurs chefs-d'œuvre, s'ils avaient eu le sens de l'ouïe obtus. Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi de la vue courte, parce qu'elle peut d'ailleurs être très nette, et qu'alors il suffit d'approcher de plus près les objets de ses yeux

1. Les compositeurs Niccolò Piccinni (1728-1800), Willibald Gluck (1714-1787) et André Grétry (1741-1813) étaient tous trois au sommet de leur gloire quand Le Roy écrivit ces lignes. (NdÉ)

pour les considérer et les bien connaître. M. Bernard de Jussieu avait la vue très courte ; mais c'est parce qu'en s'approchant il l'avait sûre, qu'il est devenu un des plus grands botanistes de l'Europe. La vue très courte de M. de Buffon ne l'a pas empêché de faire d'excellentes observations microscopiques ; mais si elle s'y fût entièrement refusée, son génie n'aurait pas pu en tirer de grands résultats. On peut remarquer quant à ce sens, que les vues courtes ont peut-être un avantage sur les autres pour l'exercice de l'intelligence. L'âme alors n'est presque jamais passive malgré elle. Elle n'est point distraite par les objets qu'elle n'a pas dessein de regarder. Une personne à vue courte se trouve habituellement dans le cas de celui qui veut méditer, et qu'une attention profonde sépare des objets qui l'environnent.

« Pour que l'analogie, dit M. de Buffon, fût en effet bien fondée, il faudrait, du moins, que rien ne pût la démentir ; il serait nécessaire que les animaux pussent faire, et fissent dans quelques occasions, tout ce que nous faisons : or le contraire est évidemment démontré. »

Il faudrait dire aussi que, pour fonder l'analogie entre la classe des paysans bornés aux besoins de la vie, et celle des gens occupés de grandes spéculations, il serait nécessaire que dans quelques occasions ils pussent faire et fissent ce qu'ont fait Newton et M. de Buffon : or le contraire est évidemment démontré, etc.

Je ne veux pas citer ici toute la doctrine de M. de Buffon, sur les ébranlements des différents genres dont les contrepoids amènent, de la part de l'animal, des déterminations et des actions qui paraissent fort semblables

aux nôtres, et qui selon lui, en sont fort différentes. On peut lire l'ouvrage même, si l'on veut voir un modèle d'éloquence, d'adresse, et des plus ingénieux efforts que le raisonnement puisse faire contre la vérité. Mais j'avoue que ce mécanisme compliqué passe ma portée. En examinant les faits, il ne m'est pas libre d'en admettre la possibilité, et je suis sûr que si M. de Buffon était aussi grand chasseur qu'il est grand philosophe, il conviendrait que les ébranlements les plus multipliés, et les contrepoids de toutes les espèces sont insuffisants pour expliquer les actions les plus journalières de la plupart des bêtes.

« Si je me suis bien expliqué, dit-il encore page 41, on doit avoir déjà vu que, loin de tout ôter aux animaux, je leur accorde tout, à l'exception de la pensée et de la réflexion ; ils ont le sentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons : ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle ; mais ils n'ont pas celle de leur existence passée : ils ont des sensations ; mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire la puissance qui produit les idées ; car les idées ne sont que des sensations comparées, c'est-à-dire des associations de sensations. »

Ce passage contient le précis de la doctrine de M. de Buffon sur les facultés des animaux : tout le reste n'en est que le développement. Ainsi il suffit d'en examiner les assertions en détail, et d'indiquer des faits contraires, pour avoir répondu à tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour défendre cette opinion.

Les animaux, dit-on, ont la conscience de leur existence actuelle ; mais ils n'ont pas celle de leur existence passée. Cependant un renard qui a été pris au piège, et qui,

pour s'en délivrer, s'est vu forcé de se couper le pied, comme cela arrive souvent, conserve si bien le souvenir *de son existence passée*, que pendant des années entières il évite très constamment tous les pièges qu'on peut lui tendre. Lorsqu'on a connaissance de ces renards boiteux, et dont l'infirmité annonce l'expérience, les chasseurs intelligents renoncent à les surprendre par les moyens ordinaires ; ils savent trop bien que la réflexion sur *leur existence passée* leur est devenue habituelle, et qu'elle les rend précautionnés, sans distraction, contre toute espèce d'embûches. Il faut alors avoir recours à des moyens d'un autre genre qui mettent en défaut leur savoir, ou du moins le rendent inutile. Ce serait une superfluité que d'accumuler les exemples : mais je demande comment il serait possible que, sans *réflexion*, sans *conscience de son existence passée*, des inconvénients précédemment sentis produisissent un système de précautions, souvent modifié par les circonstances, quoique constamment suivi dans son ensemble : or c'est ce qui se remarque évidemment dans la conduite journalière des animaux, et surtout de ceux avec lesquels nous sommes en état de guerre, parce qu'il y a entre eux et nous rivalité pour la nourriture.

Ils ont des sensations ; mais il leur manque la faculté de les comparer.

Il ne faut pas chercher des exemples bien loin pour prouver que les animaux ont la faculté de comparer. Une souris a intérêt de passer par un trou ; elle y essaie et ne peut pas ; elle juge alors qu'il faut l'élargir pour établir une proportion convenable entre l'ouverture et la grosseur de son corps. Je crois bien qu'elle n'a pas une idée abstraite

générale de proportion ; mais sûrement elle a une notion particulière, au moins approchante, et de son corps, et de l'étendue que doit avoir le trou pour qu'elle puisse y passer. C'est de la comparaison qu'elle fait entre ces deux notions que résulte le parti qu'elle prend d'élargir cette ouverture. Elle y travaille constamment, et avec beaucoup de peine, avec ses dents, jusqu'à ce qu'elle l'ait amenée au point désiré ; et alors elle y passe. Il est vrai qu'une fois parvenue, ses réflexions n'iront peut-être pas plus loin, et qu'elle ne songera qu'à jouir du bien-être qu'elle s'est procuré. Si elle y trouve des vivres abondants, elle s'y engraissera ; et, comme celle dont Horace nous raconte l'histoire, elle détruira la proportion qui suffisait à son premier passage : mais c'est un genre d'imprudence qui n'est pas assez étranger à l'espèce humaine pour qu'on ne doive pas le pardonner à une souris.

Les animaux, dit encore M. de Buffon, ne peuvent avoir aucune idée du temps, aucune connaissance du passé, aucune notion de l'avenir.

Ce qui fait pour nous la mesure du temps, c'est la succession des idées ou sensations dont nous avons été frappés, et qui laissent quelque trace dans notre mémoire. Il est sûr que les animaux ayant moins d'idées que nous, il doit y avoir moins de degrés marqués sur l'échelle avec laquelle ils mesurent le temps. Mais il faut bien qu'ils en aient l'idée, puisqu'ils en prévoient et en marquent les retours périodiques.

Tous les animaux qui relèvent à certaines heures pour manger, et il y en a beaucoup, y sont fidèles, non pas cependant comme une horloge qui sonne les heures ;

mais avec les modifications que les circonstances de la saison, ou même de la journée, peuvent occasionner dans la volonté d'un être sensible. Il ne faut pas parler des carnassiers qui sont forcés par nous à ne rechercher leur nourriture que pendant la nuit, et à n'exercer leur activité qu'à la faveur des ténèbres. Prenons plutôt pour exemple quelque espèce innocente à laquelle la tranquillité qu'on lui procure laisse l'exercice régulier de sa liberté.

Lorsque la terre, découverte par la récolte entièrement faite, a forcé les faisans de se rassembler aux remises dans lesquelles on les conserve, c'est-à-dire environ vers le premier de septembre, ils vivent rassemblés en troupe, et alors ils sortent du bois deux fois par jour pour chercher leur nourriture ; ce qu'on appelle aller au gagnage. Tous à peu près ensemble s'acheminent au lever du soleil. Lorsque celui-ci commence à monter sur l'horizon, leur repas étant bientôt fait, parce qu'alors la nourriture est abondante, la chaleur qui se fait sentir les invite à rentrer au bois. Ils en sortent ensuite entre cinq et six heures, et leur souper dure jusqu'à la nuit : ils rentrent alors pour se percher. Je demande comment ces oiseaux exécuteraient ces procédés réguliers, s'ils ne mesuraient pas les intervalles du temps. Qu'on ne prenne pas avantage de la régularité pour dire que ce sont des mouvements mécaniques ; car en conservant un certain ordre, ils sont subordonnés aux circonstances. Si la chaleur est moins grande, le départ a lieu un peu plus tôt. Il en est de même si la nourriture est moins abondante. Lorsqu'elle devient rare, et que les jours sont plus courts, vers la moitié d'octobre, les faisans ne sortent plus qu'une fois par jour vers neuf ou dix heures

du matin, et leur repas dure alors jusqu'au coucher du soleil. Croira-t-on de bonne foi que ce changement de marche, en raison des besoins et des circonstances, puisse s'accorder avec l'idée que nous avons du mécanisme ?

L'heure des repas, la distance entre eux, sont la mesure naturelle du temps, lorsque les mœurs sont simples. Homère indique les temps de la journée par les rapports qu'ils ont avec l'heure du dîner. Les repas sont les actes journaliers les plus intéressants pour les animaux : ces époques doivent rester gravées dans leur mémoire ; mais le sentiment de leurs besoins, la connaissance du plus ou moins de facilité à les satisfaire, mettent assez de variété dans la manière dont ils en mesurent les intervalles, pour qu'on ne puisse pas y méconnaître l'exercice de leur liberté. Cet ordre de chose n'est pas particulier aux faisans ; il appartient à la plupart des espèces qui ne sont point troublées dans l'usage de leurs inclinations naturelles.

Les perdrix rouges, quoique en société moins rapprochée, sont dans le même cas que les faisans ; et les chasseurs intelligents savent si c'est dans les bois ou dans les plaines qu'il faut les aller chercher, selon les heures. Les lapins ont cela de particulier, que l'expérience du passé leur donne, à quelques égards, d'une manière plus marquée, une connaissance assez certaine de l'avenir. Pendant l'été, ils sortent ordinairement de leurs terriers quelque temps avant le coucher du soleil, restent dehors une partie de la nuit, et relèvent encore assez généralement vers huit à neuf heures du matin, quand il ne fait pas trop chaud. Mais si vous les trouvez sortis presque tous à deux ou trois heures après-midi, s'ils mangent fort avidement,

si l'attention qu'ils y mettent les rend plus hardis et moins précautionnés qu'à l'ordinaire, vous pouvez être certain qu'il pleuvra dans la soirée ou dans la nuit. C'est peut-être le plus sûr de tous les baromètres. Il n'est pas possible d'attribuer ce pressentiment de la pluie à un sentiment immédiat d'appétit qui porterait les lapins à manger plus avidement et plus tôt. On sait au contraire que le temps pluvieux relâche presque toujours les fibres, et rend moins actifs tous les mouvements mécaniques de l'animal. L'avidité très caractérisée des lapins est donc alors un acte de prévoyance, c'est-à-dire qu'en conséquence d'une sensation quelconque qu'ils ont déjà éprouvée, et qu'ils éprouvent encore, ils jugent de l'avenir par le passé ; ce qui est la seule manière raisonnable de prévoir.

Les animaux domestiques doivent avoir sans doute, et ont aussi bien que les sauvages, la mesure du temps. La connaissance du passé leur fait aussi préjuger l'avenir. Les heures de l'avoine se marquent par le hennissement impatient des chevaux. Ceux qui sont, ou faibles, ou de mauvais caractère, ne manquent pas de faire les plus grandes difficultés pour outrepasser les lieux où ils ont coutume de se reposer. *Ils ont donc la conscience de leur existence passée.*

Les chiens, ceux surtout qu'on a coutume de mener à la chasse à une certaine heure, annoncent le moment par des cris d'impatience toutes les fois qu'il est retardé. Celui du départ est signalé par les signes de la joie la plus vive. Le chasseur en est souvent importuné, et il a beaucoup de peine à les réprimer, surtout lorsque armé de son fusil, il leur annonce le retour prochain du plaisir

dont ils conservent le souvenir. Ce souvenir intéressant *de leur existence passée* prend alors plus d'empire que les châtimens mêmes dont on voudrait user pour modérer l'excès bruyant de leur joie. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de citer un plus grand nombre de faits pour démontrer que les animaux réunissent, à la vérité dans un degré inférieur à nous, tous les caractères de l'intelligence. Il est impossible, sans doute, de comparer la leur à la nôtre pour l'étendue, et surtout pour la facilité de faire des progrès indéfinis. Mais celui qui ne peut faire que vingt pas n'a pas moins la faculté de marcher que celui à qui il est donné de faire vingt lieues. Je pourrais multiplier beaucoup les citations de faits qui viennent à l'appui de mon opinion ; et il ne tiendrait qu'à moi de les prendre dans les charmantes histoires que M. de Buffon nous a données, et dans lesquelles on trouve presque toujours autant de vérité dans l'observation que de charme et de magie dans l'expression. Mais je l'aime trop pour l'attaquer dans ses propres foyers, et me servir contre lui des armes qu'il m'aurait fournies. Ce serait mal reconnaître tout le plaisir que m'ont fait ses ouvrages, dont la lecture m'a fait passer les plus heureux moments. Je n'ai combattu son opinion que pour l'intérêt de ce que je crois, de bonne foi, être la vérité. Si j'ai réussi à prouver contre lui, la question doit être terminée. Il n'est pas du moins d'athlète que je voulusse combattre après celui-là.

Il me semble que de tout ce qui a été dit, nous sommes en droit de conclure, avec le physicien de Nuremberg, que les bêtes sentent, puisqu'elles ont les signes évidens de la douleur et du plaisir ; qu'elles se ressouviennent,

puisqu'elles évitent ce qui leur a nui, et recherchent ce qui leur a plu ; qu'elles comparent et jugent, puisqu'elles hésitent et choisissent ; qu'elles réfléchissent sur leurs actes, puisque l'expérience les instruit, et que des expériences plus répétées rectifient leurs premiers jugements.

NOTA

*Addition de l'éditeur*¹.

Cet excellent article est de feu M. le Roi, lieutenant des chasses du parc de Versailles. C'est à ma prière qu'il s'est occupé de ce travail qu'il m'avait promis depuis longtemps, et qu'il a enfin terminé pour céder aux vœux et aux sollicitations de l'amitié. J'ajouterai même ici que cette analyse exacte et serrée de ses *Lettres sur les animaux* est très supérieure à cet ouvrage, parce que l'auteur, renfermé strictement dans les limites de son sujet, a eu soin de retrancher tout ce que la crainte de choquer les préjugés reçus et de se commettre avec les prêtres, lui avait fait dire précédemment en faveur de leurs dogmes absurdes. On ne trouve donc dans cet extrait d'un livre rempli d'observations fines et judicieuses, aucun de ces

1. Cette note a été ajoutée au texte de Le Roy par Jacques-André Naigeon (1738-1810), éditeur des trois volumes de philosophie de l'*Encyclopédie méthodique* (cf. Notice bibliographique, p. 39-40). Collaborateur du baron d'Holbach, athée convaincu, disciple de Diderot – La Harpe écrivit qu'il en était le « singe » –, Naigeon fut l'exécuteur testamentaire du philosophe, dont il fit paraître en 1798 une édition des œuvres en 15 volumes.

passages qu'on peut regarder comme autant de sacrifices qu'une raison timide et circonspecte, fait au mensonge et à l'erreur : sacrifices auxquels un philosophe, un défenseur par état de la vérité se détermine toujours avec une extrême répugnance, mais que l'amour du repos, de la liberté, de la vie même, et d'autres considérations aussi impérieuses peuvent en quelque sorte justifier. Il est triste, sans doute, d'être obligé de dire ce qu'on ne pense pas et de taire ce qu'on pense. Mais tôt ou tard, même dans un gouvernement sacerdotal et militaire, la vérité parvient à se faire entendre ; après avoir été longtemps captive sous le joug du prêtre et des exécuteurs de ses vengeances, elle brise enfin ses fers, et semble alors briller d'un éclat plus vif : il en est à cet égard comme d'un ressort longtemps comprimé, et qui se restitue avec d'autant plus de force que l'obstacle lui opposait plus de résistance.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Emmanuel Bove, *Cœurs et visages*
Joseph Conrad, *Le Duel*
Thomas De Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Karl Kraus, *Aphorismes*
Herman Melville, *Le Grand Escroc*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *La Légende du saint buveur*
Joseph Roth, *Léviathan*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Ma vie*
Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
<https://editions-sillage.fr/>

Dépôt légal : 4^e trimestre 2017